

M. Lévesque

1918
H-656-5

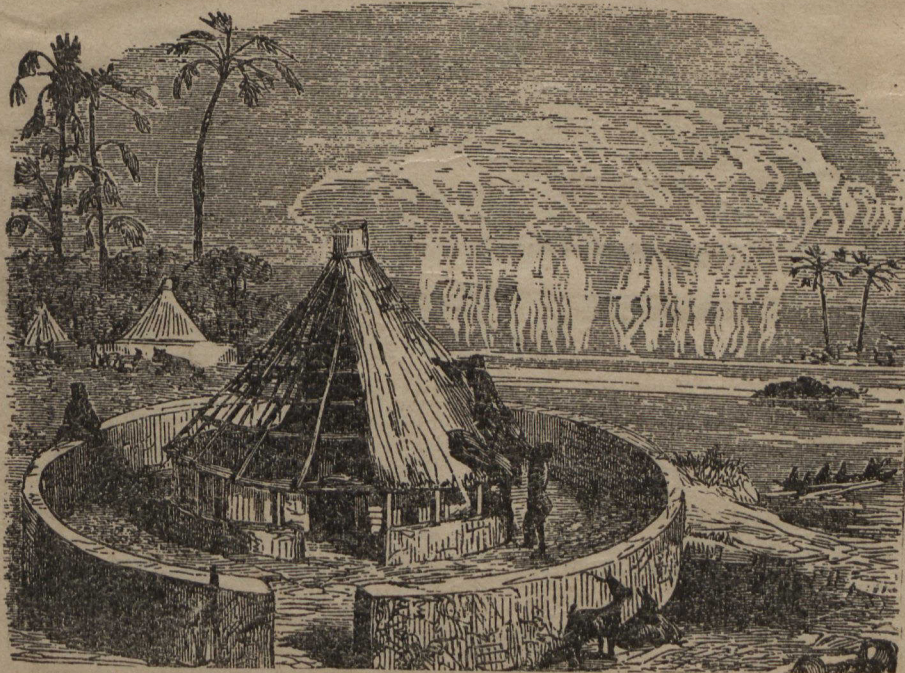
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

11^e Année, No 3

MARS 1918

PRIX : 10 CENT^S



Construction d'une maison chez les Makololo. (Voir page 117)

Maison Fondée en 1840

E. AUGERMANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparations

EN CUIR.Nous avons constamment en magasin
desSuit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.**148 rue Ste-Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

Un Buste Bien DessinéFAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE**Les PILULES
PERSANES**de Tawfik Pacha de
Téhéran, Persa.ont pour effet de déve-
lopper le buste, de cor-
riger la maigreur exces-
sive, de supprimer le
creux des épaules et
d'effacer les angles dis-
gracieux qui déparent
une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses **PILULES
PERSANES**; l'effet est merveilleux—j'en suis
enchantée."**SOCIETE DES PRODUITS PERSANS**

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

NEW YORK LONDON
PARISGRANDE REDUCTION SUR TOUS
NOS ARTICLES, DURANT
CE MOIS.

Une Visite Vous Convaincra.

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341

SPECIALITE :**GANTS, BAS, CORSETS, Etc.**

Cravates de fantaisies, reçues chaque semaine.



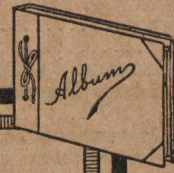
MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADALes examens annuels pour l'admission des cadets de
marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus
en mai de chaque année aux divers centres d'examen
désignés par la Commission du Service Civil. Les can-
didats heureux font leur entrée au collège le ou vers
le 1er août qui suit l'examen.Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15
avril par le Secrétaire de la Commission du Service
Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les for-
mules de demande d'admission nécessaires.Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé
leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir
atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er
juillet qui suit l'examen.Pour plus amples renseignements on peut s'adres-
ser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du
Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval, }
Ottawa, le 11 mai 1917. }Le département ne paiera rien pour la publication
non autorisée de cette annonce.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens

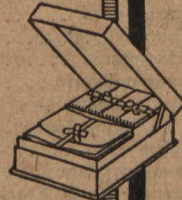


FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin

ARTICLES

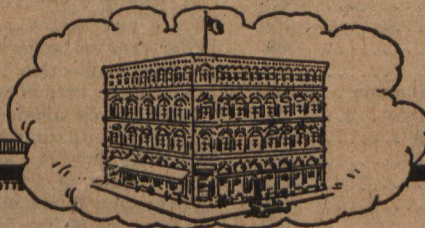
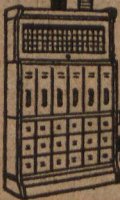
religieux
et de fantaisie



PAPIERS PEINTS

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



EXTRAIT DU SOMMAIRE DU MOIS DE MARS 1918

	Pages		Pages
Mois de Mars	6	Le Vendredi Saint en Espagne	97
Pâques	7	Au temps de la monarchie	98
PAGES CANADIENNES. La Confédération..	9	Le tour du monde	98
Les descendants français aux E.-Unis.	11	Les comètes et les évènements	99
Le blé en 1917	11	La légende des truffes	103
Comment on traverse un lac	12	Histoire de l'éclairage	104
Comment utiliser les rebuts de poisson ...	13	Une mer étrange	105
Les Rameaux en France	15	Exemple de dry-farming	107
Le chiffre quatre	17	Le lait	108
Résurrection. Poème en prose	18	Les rhumes et les trottoirs	100
TRAVAUX D'AMATEURS. Une bibliothèque à		Côtés faibles d'hommes célèbres	110
sections	19	La peur instinctive	111
Un cabinet non portatif	20	Avant de se quitter	112
Une plume transformée	21	Les grottes mystérieuses	113
Ingénieuse combinaison	22	La fabrication des confetti	114
La plus considérable collection de timbres.	22	Anatomie de l'éponge	115
Une merveilleuse dentelle	23	Un village forteresse	116
Le pain en 1800	25	Au pays des Makololo	117
LES VIEILLES CHANSONS. Tenaouch' tenega		Les amazones du Dahomey	118
ouichka	26	La valeur de la porcelaine	119
Le plus vieux poirier d'Amérique	28	Les vampires	120
Comment faire un noeud	29	Comme souvenir. Aux Etats-Unis	121
Les beautés persanes	30	Une belle opération	122
MAGIE EN FAMILLE. Métamorphose d'un ve-		MOSAÏQUE. L'inventeur des allumettes...	123
re	31	L'ancêtre des cartes postales	123
Le chapelet de ma grand'mère	32	Le chirurgien impatient	123
Le salaire du bourreau	33	L'âge des poules	124
De remarquables résidences	34	Le plus grand orgue du monde... ..	124
La durée des guerres	34	Les cousins du roi Georges	124
ROMAN :		Qui aura la bouteille	125
<i>La 12 H.P., par Berthe de Puybusque.</i>	35	Cimetières des bêtes	125
Auto de course	80	Mariages royaux en Angleterre	126
ECHOS DU CONCERT EUROPEEN. La reine...	81	La Chine et les perruques	126
Les Dardanelles	81	Une plante utile	126
La Panique	82	Les premiers recensements	126
Copie de lettres	83	Une mine d'arbres	127
Le bonnet polonais	84	Un nid d'oiseau armé	127
Croisiers submersibles	84	Un poisson osseux	127
Oiseaux de bon présage	85	D'où vient le nom "sandwiches" ...	128
Un timbre rare	85	Les yeux d'un serpent	128
Un homme prudent	85	La ménagerie du sultan	128
Un souvenir de la Floride	86	Pour aider à la nature	128
Le terrible Von MacKensen	86	Fourmis gardiennes d'arbres	128
Pour annoncer les gazs	87	Mines de savon. Patrie des chiens.	129
Les tanks boches	87	Pour dédoubler le papier	129
Les rough riders	88	La plus grande fleur. Les brochets..	130
Petite nouvelle de la guerre	88	Les livres célèbres	130
Le collier perdu	89	LA REVUE ENCYCLOPEDIQUE. (Suite) ...	131
Napoléon et la lettre M	89	Grâce aux cartes	134
Les ruines de la guerre	89	Pour être en bonne santé	135
Le prix des vivres	90	Curieuse collection	138
La poignée de main de Guillaume ..	91	LE CHEVAL ET SES MALADIES. (Suite) ...	139
Chirurgie et peau de grenouille	91	Humilités du Jeudi-Saint	143
Contre les gazs asphyxiants	92	COURS POPULAIRES. Les oiseaux	144
Pour étouffer les remords	92	Adam et Eve. Au sujet de pianos	148
De nobles commerçants	92	Un minaret de 240 pieds	149
Kultur et bains de sang	93	L'exécution d'une statue	150
Les poissons et la guerre	93	La semaine Sainte des Chinois	152
Ferdinand le superstitieux	94	Les couleurs de l'eau de mer	154
Un général simple soldat	94	Sont-ce des éléphants?	156
L'Histoire de la baïonnette	95	Les plus grandes noces au monde	158
Les ressources de l'empire. Canifs rares...	96	Des hôtels sous forme d'animaux	160



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Terio", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A L'INSTITUT 144 RUE STE-CATHERINE EST Cote Av. Hôtel-de-Ville MONTRÉAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "peñers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

TROIS RAISONS

POUR LESQUELLES VOUS
DEVRIEZ EMPLOYER

LA FARINE PREPAREE XXX DE BRODIE

La pureté de cette farine.
Sa simplicité à pétrir et à cuire.

Elle est plus économique que la farine non préparée.

Conservez vos Sacs Vides pour obtenir des Primes.—Demandez à votre épiciier la Farine d'Avoine Roulée Perfection de BRODIE.—Elle est propre, fraîche et parfaite.—Ne se vend qu'en paquets et chaque paquet contient une Prime.

BRODIE & HARVIE Limitée, 14-16 RUE BLEURY, Montréal.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal

3ième Mois

MARS

31 Jours

Astrologie.—Ceux qui naissent en mars auront de l'ambition et atteindront à de hautes situations sociales. Leur mariage sera heureux et fortuné. Cependant ils seront aussi exposés aux accidents surtout en voyage.

Pierre du mois: l'Améthyste (violette) qui préserve de la vanité et de l'orgueil.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR	
1	Vendredi	S. Edme	60e jour
2	Samedi	S. Simplicie	61e jour
3	DIMANCHE	OCULI	62e jour
4	Lundi	S. Casimir, confesseur	63e jour
5	Mardi	S. Adrien	64e jour
6	Mercredi	S. Damien	65e jour
7	Jeudi	S. Thomas d'Aquin	66e jour
8	Vendredi	S. Jean de Dieu	67e jour
9	Samedi	Ste Françoise	68e jour
10	DIMANCHE	LAETARE	69e jour
11	Lundi	S. Euloge	70e jour
12	Mardi	S. Marius	71e jour
13	Mercredi	Ste Euphrosie, vierge	72e jour
14	Jeudi	Ste Florentine, vierge	73e jour
15	Vendredi	S. Zacharie, pape	74e jour
16	Samedi	S. Abraham	75e jour
17	DIMANCHE	S. Patrice, évêque et conf.	76e jour
18	Lundi	S. Cyrille de Jérusalem, év., conf. doct.	77e jour
19	Mardi	S. Joseph, époux de la B. V. M.	78e jour
20	Mercredi	S. Cuthbert, évêque	79e jour
21	Jeudi	S. Benoit, abbé	80e jour
22	Vendredi	S. Octavien, martyr	81e jour
23	Samedi	S. Alphonse	82e jour
24	DIMANCHE	RAMEAUX	83e jour
25	Lundi	Annonciation de la B. V. M. (non d'obl.)	84e jour
26	Mardi	S. Emmanuel	85e jour
27	Mercredi	S. Jean Damascène, conf. et doct.	86e jour
28	Jeudi	S. Amédée	87e jour
29	Vendredi	VENDREDI SAINT	88e jour
30	Samedi	S. Jude	89e jour
31	DIMANCHE	PAQUES	90e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 3. Beau, gelée.	18 au 22. Vague de chaleur.
4 au 7. Pluie, grésil et neige.	23 au 26. Vague de froid.
8 au 12. Variable.	27 au 28. Menaçant.
13 au 15. Froid.	29 au 31. Tempête de neige.
16 au 17. Averses.	

La Revue Populaire

Vol. 11, No 3

Montréal, Mars 1918

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

PAQUES

La marche inflexible des jours nous ramène, ce mois, une des plus belles fêtes de l'Eglise: celle de Pâques.

A ce sujet, il est curieux de constater que l'homme n'est jamais satisfait de ce qu'on lui enseigne et que, même inconsciemment, il ne laisse guère échapper d'occasions de mélanger un peu de superstition aux choses les plus sérieuses.

D'après certaines vieilles chroniques, Pâques en est une preuve.

Il y avait des bons vieux qui croyaient, dur comme fer, que le jour de Pâques avait une influence météorologique sur tout le reste de l'année. S'il pleuvait le matin de ce jour-là, il devait pleuvoir tous les autres jours de l'année ne fût-ce que quelques gouttes d'eau.

Un beau soleil, au contraire, à Pâques, était considéré comme un présage de beau temps pour les mois à venir.

Une autre idée bizarre était celle-ci: si le vent soufflait à l'est le jour de Pâques, il était salubre d'aller puiser de l'eau à une fontaine quelconque pour se laver.

Egalement, il y avait des maîtresses de maison qui visitaient avant déjeuner, ce matin-là, toutes les chambres de la maison, ce qui les sauvait, paraît-il, de tous troubles de ménage pendant les douze mois suivants.

C'était aussi une chance heureuse que d'apercevoir un agneau dès le début de la journée et si l'agneau regardait lui-même la personne, le bonheur futur en était doublé.

Par contre, il était recommandé de ne pas pénétrer dans son jardin le jour de Pâques sous peine d'y faire venir les chenilles! Par une bizarre contradiction, d'autres personnes affirmaient qu'une visite au jardin était excellente pour faire pousser les petits pois...

Ce sont assurément là des superstitions inoffensives mais néanmoins condamnables. Rien ne les autorise comme également rien ne les confirme; elles ne peuvent donc que couvrir de ridicule ceux qui les mettent en pratique et qui les propagent autrement que comme amusement.

Mais l'homme est ainsi fait; il acceptera difficilement des vérités évidentes et aura la confiance la plus entière, parfois la plus aveugle dans des choses bonnes tout au plus pour amuser les jeunes bébés.

ROGER FRANCOEUR.

AVIS A NOS LECTEURS

Si quelques-uns de nos lecteurs constataient un retard dans le service de la REVUE POPULAIRE nous les informons que le fait est indépendant de notre volonté.

Par ordre du Gouvernement, en vue de l'économie du combustible, nous avons dû fermer nos ateliers le samedi 9 et le lundi 11 février. D'autre part, le service des trains a subi des changements d'heures, d'autres ont été supprimés, d'autres encore sont retardés par le froid.

Nos lecteurs comprendront parfaitement toutes ces raisons et ne nous rendront pas responsables de ce qui est absolument un cas de force majeure.

PAQUES

“Christ est ressuscité!”

Alleluia!

Le Printemps s'avance, en sa parure de bourgeons et de pâquerettes, pour fêter la Résurrection des choses. Finies les semaines de mortification, passés les mois de bise, de frimas et de mort! Comme dit le bon vieux poète de jadis:

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil riant, clair et beau.

Aussi les cloches de Pâques, les petites clochettes des chapelles et les gros bourdons des cathédrales, qui, aux approches des jours de deuil, étaient parties, tels des oiseaux migrateurs, vers le ciel plus clément de la Ville-Eternelle, vers le refuge consolateur du Vatican, reviennent-elles en hâte pour célébrer le retour du Printemps, symbole des renaissances du ciel et de la terre.

Car, avec Christ, tout ressuscite: le soleil, les champs, les bois, les prairies, les coteaux et les plaines, les villages et les villes, les esprits et les coeurs. Et voici que l'allégresse des cloches se propage de tour en tour, de beffroi en beffroi, de flèche en flèche, de clocheton en clocheton, de croix en croix, jusqu'aux limites inconnues du monde.

D'abord, les carillons tintent isolément, faisant monter vers le ciel, encens mélodieux, cantique individuel d'actions de grâces, les vibrations de leur âme de bronze, et répandent sur le coin de terre qui leur appartient, comme d'une corne d'abondance, le trésor tintinnabulant des bénédictions romaines.

Puis les cantiques se rejoignent, les fumées d'harmonie se confondent, et ce n'est plus, par-dessus les milles clochers d'églises, par-dessus l'immensité de la terre en liesse, qu'un nuage sonore, frémissant, diaphane, lumineux, infini, qui enveloppe l'univers entier dans un hymne de gloire.

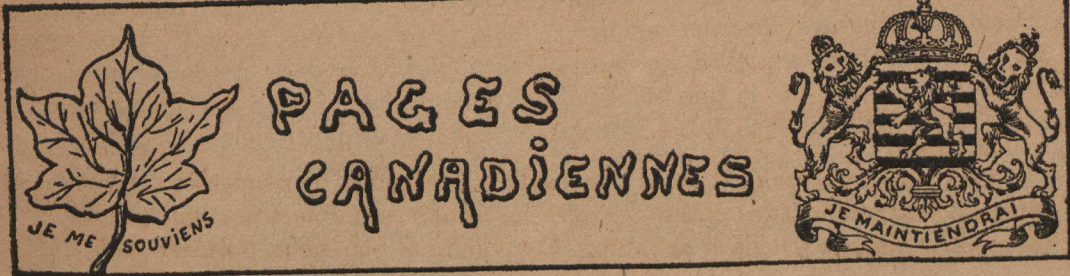
Pâques, fête humaine du Renouveau éternel, de la Nature en ce qu'elle a de plus sacré, de la Terre qui veut vivre et du Ciel dispensateur de toutes les vies, Pâques, ineffable communion!

Alleluia!

“Christ est ressuscité!”

— o —

— 3 —



La Confédération Canadienne

“SANS CARTIER, O'EN ÉTAIT FAIT DE LA CONFÉDÉRATION.”

CEUX qui, au moment où un vent impétueux d'impérialisme semble souffler sur notre jeune pays, auraient l'intention d'isoler la Province de Québec, feraient bien de relire l'histoire politique de leur pays et d'approfondir ces paroles de Sir John A. Macdonald qui rendent encore hommage à la mémoire de Sir Georges Etienne Cartier: “Sans Cartier, disait-il, c'en était fait du projet de la Confédération Canadienne”, c'est-à-dire: sans la Province de Québec jamais l'union des provinces aurait été possible.

En effet, le Bas-Canada qui avait été depuis un siècle le point de mire des attaques anglo-saxonnes, n'était pas prêt à accepter un pacte qui tendait “à déchirer l'acte d'union qui depuis 1840 avait rivé ensemble les deux provinces canadiennes sous un seul et même gouvernement et qui pesait comme un fardeau sur le Bas-Canada, où la population était presque en majorité d'origine française et catholique.”

On se méfiait de ce pacte et seul Cartier pouvait maîtriser ses compatriotes en leur promettant que l'Acte de la Confédéra-

tion serait une sauvegarde de leurs droits civils et religieux. Pour peindre la situation, nous laisserons la parole à Paul Boutet, un écrivain de l'époque, qui s'exprimait ainsi:

“Il est vraiment surprenant de voir combien la prédilection pour leur première patrie est demeurée vivace chez les anciens colons de la France sur ce coin de l'Amérique; combien plus de cent années de domination étrangère les ont peu changés; avec quelle ténacité, avec quelle fermeté ils conservent et défendent leur nationalité originelle, leur religion, leurs lois, leurs coutumes particulières; ils ne laissent échapper aucune occasion de revendiquer leur indépendance et leurs franchises: aussi les jalousies de race et de religion entretiennent-elles un antagonisme incessant entr'eux et la population anglaise et protestante. Les journaux bas-canadiens abondent en récrimination contre: “les injustices dont la pauvre race française est le constant objet dans toutes les matières d'administration”. La “Gazette de Sorel”, après avoir fait un relevé de la repartition des emplois publics, a

constaté que 3,146 anglais contre 832 français remplissaient des fonctions civiles.

Et l'écrivain d'exposer ainsi les événements: "Maintenant que le but principal est atteint, maintenant que Lord Monk, en prorogeant le parlement le 17 août 1866, a déclaré que la session à laquelle il mettrait fin était vraisemblablement la dernière qui avait lieu en vertu de l'acte pour l'union des deux Canadas, l'élément franco-canadien ne cache plus les méfiances que lui inspire la nouvelle confédération, qui doit l'amoinrir davantage et dans laquelle il redoute d'être avant peu d'années entièrement englouti.

"Sous l'empire de l'union qui vient d'être dissoute, la représentation parlementaire du Bas-Canada était à peu près égale à celle du Haut-Canada; d'après la constitution fédérale, elle ne sera que de 24 contre 48 dans la chambre haute et de 65 contre 126 dans la chambre basse. L'infériorité ne sera pas moins marquée au point de vue religieux. Avant l'union de 1840, le Canada était divisé également entre protestants et catholiques; en 1861, la minorité protestante du Bas-Canada constituait une fraction de 15% de la population, tandis que dans le Haut-Canada la minorité catholique formait une fraction de 18%, laissant pour toute la province une majorité catholique de 3%; sous la Confédération, ces chiffres seront renversés et il y aura une majorité générale de 8 à 10%, en faveur des sectes protestantes.

"Le patriotisme bas-canadien ne peut se résigner à un pareil sacrifice et dans son exaspération, il fait bon marché du lien colonial qui l'attache encore à l'Angleterre." Non, mille fois non, s'écrie un de ses organes les plus autorisés, "l'Ordre", de Montréal, "le Canada n'est pas destiné à rester éternellement enveloppé

dans les langes coloniaux; non, mille fois non, la tutelle sous laquelle nous avons vécu jusqu'à ce jour ne persévéra pas éternellement... Pour le Canada, placé à côté d'une grande république, colonie de 3,000,000 d'habitants il y a un siècle et puissance de 30,000,000 d'hommes aujourd'hui; pour le Canada rebuté, moqué, exploité et méprisé par une partie considérable de la presse et du peuple anglais, qui ne cessent de déclarer que nous sommes pour eux un fardeau qui leur pèse et dont ils voudraient à tout prix se débarrasser, la question de l'indépendance devient comme une question de dignité, de respect et d'amour-propre personnel et national... Pour tout esprit clairvoyant, l'heure de l'indépendance ne tardera pas à sonner... Mais quand nous l'aurons obtenue, il faudra que le peuple canadien puisse vivre chez lui ou qu'il se jette dans les bras de la république américaine.

"Protection ou annexion; tels sont les deux termes du problème que l'indépendance du Canada sera appelée, et que nous devons, dès à présent, nous préparer à résoudre de la manière la plus honorable et la plus avantageuse.

"Comme on le voit, la question est nettement posée: elle justifie pleinement les objections soulevées par les provinces maritimes à toute communauté, à toute solidarité économique et politique avec le Canada, dont la situation commerciale et industrielle est loin d'offrir des garanties de prospérité et d'avenir. "Depuis nombre d'années, dit le journal de Montréal, les importations du Canada ont de beaucoup dépassé ses exportations. Jusqu'à présent le commerce canadien, de même que le gouvernement, ne s'est soutenu qu'en recourant au crédit et en le poussant à ses dernières limites; mais enfin viendra un moment où ce crédit s'écoulera et il s'en

LES DESCENDANTS FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS

ON A établi, à la lumière des statistiques du recensement de Washington, qu'il se trouvait aux Etats-Unis, en 1910, 1,600,000 personnes d'origine française, dont 1,200,000 nées au Canada ou descendant de parents Canadien-Français.

On ajoute de plus, à l'aide des mêmes statistiques, que le Canada, depuis 1910, a perdu très peu par l'émigration vers le sud. Puis, on arrive à cette conclusion, en tenant compte du recensement de 1901 qui donnait aux Canadiens-Français une population de 1,675,000 personnes qu'il doit se trouver actuellement au Canada — en supposant, ce qui n'est pas exagéré, que notre augmentation ait été de 25 pour cent — 2,200,000 descendants français, ce qui avec les 1,600,000 vivant aux Etats-Unis fait un total de 3,800,000, chiffre en tout conforme avec la marche ascendante de notre race.

LE BLE EN 1917

La production totale du blé pour l'année 1917, est de 17,816,000 boisseaux, contre 20,060,000 en 1916. Cependant le rendement a été, en 1917, de 22.05 boisseaux par acre contre 21.51 en 1916. La diminution de production est due à la diminution de l'ensemencement; en effet, en 1916, 932,529 acres avaient été semés, contre 809,250 l'année dernière.

suivra une ruine totale... Ce qu'il nous faut maintenant, c'est un marché et un tarif protecteur, qui permettrait l'établissement de manufactures canadiennes, qui aurait le double résultat de nous soustraire à la tyrannie des capitalistes anglais et de nous rendre plus riches de tous les millions que nous portons à l'étranger.

* * *

De l'exposé de ces faits, on peut conclure de l'indisposition des bas-Canadiens à accepter l'union des provinces. Les injustices sans nom dont nos compatriotes étaient victimes, l'accaparement du commerce au bénéfice des capitalistes ventrus, la banqueroute qui menaçait notre pays, enfin, le désir d'annexion aux Etats-Unis, étaient autant d'inconvénients qu'eût à combattre Cartier.

Finalement la population française accepta de faire partie de la Confédération, sous la promesse écrite que ses droits seraient sauvegardés. Le furent-ils toujours? Les faits nous prouvent que: au Manitoba on a manqué aux promesses écrites et plus récemment dans l'Ontario, on s'est fait fi du pacte signé en 1867.

Qu'en résultera-t-il? L'avenir nous le dira. Cependant souhaitons pour le bien-être du Canada, que le lien britannique ne soit jamais rompu, car nos adversaires pourraient être les premiers à souffrir de la rupture.

BRUNO BOUVRETTE.

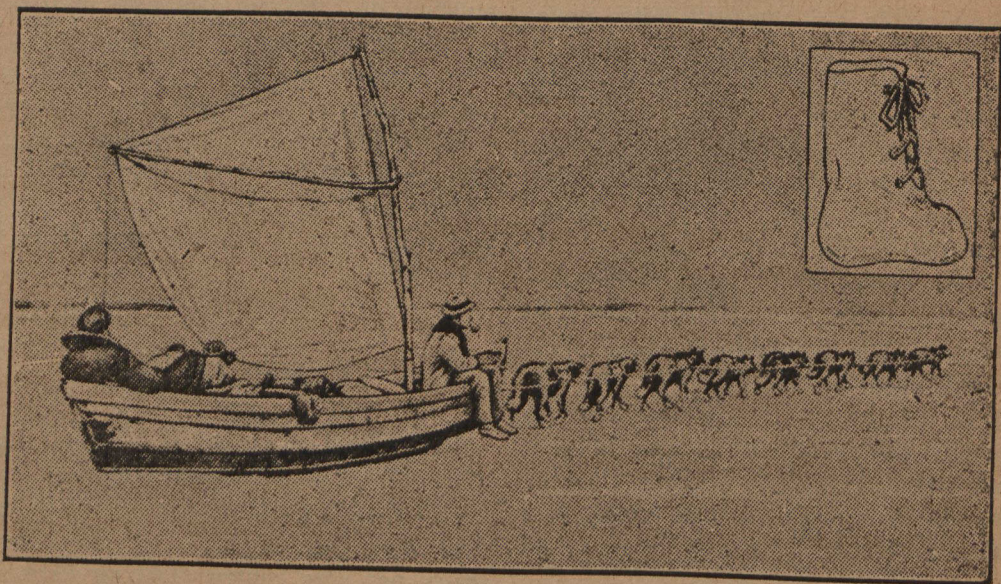
La ville de Montréal, en 1914, devait sur débentures \$90, 988, 919. La valeur sujette à taxe de toute propriété imposable était de \$635, 288,316. La valeur des propriétés exemptes de taxes est \$215,152, 261. Les taxes perçues se sont élevées à \$12,589,033.

Comment on traverse un lac.

Un parti d'explorateurs qui avaient poursuivi leurs recherches dans le nord du Canada, fut pris au dépourvu par les premières gelées de l'hiver.

Pour comble de malheur, ces chercheurs d'aventures constatèrent qu'ils étaient sur le côté opposé à ce qu'ils auraient espéré, d'un lac de 100 milles de largeur et d'autant de milles de leurs quartiers généraux de l'hiver.

Sans aucun moyen de transportation, autre que l'embarcation dans laquelle étaient entassées toutes leurs provisions ou autres nécessités de voyage, ils imaginèrent un moyen de locomotion.



Ils achetèrent alors des chiens, placèrent deux traîneaux en-dessous de l'embarcation et traversèrent, grâce à cet ingénieux moyen, le lac recouvert de glace, tout en utilisant leur voile qui aidait beaucoup l'effort des chiens.

Dans le but de protéger les pattes des quadrupèdes contre la surface dure de la glace, chaque chien avait été pourvu de souliers de boeuf, comme notre illustrations le décrit.

COMMENT UTILISER LES REBUTS DE POISSONS

On évalue l'industrie du poisson, au Canada, à environ \$35,860,708 par année; il s'ensuit qu'il y a des rebuts en proportion de la quantité des matières qu'on y manipule. Combien y en a-t-il qui s'en rendent compte, qui en connaissent la nature, quelle transformation il est possible de leur faire subir, ou quelle en est la valeur?

Il est impossible d'évaluer, même approximativement, la quantité des rebuts, mais elle est énorme, tant sur terre que sur mer. On peut cependant s'en faire une idée globale, car la plupart des pêcheurs admettent que vingt-cinq pour cent du poisson qu'ils prennent se composent d'espèces qui n'ont pas de valeur économique comme aliment, et que vingt-cinq pour cent de plus du poisson apporté à terre, représentent les issues et autres parties qui n'ont pas de valeur pour l'alimentation de l'homme.

Cette proportion peut varier en différentes eaux. J. W. Turrentine, expert en études des sols au laboratoire, au département de l'Agriculture des Etats-Unis, dit que sur 48 livres de poisson, nécessaires pour remplir une caisse de saumon en conserve, 40 livres sont mis au rebut, c'est-à-dire, une quantité presque égale à celle du produit vendable.

D'un autre côté, Mr. Williams, de Halifax, nous a dit que pour former 160,000 caisses de homard emboîté, pendant une saison, il a fallu 33,000,000 de livres de poisson, dont 25,500,000 livres ont été dé-

duites comme rebuts, soit 25 pour cent de toute la quantité pêchée.

Inutile de mentionner d'autres départements du commerce du poisson, car l'histoire des rebuts ou gaspillage est proportionnellement la même.

La valeur chimique des rebuts de homard est de 9.40 en carbonate de chaux; 19.60, en phosphate de chaux; 4.26. en phosphate de magnésie; 1.24, en sels de sable de potoso; et 65.50, de matières organiques. (Les matières organiques contiennent 5.86 d'azote, proportion égale à celle de l'ammoniaque).

Ce total doit être approximativement de 236,000 tonnes. Il peut varier, suivant les différentes saisons, mais l'estimation n'est pas très inexacte, quel qu'en soit le mode de calcul.

Il est physiquement impossible de récupérer la totalité des rebuts; mais on peut utiliser une quantité suffisante de matières de valeur économique, pour en faire bénéficier l'agriculture, les autres industries et même celle de la pêche.

On admettra donc qu'un tel sous-produit est une des industries nationales du Canada. Qu'en faisons-nous?

Nous savons déjà que l'on peut en extraire des huiles que les industries de fabrication de savon, peinture, huile lubrifiante, cuir, colle et autres branches du commerce doivent importer des pays

étrangers, et que d'autres matières plus solides, ou résidus, composées en grande partie de protéine et d'autres éléments essentiels, si utiles à l'alimentation des animaux de ferme, sont complètement mises de côté.

Les dépenses d'une étude attentive de cet important problème de conservation serait très importante.

Plusieurs de nos législateurs ne sont pas des cultivateurs; ils ne comprennent pas qu'une nouvelle source d'éléments nutritifs



Pour utiliser les rebuts de poisson.

Nous savons aussi qu'il se vend maintenant quelques autres formes d'engrais azoté et phosphaté, qui ne proviennent pas de rebuts de poisson dégraissés.

concentrés à bas prix pour les animaux et les cultures est pour le fermier une aide à la production, et, en conséquence, pour le consommateur.

— 0 —

La production totale du fromage pour le Canada a été, en 1916, de \$35,512,622 contre \$27,097,176. Ontario en a produit pour \$23,312,935 et Québec \$11,245,104.

Le Canada a produit 13,379,000 tonnes de foin contre 14,637,000 l'an dernier. Québec a produit, lui seul, 5,731,000 tonnes contre 4,677,00 en Ontario.

— 0 —

— 0 —

Québec a produit, en 1916, \$11,516,148 de beurre contre \$8,031,997, part de l'Ontario.

Il s'est manufacturé pour \$26,966,355 de beurre au Canada, en 1917, contre \$24,385,052, l'année précédente. Et pourtant les prix augmentent toujours.

LES RAMEAUX ENFRANC E

LE JOUR DES RAMEAUX, même si le ciel est maussade, est comme une fête de printemps. Durant une matinée, c'est partout le triomphe du vert feuillage. Les plus humbles églises se parent de verdure comme pour un mariage élégant.

Curieuse évocation de l'entrée du Christ à Jérusalem, les rameaux n'ont plus le seul langage d'allégresse que leur prêtait le peuple accouru sur le passage du Messie. Ils se sont composé, en France, un caractère spécial; ils sont devenus le buis beni, protecteur du foyer.

Et, vraiment, c'est cette dernière qualité que la foule, aujourd'hui, leur reconnaît au détriment du souvenir pieux qu'ils représentent.

Combien de petits marchands ambulants ont parcouru, ces jours-ci, les environs de Paris, en quête des propriétaires de buis auxquels ils ont acheté, pour quelques sous, de quoi faire de brillantes affaires le dimanche des Rameaux! Aux Halles, les feuillages arrivent par charretées.

☆☆☆

C'est que Paris consomme beaucoup de buis, en ce seul matin dominical.

Dès le jour, les vendeurs sont à leur poste, aux entrées des temples, et presque sur leurs degrés. Comme au théâtre, c'est à qui viendra le premier pour occuper la meilleure place. Ils ont amené leurs enfants, qui poursuivent, sans relâche, le client pour lui offrir des rameaux "à deux sous la botte".

Ils prennent, pour leur marchandise, le geste large de l'officiant bénissant à la porte les corbeilles de feuillage, et c'est

du buis "béné" dont ils vous vantent les qualités:

— Achetez-moi du buis béni, madame, cela porte bonheur.

— Monsieur, pour vos enfants, cette jolie branche, dix sous seulement!

Quant aux enfants, ils n'ont pas besoin d'être invités à prier leurs parents pour réclamer leur bien personnel.

Et toutes ces transactions ont quelque chose de très pittoresque. Les petits, en troupe joyeuse, portant fièrement leurs rameaux, forment des groupes charmants, et les parents sont amusants à contempler, avec leur bouquet de verdure, qui s'accorde peu à la solennité de leur costume et de leur maintien.

Rentré chez soi, chacun procède à une petite cérémonie familiale. Le buis desséché de l'année précédente disparaît dans le foyer. A sa place, — une place d'honneur, — le rameau tout jeune est installé dans son rôle d'ange gardien.

Mais il est certaines provinces françaises où la fête des Rameaux est plus pittoresque encore. Dans certaines contrées du Sud-Est et du Midi, on confie aux enfants de très grandes branches pourvues de leurs feuilles, auxquelles on attache des friandises de toutes sortes et jusqu'à de minuscules poupées.

Ces petits arbres de Noël ambulants sont d'un effet amusant, surtout lorsque de tout jeunes enfants les portent. Avec combien de respect! Ils ont les yeux fixés sur leur appétissant fardeau et, bien souvent, risquent d'imiter l'astrologue du bon La Fontaine.

A l'issue de la grand'messe, permission est donnée, à ceux qui furent attentifs, de manger "leurs rameaux".

Le Midi offre, en outre, aux fidèles qui veulent exactement se conformer à la signification de la cérémonie, la faculté d'apporter de véritables palmes auprès des autels.

Au devant des églises de Nice, on voit, en ce jour, des fillettes, aux grand yeux d'Italienne, vendre ces feuilles découpées, qui demeurent, à la fois, comme un sym-

Le buis est, du reste, un arbre très chrétien. C'est la palme des pays d'Occident. Lui aussi est un symbole: douleur et espérance.

Dans certain pays, on ne manque pas de déposer un brin du buis de Pâques dans les cercueils et aussi dans les berceaux des nouveaux-nés.

Dans quelques villes du Midi, notamment à Alais, les marchands vendent des rameaux artificiels, enguirlandés de papiers multicolores et ornés de fruits con-



A Paris—Sur les marches de la Madeleine.

Dans le Midi—Les petits marchands de palmes.

bole d'allégresse et la plante du souvenir.

Ce sont là les rameaux que les habitants de Jérusalem, il y a deux mille ans, inclinaient, en signe d'hommage, sur les pas du Messie venu accomplir sa destinée, les rameaux conservés en Italie et qui valent à "Pâques fleuries" le nom de "Dimanche des Palmes".

★ ★ ★

La vente du buis, à Paris, le jour des Rameaux, atteint, assure-t-on, \$80,000.

fits, ce qui dérive de l'ancienne coutume dont nous parlons plus haut.

★ ★ ★

Dans les campagnes, on ne se borne pas à accrocher le rameau protecteur au-dessus du lit, on le fixe dans les écuries pour sauvegarder le bétail de la maladie, on le plante dans les champs pour obtenir de belles récoltes, on le porte sur les tombes des parents; enfin, les vieillards piquent

un brin de buis sur leurs chapeaux, comme un talisman propre à leur assurer une longue existence.

Au moyen âge, on célébrait, d'ailleurs, le dimanche des Rameaux avec une solennité toute particulière.

A la procession, qui faisait suite à la bénédiction des rameaux, on portait le livre des évangiles. Cette procession représentait la marche du Christ vers Jérusalem. Après la lecture des passages de l'Evangile, on découvrait la croix, qui, jusque-là, était restée voilée, le clergé venait se prosterner, et chacun déposait devant elle un fragment de rameau.

Mais, à Jérusalem, avait lieu une autre coutume, conforme à la tradition chrétienne. Les Franciscains, préposés à la garde du tombeau du Christ, allaient, de grand matin, à Bethphagé. Le Père gardien de Terre-Sainte, — monté sur un âne richement caparaçonné, — suivi de tous les religieux et de tous les fidèles, entraient triomphalement dans la ville et se rendait à l'église du Saint-Sépulcre pour la messe solennelle. Cette cérémonie fut supprimée, il y a plus de deux siècles, par le gouvernement turc.

LE CHIFFRE QUATRE

IL Y A : Les 4 ordres mendiants: Augustin, Franciscains, Carmes, Dominicains.

Les 4 rois d'un jeu de cartes: David, Charles, Alexandre, César.

Les 4 épices: girofle, muscade, poivre, cannelle.

Les 4 armes: infanterie, cavalerie, artillerie, génie.

Les 4 grands prophètes: Isaïe, Jérémie, Daniel, Ezéchiel.

Les 4 valets d'un jeu de carte: Lancelot, Lahire, Hogier, Hector.

Les 4 vertus cardinales: prudence, force, tempérance, justice.

—Les 4 dames d'un jeu de cartes: Rachel, Pallas, Judith, Argine.

Les 4 villes forestières: Rheinfeld, Lauffenbourg, Valdshut, Beckingen.

Les 4 cantons suisses: Schwytz, Uri, Unterwald, Lucerne.

Les 4 points cardinaux: nord, sud, est, ouest.

Si ce petit jeu vous amuse, vous n'avez qu'à le continuer...

UNE COLLECTION ORIGINALE



LYA, à Paris, dans un hôtel, proche de la place Malesherbes, la réunion de tout ce qui a trait aux exhibitions équestres: les portraits de tous les "maîtres", des spécimens de costumes, des affiches, des programmes, des boniments de "phénomènes."

Quelques-uns de ces dessins, de ces estampes, de ces gravures, sont signés Carl Vernet, Grimbald, Debucourt.

Aux murs de ce singulier musée, on voit Ralph, "écuyer privilégié du roi", franchissant des tonneaux d'incroyable longueur; ou bien le portrait de Grippe-Soleil, qui tenait, sous le grand roi, l'emploi d'Auguste et occupait ses loisirs à dresser des cochons en liberté.

Sub Jove, rien n'est nouveau.

Enfin, les gloires du cirque: Franconi, en costume de Léonard, debout sur un cheval noir, tel que l'a dessiné Vernet; Joseph et Angélique, Adams, Paul Lalanne, Lejars, madame Saqui et Coralie Ducis.

RESURRECTION

POÈME EN PROSE

L'hiver est long, le printemps lent à venir, mais, quand il éclate, quelle fête subite et superbe! On est encore dans les jours mornes; le ciel gris laisse à peine entrevoir le bleu de la saison chaude; l'herbe des prés est verte, mais rare; quelques bourgeons s'ouvrent sur les ronces; l'aubépine ni l'épine noire n'en ont encore. Les arbres de haute tige balancent au vent leur rameaux maigres et les vieux nids des printemps passés. Rien ne s'élançe, rien ne grandit, rien ne s'épanouit; le signal n'est pas donné, la sève qui bouillonne dans la terre attend l'heure de rompre ses digues. Tout à coup, au milieu d'une journée pluvieuse, un souf-
fle passe. Il est tiède, imprégné d'un parfum subtil. D'où vient-il? Quels rayons l'ont chauffé? Sur quelles fleurs s'est-il embaumé? Ne cherchez pas. C'est la permission d'éclorre donnée à l'herbe, aux fleurs, aux arbres; c'est le messager qui parcourt la terre. Tout ce qui a vie tressaille sur sa route. Le ciel peut rester gris, la tempête siffler encore, la gelée du matin retarder l'effort; la résurrection est commencée. De ce moment, les premiers bourgeons éclatent, les autres se forment, rougissent. On voit des brins de paille dans le bec des moineaux. Une abeille vole: c'est qu'une fleur s'est ouverte. Attendez quelques jours encore, et la parure nouvelle de la terre sera complète, et tout verdira, et tout fleurira, et tout chantera.

RENÉ BAZIN

de l'Académie française.



PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

UNE BIBLIOTHEQUE A SECTIONS

UN de nos lecteurs nous a demandé la fabrication d'une bibliothèque à sections et il exprimait le désir que les renseignements à ce sujet lui fussent donnés dans la REVUE POPULAIRE de février. Ceci nous était impossible car à la date à laquelle nous est parvenue sa lettre (26 décembre) la REVUE de février était pratiquement terminée.

Que nos lecteurs prennent donc bonne note que, sauf exception, nous ne pouvons répondre à de semblables demandes qu'à condition qu'elles nous soient faites deux mois au moins avant la date du No où l'on en désire la réponse.

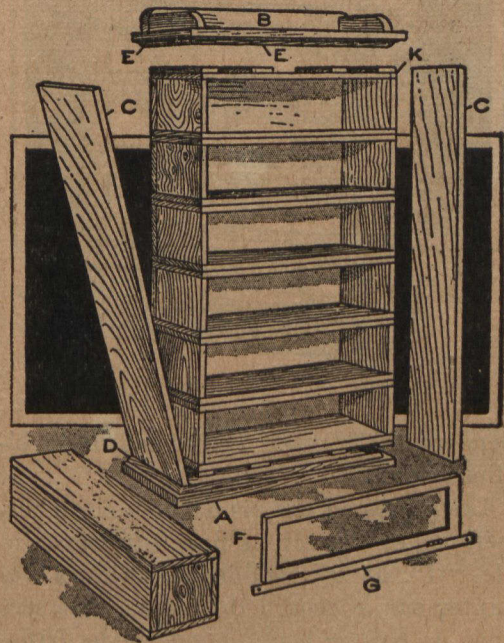
Ceci dit, nous nous faisons un plaisir d'indiquer à notre correspondant la fabrication d'une bibliothèque qui, non seulement est à sections, mais a le sérieux avantage d'être démontable, ce qui est très pratique en cas de déménagement.

* * *

Notre illustration nous montre une bibliothèque fort pratique qui se démonte morceau par morceau. Les livres pourront être transportés dans leurs propres caisiers sans qu'il soit besoin de les en sortir.

Cette bibliothèque, comme nous le mon-

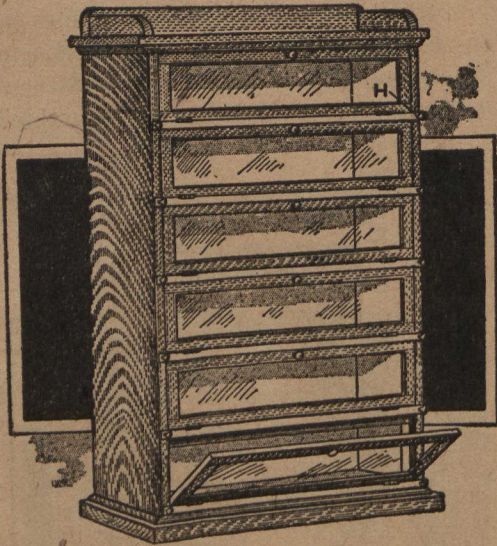
tre notre gravure, consiste en plusieurs caisiers de même grandeur, (conformément à la hauteur des livres) et qui constituent l'ensemble de cette librairie "démontable". Voyons quelle en est la structure.



L'extérieur ou l'emboîture de la bibliothèque consiste en quatre parties. La partie "A" en est la base; "B" le dessus et "C" représente les deux côtés.

Les différentes sections sont divisées par casiers tous de même longueur, mais dont la hauteur peut varier suivant la grandeur des livres. Cependant la largeur des casiers doit être telle que lorsque les portes ou châssis, représenté par "F". y sont fixés, ils doivent arriver uniformément au niveau des deux côtés "C".

Des moulures ou tringles de bois, "D", seront fixées sur le rebord de la base "A" où viendront se loger sur les deux côtés "C"; le dessus en sera muni également pour y ajuster les même côtés qui main-



tiendront solidement l'ensemble de la bibliothèque.

Les portes ou châssis devront clore hermétiquement et seront fixés sur une tringle, "G", de bois solide qui viendra s'adapter sur le rebord du casier. Elle sera fixée de chaque côté au moyen de griffes ou poucettes "H". Les portes s'ouvriront en s'abaissant au dehors.

Plusieurs planchettes, "K", de la même largeur que la bibliothèque et ne devant pas passer en hauteur les moulures, se-

ront fixées sur le dessus et à la base de la bibliothèque pour plus de solidité.

Si le bois du dessus et de la base est assez épais, on pourra y faire des mortaises où viendront s'adapter le haut et le bas des deux côtés; dans ce cas on pourra se dispenser alors des moulures "D" et "E" ainsi que des tablettes "K" qui par le fait seront inutiles.

Lors du déménagement ou même d'un changement de place quelconque, on démontera la bibliothèque en commençant par dévisser les portes, puis on enlèvera le dessus "B" et les côtés "C".

Il ne restera plus qu'à enlever avec précaution, casier par casier, et y clouer un couvercle, et vos livres pourront être transportés sans que vous soyez obligé de les enlever.

Quand aux portes et côtés, pour plus de sûreté, ils pourront être encaissés à part. Vous pourrez ainsi remonter votre bibliothèque avec autant de facilité que vous l'aurez démontée. En plus de l'économie du temps, vous aurez moins de fatigue et surtout vous n'aurez pas la cruelle appréhension de voir vos livres s'abîmer par une continuelle manipulation.

— o —

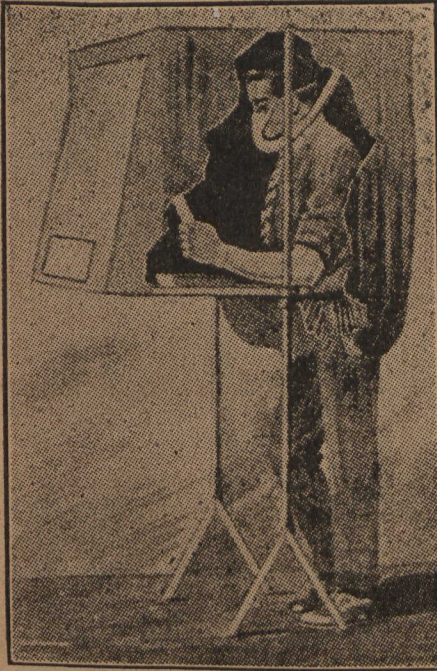
UN CABINET NOIR PORTATIF

ON vient d'inventer un cabinet noir portatif, qui aura pour objet de faire disparaître les inconvénients que rencontrent les photographes dans le développement de leurs négatifs, lorsqu'ils sont privés d'une chambre noire nécessaire à cette fin.

Une charpente en métal supporte une tablette ajustable à n'importe quelle hauteur désirée. Au-dessus de la table s'étendent deux tiges qui supportent une charpente carrée, à laquelle est attachée une espèce de grand capuchon.

Ce capuchon enveloppe entièrement la table et donne assez d'espace pour contenir la partie supérieure du corps du photographe qui se tient derrière la table.

Un trou pratiqué dans un des côtés de



la couverture est employé pour introduire les matériaux dans le cabinet. Une autre ouverture est faite à la partie supérieure pour installer une bande élastique, que l'opérateur se passe autour de la ceinture quand il entre en dedans de la couverture.

Le cabinet est éclairé au moyen d'une fenêtre de vitre rouge placée directement au-dessus de la table et dans la direction opposée au photographe.

L'air frais est fourni à l'opérateur au moyen d'un masque mis en communication avec l'extérieur de la chambre noire par un tube de caoutchouc.

Les touristes qui s'occupent beaucoup de photographie pourront faire un excellent usage de ce cabinet portatif.

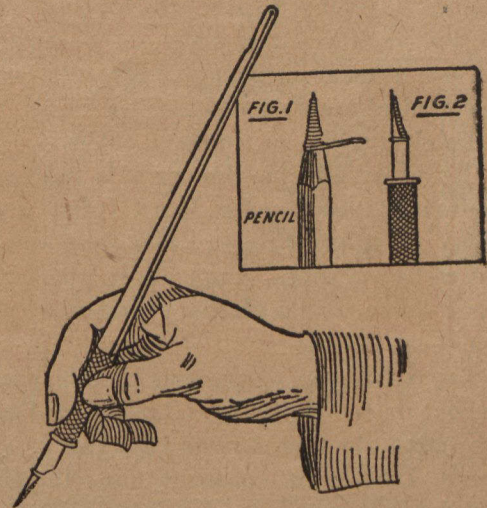


UNE PLUME ORDINAIRE TRANSFORMÉE EN PORTE-PLUME RÉSERVOIR

UNE plume ordinaire peut être facilement transformée en porte-plume réservoir à l'aide d'une simple fil de métal.

Enroulez un morceau de fil de métal très fin autour de la pointe d'un crayon bien taillé, comme le montre la figure 1, et cessez d'enrouler le fil à environ $\frac{1}{4}$ de pouce d'un des bouts.

Pour l'attacher à la plume il suffit d'enrouler ce morceau de fil autour de la tige de la plume. La partie du crayon recouverte de fil est placée dans le creux de la



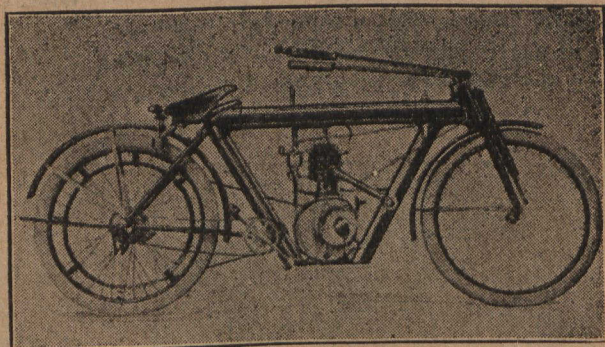
plume avec la pointe en bas, voir figure 2. Cette partie forme un réservoir retenant l'encre qui reste lorsque la plume y est trempée. Avec ce système la plume peut contenir une certaine quantité d'encre.

— o —

Les fourchettes à table sont en existence depuis 600 ans. La fourchette originale était utilisée pour faciliter la consommation des fruits.

INGENIEUSE

CONBINAISON



Le cadre de cette motocyclette sert de réservoir à essence et à huile, de coffre à outils et de magasin pour les piles.

À première vue, la motocyclette représentée ici ressemble à peu près à toutes les autres motocyclettes, mais en examinant un peu attentivement, on s'apercevra qu'il n'y a ni réservoir à essence et à huile, ni piles électriques, ni trousse d'outils.

En effet, afin de donner à la motocyclette un aspect moins lourd, plus gracieux, un inventeur a eu l'idée de se servir du cadre en tubes creux de la machine pour emmagasiner l'huile, l'essence, les piles et les outils.

Les outils sont placés sous la selle, dans le bout du tube horizontal, tandis que l'autre partie du tube sert de réservoir à essence. L'huile est contenue dans le tube placé obliquement en avant. Le dégagement du gaz de la combustion a lieu par la partie inférieure de ce même tube et il résulte de ceci que, en hiver, l'huile est réchauffée et maintenue fluide.

Les piles électriques se trouvent dans la partie inférieure du tube oblique allant de la selle au moteur. La partie supérieure de ce même tube est destinée à recevoir une provision additionnelle d'essence.

LA PLUS CONSIDERABLE COLLECTION DE TIMBRES AU MONDE

ON rapporte la mort du plus grand collectionneur de timbres-poste au monde, Philippe la Renetière von Ferrary. Il était le fils de feu la duchesse de Galliera, de laquelle il fut héritier d'une fortune considérable et de la passion de collectionneur.

Dès sa plus tendre enfance, Ferrary, encouragé par sa mère, collectionna des timbres et dépensa à cette fin des montants considérables. Il y a quelques années on estimait qu'il avait dépensé un million de piastres.

Ferrary avait complété son importante collection de plusieurs autres. Vers 1882, il achetait du juge Philbrick une collection qu'il payait \$32,000 et qui vaut aujourd'hui \$200,000. Il en acheta plusieurs autres qu'il paya des sommes fabuleuses; on dit même qu'il était un client important d'une maison de collectionneur de Londres, à qui il en achetait pour une moyenne de \$2,000 par année.

UNE MERVEILLEUSE DENTELLE

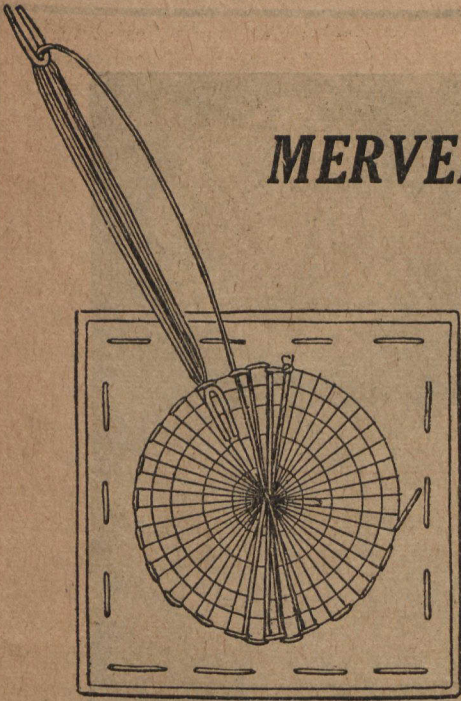


FIG. 1.

LA NANDUTI, — prononcez gnianddouti — la dentelle précieuse, aussi légère que vaporeuse que font les femmes du Paraguay, est admirée de toutes les personnes qui la voient et se vend, chez quelques rares commerçants des grandes villes d'Amérique et d'Europe, un prix très élevé.

Vu sa merveilleuse délicatesse, il n'y a aucun doute que la plupart des jeunes filles et des jeunes femmes du Canada désireraient pouvoir imiter cette dentelle, sinon la faire avec la même perfection que les Paraguayennes. Elles liront donc, avec intérêt, les explications suivantes qui leur permettront de fabriquer une petite dentelle composée de rosettes :

On calque sur une feuille de papier le dessin composé de cercles et de demi-cercles; dans ce cas les cercles sont divisés en 48 rayons que l'on marque par des lignes se réunissant au centre. Pour les demi-

cercles on dessine 9 intervalles et 8 rayons.

Quand le dessin est calqué sur le papier on fixe celui-ci sur un morceau de toile cirée, puis on marque les contours avec des points d'ourlet en faisant un point à tous les deux intervalles. Sur ces points on travaille la dentelle. On dévide du fil dans une navette à faire le filet, on fixe ce fil en le nouant sur l'un des points, on passe au côté opposé, avec la navette en-dessous et dirigée en dehors du point opposé et l'on revient en passant par le point suivant. On continue ainsi en passant le fil deux fois à chaque point (fig. 1) jusqu'à ce que les rayons soient finis, puis on noue le dernier au centre pour les unir tous ensemble.

Il ne faut pas que les fils soient trop tendus, afin de faciliter le travail. De cette façon on a obtenu 47 rayons; le 48e se fait au fur et à mesure que l'ouvrage

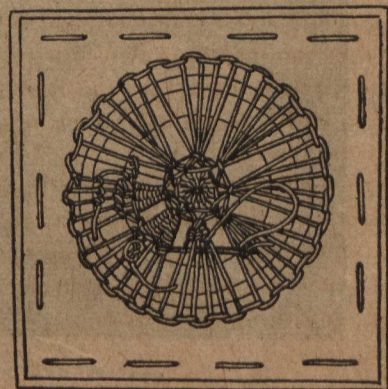
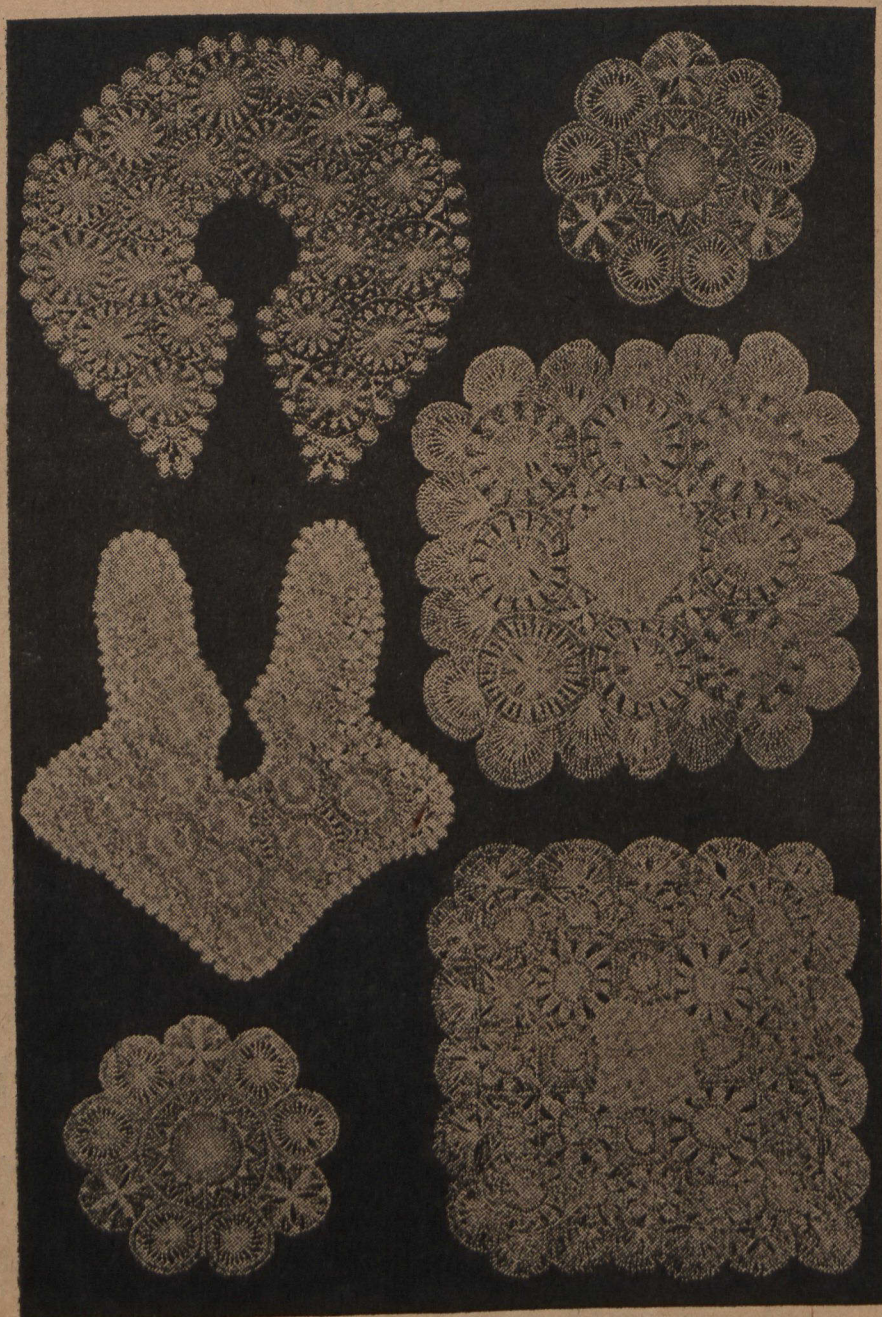


FIG. 2.



La "nanduti" du Paraguay, une merveilleuse dentelle.

avance du centre à l'extérieur et sert pour commencer les divers tours. On emploie deux sortes de points: le point noué et le point de rentrayage. On enfile le fil dans une aiguille.

Au centre de la rosette on forme une roue avec quelques points de rentrayage (fig. 2); au tour suivant on réunit six fils tendus par un point noué; au suivant on divise les six fils par groupes de trois.

Jusqu'ici c'est le même procédé pour les deux classes de rosettes de la figure 3.

Pour une rosette, on fait huit pyramides en dirigeant la pointe de l'aiguille vers le centre de la rosette, et on commence en dirigeant la pointe en dehors. On commence chaque tour en coupant le fil que l'on noue au rayon voisin, et en terminant on unit le fil au noeud avec lequel on a débuté. Ainsi on formera peu à peu le rayon qui manquait. Vers l'extérieur les pyramides sont festonnées de fils tendus, en forme d'ondes, et deux rangées de fils tendus plus bas et à égale distance terminent la rosette. On fixe le fil au bord et l'on commence la rosette suivante. Pour



Figure 3

cela on prépare le centre comme pour la rosette précédente, avec point de rentrayage et deux groupes de fils contraires; on termine ensuite le 48^e rayon. Le dessin se fera aussi avec des points de rentrayage et des points tendus, en commençant toujours au centre.

Quand on aura terminé les rosettes on remplira les demi-rosettes intermédiaires (fig. 3) de la même façon que les autres rosettes. Cela fait, on applique sur les contours une mèchè de 3 à 4 fils que l'on ajuste avec des points de feston. Il ne reste plus qu'à détacher la dentelle en coupant les premiers points qui la fixaient à la toile cirée.

— o —

LE PAIN EN 1800

—

EN L'AN 1800, le roi d'Angleterre Georges III conseillait à ses sujets l'économie des denrées, comme vient de le faire le souverain actuel. "Nous conseillons, disait la vieille proclamation, et ordonnons à tous les chefs de famille de réduire la consommation du pain dans leurs familles respectives d'une quantité égale à un tiers au moins de la quantité consommée en temps ordinaire, et de ne souffrir en aucun cas que l'on dépasse quatre livres de pain par semaine et par personne; de s'abstenir d'employer de la farine dans la pâtisserie; enfin, d'en réduire soigneusement l'usage dans les aliments autres que le pain.

"Nous conseillons et ordonnons de même à toutes les personnes qui possèdent des chevaux, spécialement des chevaux de luxe, autant que leurs moyens le leur permettront, de réduire soigneusement la consommation d'avoine ou d'autres grains pour leur nourriture."

A plus d'un siècle de distance, et dans de graves circonstances, les souverains anglais se sont adressés avec la même simplicité et la même confiance, au sens pratique et à la bonne volonté des populations.

— o —



**TENAOUICH' TENEGA,
OUICH'KA !**

C'é tait un vieux sau - va - ge Tout noir, tout
bar - bouil - la, Ouich' - ka ! A - vec sa vieill' cou - ver -
te Et son sac à ta - bac. Ouich' - ka ! Ah ! ah ! te - na -
ouich' te - na - ga, Te - na - ouich' te - na - ga, ouich' -
ka !

TENAOUICH' TENEGA, OUICH'KA !

C'était un vieux sauvage
 Tout noir, tout barbouilla,
 Ouch ka !
 Avec sa vieill' couverte
 Et son sac à tabac,
 Ouch ka !
 Ah! ah! tenaouich' tenaga,
 Tenaouich' tenaga, ouich'ka !

Avec sa vieill' couverte
 Et son sac à tabac.
 Ouch ka !
 —Ton camarade est more,
 Est more et enterra,
 Ouch ka !
 Ah! ah! tenaouich' tenaga,
 Tenaouich' tenaga, ouich'ka !

Ton camarade est more,
 Est mort et enterra.
 Ouch ka !
 C'est quatre vieux sauvages
 Qui port'nt les coins du drap.
 Ouch ka !
 Ah! ah! tenaouich' tenaga,
 Tenaouich' tenaga, ouich'ka !

C'est quatre vieux sauvages
 Qui port'nt les coins du drap,
 Ouch ka !
 Et deux vieill's sauvagesses
 Qui chant'nt le *libera*.
 Ouch ka !
 Ah! ah! tenaouich' tenaga,
 Tenaouich' tenaga, ouich'ka !

AUTRE VERSION :

Mon mari est en guerre,
 Ne sait s'il reviendra
 Ouch'ka !

El' monta dans sa chambre,
 Si haut qu'ell' put, monta
 Ouch ka !

Ah! ah! tenaouich' tenaga,
 Tenaouich' tenaga, ouich'ka !

Regard' par la fenêtre
 Pour voir son beau pagea.
 Ouch'ka !

—Ah! dis-moi donc beau page,
 Quell' nouvelle apporta ?

—Les novell's que j'apporte
 Tes doux yeux pleurera.

Ton mari il est mort,
 Et mort et enterra !

Il fut porté en terre
 Par quatre-z-officias.

Trois, quatre vieux sauvages
 Portaient les coins du drap.

Et deux vieill's sauvagesses
 Chantaient le *libera*.

LE PLUS VIEUX POIRIER D'AMERIQUE

IL EXISTE un merveilleux poirier qui fleurit et porte des fruits, malgré qu'il fut planté il y a quelques 300 ans, dans le village de Salem, Mass.

A cette dernière époque, le gouverneur Endicott, qui s'intéressait beaucoup à l'élevage des arbres fruitiers, donna la commande d'un poirier anglais à Dorchester.

Après un temps considérable, l'arbre arriva dans une plus ou moins bonne condition, mais ayant été soigneusement planté et bien soigné par le gouverneur, il résista au mal et après quelques années devint porteur de fruits notables. Il est soigneusement gardé, étant entouré par une haute clôture.

Chaque visiteur, à Denver, Mass., profite de l'occasion pour aller voir l'arbre remarquable, qui orne le rivage de la rivière Denver.

Quand le gouverneur Endicott mourut, en 1665, il confia le fameux arbre au soin de sa fille, en faisant une recommandation spéciale dans son testament.

DES OISEAUX INSATIABLES

L'appétit d'un oiseau est généralement supposé être excessivement limité lorsqu'au contraire il est extraordinairement illimité. Par exemple, dans un nid de crécerelle, on a trouvé soixante-dix-neuf chenilles, vingt mouches, une souris des champs, et le plus étrange de tout une sangsue.

Ceci, cependant, ne représente qu'une faible partie des provisions d'un oiseau, mais nous donne une idée de la capacité gastronomique de ce dernier, si l'on considère que la crécerelle ne se nourrit que de

souris, dont elle consomme une moyenne de mille par mois.

Un oiseau de basse-cour avala de suite sept souris. Trois heures après, il avait encore faim et en mangea quatre autres. Cependant le record de l'appétit est détenu par le rouge-gorge.

Un de ces oiseaux dévora 14 pieds de ver de terre par jour sans cependant augmenter sa pesanteur. Maintenant quatorze pieds de ver de terre pèsent environ 2½ onces tandis qu'un rouge-gorge ne pèse qu'une seule once.

LES FUNERAILLES D'ATTILA

LE KAISER, pour le regarder au temps où il ambitionnait de dominer le monde, imaginait qu'au jour où la mort l'appellera à payer ses actes du plus sale prussianisme, l'Empire Allemand lui ferait des funérailles semblables à celles dont furent l'objet les anciens commandants des Huns. Depuis a-t-il changé d'idée, spécialement à la pensée de ce que fut Attila ?

En effet, Attila qui mourut en 453, fut enterré dans un cercueil qui était lui-même inclus dans un premier fait en or solide, un deuxième en argent massif et un troisième en fer.

Avec ses dépouilles mortelles furent enterrées celles de ses ennemis, telles que armures brodées en or et ornées de pierres précieuses, soies riches et tout ce qui avait été trouvé de précieux dans les palais des rois que les Huns avaient pillés.

Guillaume pourra avoir un cercueil d'argent, mais jamais il ne dormira au milieu des trophées enlevés aux Alliés, pour cette raison que jamais il ne parviendra à s'en emparer... et tout ceci s'il ne finit pas dans l'exil.

COMMENT FAIRE UN NŒUD

Il y a quatorze différentes manières de faire un noeud, toutes également importantes à connaître, puisqu'elles sont d'une grande utilité dans leurs divers usages de la vie domestique.



Fig. 1.



Fig. 2.



Figs. 3 et 4

Fig. 1. Noeud de chantiers.

Fig. 2. Noeud "Killick"

Fig. 3 et 4. Noeuds serrés.

Mieux que les explications techniques, le lecteur pourra les comprendre en suivant les illustrations que nous publions ci-contre.

La figure 1 représente le noeud de chantiers qui est employé, la plupart du temps, pour élever une pièce de bois ronde, ou pour la sortir d'un endroit marécageux au moyen de chevaux. Très facile à préparer, il ne l'est pas moins à défaire, lorsque l'opération est terminée.

En deuxième lieu, on cite un noeud, qu'en langage américain on nomme "Killick". Il est très utile lorsque l'occasion se présente de remuer un morceau de bois de petite longueur, alors qu'il offre une grande résistance aux lois de l'équilibre.

Les figures 3 et 4 indiquent le "noeud les charpentiers et constructeurs, et comme notre gravure l'indique, est très facile à préparer d'autant plus qu'il offre une force extraordinaire.

Le noeud à moutons, qui tire son nom probablement de ce qu'il est employé à tenir les animaux lorsqu'on leur enlève leur toison, donne une triple force à la corde, puisqu'il comprend trois sections renforcées aux deux extrémités par un double noeud. La figure 6 nous représente un noeud de même nature, sauf qu'il est plus compliqué puisqu'il est cabillotté.

Le "noeud simple", qui est employé

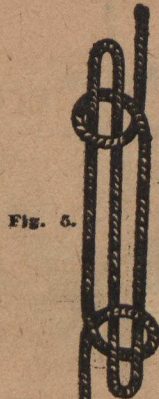


Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.



Fig. 8.

Fig. 5. Noeud-moutons.

Fig. 6. Noeud cabillotté.

Fig. 7. Noeud court.

Fig. 8. Noeud marin.

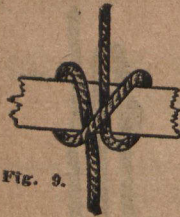


Fig. 9.



Fig. 10.



Fig. 11.

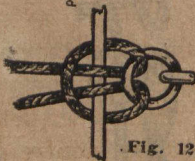


Fig. 12.

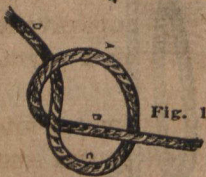


Fig. 13.

Figs. 14A
et B

Fig. 9—Noeud de constructeur.
 Fig. 10—Noeud courant.
 Fig. 11—Noeud "Blackwall".
 Fig. 12—Noeud anneaux.
 Fig. 13—Noeud d'artillerie.
 Figs 14A et 14B—Noeud qui ne glisse pas.

pour raccourcir un câble, le noeud marin, le noeud de constructeur, le noeud coulant, sont autant de noeuds d'un usage commun très faciles à faire et qui rendent de grands services à celui qui peut les préparer dans des circonstances convenables.

La figure 11 représente le noeud dit "blackwall", que est d'une grande utilité lorsqu'il s'agit de soulever quelque chose près d'un mur. Il est tout à fait simple et consiste dans la manière de placer le câble.

Le noeud à anneaux est semblable au noeud ordinaire, sauf qu'il est traversé, vers le milieu, au moyen d'une petite pièce de fer ou de bois franc.

Le noeud d'artillerie est employé particulièrement lorsque les deux extrémités d'un câble sont attachées, et notre gravure vous indique

mieux que les mots le pourraient, la manière de le préparer.

Les figures 14A et 14B sont d'une grande utilité quotidienne. Elles représentent deux sortes de noeuds qui ne glissent pas et qui sont ordinairement employés pour soulever des articles dans le genre des chaudières.

Pour le préparer, placez votre câble autour de la chaudière et faites un noeud ordinaire à sa partie supérieure, tel qu'indiqué sur la gravure 14A, qui représente un couvercle, suivez ensuite les indications de la figure 14B et vous pourrez facilement sortir de l'eau d'un puits, sans difficulté.

— o —

LES BEAUTES PERSANES

EN Perse, un visage bien rempli est l'essentiel à une bonne apparence et la femme du pays du Shah porte un voile disposé de manière à donner à sa contenance l'apparence d'une pleine lune, si la nature ne l'a pas dotée ainsi.

Elle considère aussi les cheveux blonds comme une hideuse imperfection, bien que plusieurs Persanes ont des cheveux très peu foncés.

D'ordinaire, cependant, elles ont de magnifiques mèches de cheveux, auxquels elles donnent une teinte de bleu-noir ou chatain.

En Perse, le connaisseur de beauté exige un visage oval bien rempli, des grands yeux noirs, et des paupières bien garnies.

En outre, une Persane pour être une beauté doit être courte! Son nez doit être petit et droit, et ses sourcils réguliers et arqués.

Sa complexion est ordinairement d'un blanc crèmeux, très embellie par les cosmétiques.

— o —



METAMORPHOSE D'UN VERRE EN PLUIE DE FLEURS

Vous ayant fait lier fortement les pouces avec une jarretière, et recouvrir vos mains d'un chapeau, montrez aussitôt votre droite détachée de la gauche, qui reste seule sous le chapeau; puis, vous versant un verre de vin, écoutez-vous :

“Quand j'ai les mains bien garrottées, je commence par déboucher une bouteille pour boire à la santé de celui qui m'a lié.”

Alors, buvez un coup et fixez gravement le plafond, en feignant l'étonnement comme à l'aspect d'un phénomène singulier; tous les spectateurs lèvent les yeux, dans la même direction et vous en profitez

métamorphosé en une pluie de petits bouts de cartes qui retombent sur la table.

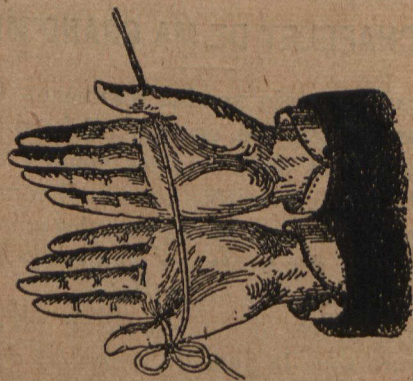
Après avoir vivement replacé ses deux mains sous le chapeau, on les montre de nouveau aussi bien liées qu'auparavant, en disant à la personne qui vous a garrotté :

“Je vous prie, Monsieur, dénouez vite cette jarretière, car mes deux pouces sont tellement serrés, qu'après avoir senti la plus vive douleur, je craindrais que l'arrêt de la circulation du sang ne provoquât une gangrène, qui pourrait dégénérer en sphacèle et causer une mort sûre.”

Ces mots de gangrène et de mort achèvent d'absorber l'attention de l'assemblée et l'empêche de s'apercevoir de la simplicité du tour.

EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

On commence par faire lier avec un ruban de fil le pouce de la main gauche; mais, quand on a fait faire un double noeud, on prend le bout du ruban tourné vers la main droite et on le fait passer entre le pouce et l'index de cette dernière main, en priant la même personne de bien



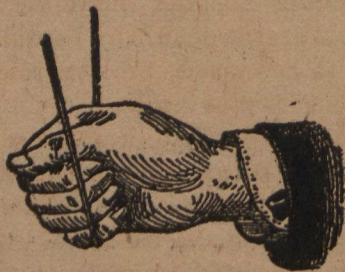
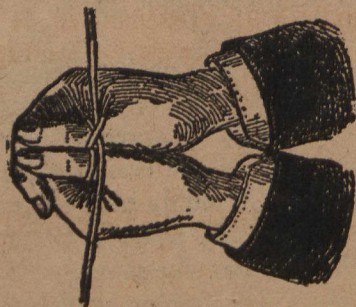
pour jeter en l'air le verre dans lequel vous venez de boire; mais le verre paraît

lier les deux pouces ensemble par deux autres noeuds.

En même temps qu'on lui présente les deux mains ainsi rapprochées, on entrelace quatre doigts de la main droite dans la partie du ruban qui doit lier le second pouce, de sorte que, quelque serrés que soient les noeuds qu'on fait sur ce dernier, il est facile de le dégager en lâchant ce qu'on retenait avec ses doigts et que l'on cachait au public en tenant la main droite dans sa gauche. (Figs. 1, 2 et 3).

On sent que, par le même moyen, on peut remettre sa main droite dans sa première position, pour qu'elle paraisse attachée à la gauche, comme auparavant.

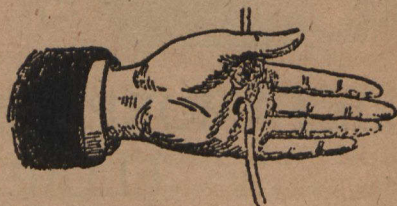
Quant à la métamorphose du verre, on fait, avec le bras droit, deux mouvements, l'un vers la terre, comme pour prendre son élan, et l'autre vers le ciel, comme pour jeter le verre. On profite du premier mouvement pour lâcher le verre sur une ser-



viette qu'on tient sur ses genoux et on emploie le second à jeter vivement vers le plafond des morceaux de cartes qu'on avait pris et cachés dans les deux petits

doigts de la main un instant avant de verser à boire.

Lorsqu'on fait le second mouvement, le public croit, naturellement, qu'on a jeté le verre en l'air; mais comme les morceaux de cartes retombent assez doucement pour qu'on les voit distinctement, il est si stupéfait de ne pas le voir descendre qu'il



croit à la métamorphose.

En remplaçant par des pétales de fleurs les débris de cartes, on rendra le tour plus gracieux, surtout devant des dames.

MÊME TOUR PAR UN AUTRE PROCÉDÉ

On se fait lier les deux pouces avec deux rubans tenus ensemble par un petit crochet qu'on cache adroitement entre le pouce et le métacarpe de la main gauche.

Ce crochet est assez court pour qu'en le pressant avec l'index de la main droite, on puisse facilement dégager la main gauche, en désunissant les deux rubans.

— o —

LE CHAPELET DE MA GRAND'MÈRE

DANS un certain nombre d'anneaux fournis par l'assemblée, on enfile d'abord deux rubans, dont on donne les bouts à deux spectateurs. Aussitôt, sans endommager les rubans et sans faire passer les anneaux par aucun des bouts, on les dégage pour les rendre à leurs propriétaires.

Ce tour, très ancien, est connu des escamoteurs sous le nom du *Chapelet de ma grand'mère*, parce qu'au lieu d'anneaux ils enfilent de petites boules.

Pour réussir, voici comment il faut s'y prendre.

EXPLICATION DU TOUR

Mettez d'abord en double un premier ruban, de manière que ses deux extrémités se touchent; faites-en de même d'un second; puis attachez les deux rubans ensemble par le milieu, avec un fil de la même couleur.

Ceci étant préparé d'avance, donnez à une personne les deux bouts du premier ruban, et à une autre ceux du second; ce qui fera un trompe l'oeil, chacune d'elles croyant tenir les deux bouts de deux rubans différents, mais il n'en sera rien, car s'ils tiraient le fil assez fort pour le casser, les deux rubans se sépareraient et les anneaux tomberaient par terre.

Pour éviter cet accident, on les prie de se rapprocher l'une de l'autre, on demande à chacune un des bouts qu'elles tiennent, on les entrelace ensemble pour commencer un noeud, et on rend à chacune celui des bouts que l'autre tenait avant.

Par ce moyen, chacune tient alors les deux extrémités de deux rubans différents, et il est impossible qu'on s'aperçoive que ces anneaux, n'ayant jamais été enfilés dans le double ruban, se dégagent d'eux-mêmes dès que l'on rompt le fil, à la stupefaction des spectateurs.

— o —

LE SALAIRE DU BOURREAU

JAMES BERRY n'était pas aussi bien payé pour ses services que son confrère français, **M. Antoine Deibler**, qui recevait \$2,240 par année, tandis que ses quatre assistants étaient payés \$558 chacun.

Samson, le premier à faire opérer la

guillotine, était d'abord payé \$6,080 par année, salaire qui fut réduit à \$3,200 lorsque des exécuteurs des hautes oeuvres furent nommés dans chaque département de la France.

Avant la Révolution le tarif légal était de \$6.00 pour une décapitation, \$4.64 pour brûler au poteau et une somme analogue pour la pendaison, en plus d'allocations pour la construction de l'échafaud et de la provision de combustible.

Un des prédécesseurs du bourreau anglais **James Berry**, pour une courte période était revêtu d'un uniforme spécial pour remplir son triste devoir. En 1785, d'après un chroniqueur du temps, le Shérif de Londres fut tellement satisfait de la manière avec laquelle **Edward Dennis** s'acquittait de sa tâche, qu'il lui présenta une élégante robe officielle, — un "khilant", d'après le terme des potentats de l'Est.

Dennis trouva cet uniforme incommode et le vendit à un cartomancien, le vieux **Caïn**, qui, pour mieux attirer les dupes, se revêtit de cet élégant costume.

— o —

UNE CUISINE DISPENDIEUSE

UN regrattier canadien n'avancera pas beaucoup d'argent pour faire l'acquisition d'ustensiles de cuisine, proviendraient-ils des maisons les plus riches.

Cependant si le **Shah de Perse** se décidait à mettre en garantie sa batterie de cuisine, il est presque certain qu'il trouverait quelqu'un dans ce bas monde, qui ne craindrait pas de lui avancer deux millions.

En effet chaque casserole qui compose les ustensiles de cuisine de ce monarque

est dorée à l'intérieur. Les plats aussi bien que les cuillers, couteaux et fourchettes qui apparaissent sur sa table sont en or solide. Plus que cela, les manches des fourchettes sont ornés de pierres précieuses de grand prix, et quelques-unes ont une valeur de \$400.

Pour préparer le lunch du Shah, aucune autre cuillère sauf celle en argent massif, ne doit être utilisée; il en est ainsi de tous les plats ou assiettes où sont déposées les viandes froides.

Sa Majesté a un corps de cuisiniers composé de 30 chefs et le nombre total de ses employés dans sa cuisine est de 120, ce qui lui coûte \$2,000 de salaire par semaine.

— o —

DE REMARQUABLES RESIDENCES

PRÈS de Père Marquette, dans le Wisconsin, un ancien meublier passa une partie de sa vie dans le tronc d'un arbre. Ce dernier était un immense tilleul qui avait été coupé à 15 pieds du sol et le vieillard avait employé son habileté pour faire de l'intérieur de son logement une habitation confortable et luxueuse. Elle possédait une porte et une fenêtre d'une architecture particulière.

Un vieux pêcheur de St-Malo occupa durant plusieurs années une résidence qui ne lui coûtait ni loyer, ni taxe. Cette habitation en question était une immense cave que la mer ne pouvait atteindre et que le pêcheur avait rendu habitable en y installant des planchers et autres accessoires. Il déclarait imiter par ce moyen ses ancêtres qui, sans aucun doute, avaient habité dans des caves.

En outre, il n'y a pas très longtemps, un millionnaire américain se construisit,

pour son usage personnel, un bateau sous-marin, accommodé du plus grand luxe. Il l'habitait pendant plusieurs semaines, y mangeant, buvant et fumant lorsqu'il voyageait sous la surface de l'eau.

L'air lui était fourni au moyen d'un mécanisme très élaboré et souvent des groupes d'amis venaient lui rendre visite et prenaient le dîner.

— o —

LA DUREE DES GUERRES

Trois années de guerre semblent longues à la plupart d'entre nous, mais peu nombreuses sont les grandes guerres de l'histoire qui ont été d'aussi courte durée.

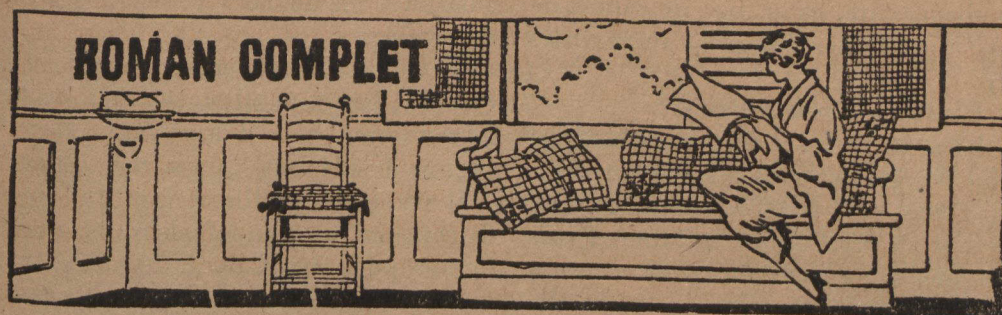
La guerre du Péloponèse, qui avait quelque chose de semblable à celle actuellement en existence, dura 27 ans. Il en fut ainsi de la Révolution Française et des guerres de Napoléon. La guerre de l'Indépendance Américaine dura 8 jours, celle de Sécession, 11 ans; et les luttes d'Elisabeth contre l'Espagne 16 années.

La plus longue durée d'une guerre fut celle de 1339 à 1471, alors que l'Angleterre fit la lutte à la France, tandis que la guerre des Deux Roses se prolongea pendant 30 ans.

Mais les événements de ce jour atteignent une plus grande rapidité et il est inconcevable de supposer que le présent conflit dure aussi longtemps que n'importe laquelle des campagnes précitées.

La restauration sera peut-être difficile, mais en considération des nombreux et expéditifs moyens que la science offre à l'homme, elle sera plus rapide qu'on ne puisse le croire.

— o —



LA 12 H. P.

Par Berthe de PUYBUSQUE

CHAPITRE PREMIER

S'AGITANT, toutes pimpantes, dans leurs alvéoles de briques roses, les trois cloches de Montgazin, allègrement, sonnaient les vêpres.

Elles n'étaient pas disposées en un savant carillon, détachant les airs des cantiques et des hymnes, comme celui dont s'enorgueillissait leur grand voisin, le clocher de Saint-Sulpice, les cloches de la toute petite paroisse; elles égrenaient simplement de jolis tintements argentins qui s'éparpillaient, un peu frêles, sur la campagne grise où février faisait déjà flotter des brisés printanières; elles savaient, pourtant, se faire entendre de tous les hameaux de la commune, de toutes les fermes, au milieu du calme dominical, et les vieilles paysannes proprettes sous leurs coiffes empesées, et les jeunes filles en habits de dimanche se hâtaient vers la haute petite église qui dominait le pays.

Perdu au milieu des bois, le château des Gaspardes les accueillait aussi, ces sons aériens, de toutes ses fenêtres à meneaux, entr'ouvertes au milieu des lierres.

Paule d'Ambelot, serrée dans sa longue et mince jaquette de skunks, son grand chapeau de velours noir assujetti sur sa tête blonde, entra dans le salon, son livre de prières à la main :

— Vous n'êtes pas prête, tante Marie, vous ne venez donc pas aux vêpres?

La baronne de Valrivière se souleva languissamment dans le grand fauteuil Louis XIII où sa personne menue tenait si peu de place.

— Non, mon enfant; je le regrette, mais je ne puis t'accompagner. Mon lever matinal et mon voyage dans ce petit train si tapageur m'ont donné la migraine.

— Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit, s'écria la jeune fille en s'avancant, que pourrais-je pour vous soulager? Je vais recommander qu'on avance l'heure du thé; je ne sortirai pas non plus, et vais vous faire une lotion d'eau sédative. C'est bien vous de souffrir ainsi sans vous plaindre!

— Ne change pas tes projets pour moi, répondit vivement la tante. Je ne veux pas plus de thé que de camphre. Je connais bien ces petits maux-là, car c'est la migraine du chemin de fer; elle ne demande,

pour disparaître, qu'un peu de calme, de silence et de sieste. Va, tu me retrouveras guérie.

— Pourtant... insista Paule.

— Rien, te dis-je, et surtout ne manque pas tes vêpres; cela me contrarierait beaucoup. Tiens, voilà qu'on a fini de sonner.

Devant un désir si bien exprimé, Paule savait que toute insistance était inutile; venant vers sa tante, très doucement elle la baisa au front entre les deux bandeaux noirs qui commençaient à grisonner et, reprenant son paroissien, s'en alla de ce pas tranquille et doux qui rythmait si justement l'harmonie de son être physique et moral.

Quand Mme de Valrivière l'entendit s'éloigner sur le sable de l'allée, elle se leva, poussa sans bruit le volet d'une fenêtre et regarda au dehors.

A travers les bois aux ramilles dénudées, une côte un peu raide montait du château vers l'église, et Paule s'éloignait, la marche accélérée par le dernier appel des cloches.

— Bon, dit la dame, elle est bien partie.

Vive et preste, elle sortit du salon, traversa le hall garni de plantes vertes, la salle à manger aux antiques meubles de chêne sculpté, et vint heurter, de son petit doigt sec et blanc, à la porte du cabinet de travail de son beau-frère.

— Entrez, dit M. d'Ambelot; ah! c'est vous, Marie, je vous croyais partie pour les vêpres avec Paule.

Il s'était levé et s'inclinait, grand, robuste, très courtois et de belle mine encore dans ses vêtements larges de hobereau.

— Non, dit "tante Marie", je ne suis point sortie; j'ai même simulé une migraine pour laisser aller, sans moi, Paule, qui n'aurait pas voulu manquer l'office; c'est que je désire profiter de son absence pour causer un peu avec vous. Avez-vous un

moment à me donner? Vous travailliez, il me semble.

— Oui, je faisais mes comptes du dimanche: la petite administration de mon faire-valoir, rien d'important, rien de pressé; je suis tout à vous, chère amie.

Il avança son meilleur siège, un fauteuil de cuir vert un peu défraîchi, fatigué par l'usage puis, jetant, par la fenêtre entr'ouverte, sa cigarette commencée, il s'assit à son tour devant le bureau où s'éparpillaient des notes et des livres de comptes. Un soupir souleva sa poitrine:

— Vous m'apportez une diversion bien venue: ils ne sont pas toujours drôles, les comptes d'un agriculteur par le temps qui court. Ah! Dieu non!

— Ça ne va donc pas, les affaires?

— Comment voulez-vous? Les cours se soutiennent, il est vrai; on vend assez bien ses denrées, son bétail, mais les frais, les frais! Main-d'oeuvre rare et si chère! Les paysans le prennent de haut avec nous; ils peuvent faire la loi, car l'exode vers les villes démunit nos campagnes; et les impôts chaque année plus écrasants, et les intempéries avec cela! Dieu et les hommes sont ligués contre nous, je vous dis. L'air ne vous gêne pas? Voulez-vous que je ferme cette fenêtre?

— Non, pas encore, si j'ai froid je me plaindrai. Maintenant, écoutez-moi; nous avons à causer sérieusement avant le retour de Paule. Vous pouvez fumer, je sais que la cigarette est indispensable à votre équilibre intellectuel.

— Merci pour la permission, j'en userai.

Et tandis que ses doigts, agilement, roulaient une cigarette.

— Maintenant, ajouta-t-il, si vous avez à me parler, allez-y, me voici tout oreilles.

La baronne sourit; elle avait un sourire fin, très jeune sur sa bouche fatiguée.

— Vous vous doutez bien un peu de ce que je vais vous dire, j'imagine.

Il parut tout à coup plus sérieux, ennuyé.

— Je crains de m'en douter.

— Paul est arrivé.

— C'est ce que je pensais. Eh bien! qu'allons-nous faire, à présent?

— Vous le demandez? Mais nous allons faire "la noce", mon cher ami.

— Mon Dieu, c'était convenu, je sais bien, mais... mais...

La dame eut, sur son fauteuil, un mouvement d'une vivacité tout à fait juvénile, et dans ses yeux s'alluma un éclair d'impatience.

— Ah! pas d'objections, je vous prie; c'est une promesse, et nous ne devons pas y manquer si nous voulons que ma pauvre soeur dorme tranquille dans sa tombe.

— Oui, je sais que ma chère Jeanne a désiré vivement l'union de ces deux enfants.

— Vous n'avez même pas tout à fait compris à quel point elle l'a désirée, et je le sais mieux que vous, parce qu'avant vous, j'ai connu la tendresse qui l'unissait à cette pauvre Laure de Malhac.

— Oui, je sais, je sais bien.

— Non, vous ne savez pas, vous dis-je. Votre femme était ma cadette, et j'ai assisté à la naissance, je puis dire à l'éclosion de cette amitié d'enfance. Dès la pension, Jeanne et Laure étaient inséparables et se faisaient, comme on dit, "attraper" par les maîtresses qui proscrivent, assez sagement, ces tendresses exclusives entre pensionnaires; mais rien n'y a fait. Moi-même j'ai été jalouse, car Jeanne, certainement, me préférait Laure, à moi, sa soeur. Moi j'ai compris que c'étaient les deux belles âmes, et bien faites pour s'entendre. Quand je me suis mariée, Jeanne et Laure ont quitté la pension pour habi-

ter toutes deux Toulouse et, comme je m'éloignais, Laure a été la compagne de Jeanne, sa vraie soeur pendant leur vie de jeunes filles.

"Est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'elles ont voulu se marier le même jour, à la même messe, si bien que, pour épouser Jeanne, vous avez dû attendre que le mariage de Laure avec Louis de Malhac fût tout à fait arrangé?"

— Oui, dit le veuf, tout remué par l'évocation des souvenirs, je me souviens, je sais aussi que toutes deux ont été mères le même jour; à l'heure où je recevais une lettre de M. de Malhac, m'annonçant la naissance d'un fils, il lisait, lui, la lettre par laquelle je lui faisais part de la naissance de ma fille, et les deux mères ont voulu que leurs deux enfants portassent le même nom: Paul et Paule.

— C'est bien cela. Ces circonstances ont frappé leur imagination, leur ont fait penser que Dieu destinait l'un à l'autre les enfant dont les mères s'étaient tant aimées. Hélas! les voilà réunies depuis longtemps dans la mort; mais Laure, cette fois, avait pris l'avance. Vous souvenez-vous combien Jeanne a pleuré son amie?

— Si je m'en souviens! Ma pauvre chérie était à peine rétablie quand il fallut bien lui dire que son amie ne se rétablirait pas.

— J'ai dû la laisser, faible encore, courir à son chevet. Je n'oublierai jamais ce triste voyage, l'arrivée, le lit de souffrance où elle trouva Laure mourante, les effusions, les promesses échangées entre elles; elles paraissaient presque aussi malades l'une que l'autre, et quand Jeanne eut perdu celle qu'elle appelait *la soeur de son âme*, il me semble que j'allais le perdre aussi...

Eh! mon Dieu, cela n'a pas été bien long; je crois qu'elle ne s'est jamais bien

guérie de son chagrin; elle a vécu, pourtant, m'a donné une seconde fille, ma petite Marie, votre filleule, et, tout de suite, elle est morte à son tour... Je l'avais gardée cinq ans de plus, mais qu'est-ce que cinq ans, quand ils sont passés, quand l'être cher n'est plus là? Cinq ans sont cinq secondes ou cinq siècles, car il n'y a point de mesure pour le passé; à quoi sert-il d'avoir été heureux cinq ans de plus?

— A souffrir davantage, voilà tout; moi, j'ai vécu vingt-cinq ans avec mon mari...

— Et maintenant nous sommes au même point, vous et moi, ma soeur, aussi seuls, aussi malheureux l'un que l'autre.

Ils se regardèrent, émus tous deux, assombris par les ombres évoquées de ceux qui n'étaient plus.

Mme de Valrivière fut la première à secouer cette mélancolie des souvenirs.

— Avant, dit-elle, d'aller rejoindre ceux qui nous attendent, pensons aux jeunes; Dieu, sans doute, nous a laissés dans ce monde pour cela.

Mais les yeux de Robert d'Ambelot s'attardaient dans la contemplation du gracieux portrait de jeune femme qui dominait son bureau.

— Oui, continua la baronne, oui, regardez-la bien, vous entendrez mieux ce qu'elle a voulu, ce qu'elle vous a dicté. Vous savez ce que nous lui avons promis, vous et moi, quand elle a été au moment de nous être ravie, ce qu'elle-même avait promis à Laure, et cette promesse est doublement sacrée maintenant qu'elles sont parties toutes deux.

— Je sais, je sais...

— Et puisque vous avez promis, il faut tenir, et moi qui me suis engagée aussi, je viens vous le rappeler. *Il faut* que cela soit.

— C'est que, dit M. d'Ambelot soucieux,

si Jeanne pouvait voir les choses telles qu'elles sont aujourd'hui, peut-être ne voudrait-elle plus ce qu'elle a voulu.

— Qu'y a-t-il de changé depuis lors?

Tristement les yeux de M. d'Ambelot erraient sur les papiers, sur les livres de compte ouverts devant lui et remontaient vers le portrait de sa femme comme pour la prendre à témoin, réclamer d'elle un de ces conseils que nous demandons à nos morts, et que nous leur demandons toujours en vain.

— Qui est-ce qui a changé? Mais, ma situation, d'abord: autrefois les fortunes de ces deux enfants s'égalaien à peu près; mais, depuis, si les choses ont prospéré chez les Malhac, il en est tout autrement chez moi, vous ne l'ignorez pas.

“L'industrie de Louis de Malhac est florissante, tandis que ma propriété me dévore. Ma fille est dans une situation très inférieure à celle de Paul, et, en admettant que Malhac consentit...”

— Il consentira, je le sais. Avant tout, il place, lui, le dernier désir de sa femme. Et vous, votre position se trouvera améliorée par ce mariage; c'est une affaire avantageuse que vous ferez, en même temps que vous remplirez une obligation de conscience.

— Une affaire! s'écria le gentilhomme relevant sa tête un peu courbée, c'est que justement je ne veux pas faire *une affaire*, c'est que ma dignité, mon amour-propre me l'interdisent.

— C'est là un amour-propre très mal placé, permettez-moi de vous le dire, un amour-propre que Jeanne, aussi bien que Laure, aurait répudié. Quoi, le vœu de ces deux mortes ne s'accomplirait pas, et cela parce que Paul est un peu plus riche que votre fille! D'ailleurs, vous raisonnez mal et je vais vous le prouver. Vous savez, n'est-ce pas, que la fortune de Paul vous

aidera à rétablir votre propre fortune?

Robert eut un mouvement de révolte.

— Laissez-moi parler, continua la baronne. Que vous manque-t-il, en effet, pour remettre en valeur votre bien qui périlclite? Des avances, n'est-ce pas?

— Sans doute: avances en bestiaux, en engrais, en constructions, en outillage; je sais bien qu'avec cela je pourrais aller, progresser même; seulement, ces avances, je ne veux pas les devoir à mon gendre.

— C'est ici que votre orgueil vous abuse. Paul viendra chez vous; c'est une association que vous constituerez: il fournira le capital, vous fournirez le travail; j'entends par là votre activité, votre expérience de vieil agronome; Paul, sans vous, ne serait pas capable de faire fructifier son argent; vos apports sont égaux. Quoi d'humiliant là-dedans et qui soit de nature à alarmer la dignité la plus ombrageuse?

— Mais je n'ai pas réussi, jusqu'ici malgré tout mon savoir-faire, et ma situation n'a cessé d'empirer. Pourquoi serai-je plus chanceux à l'avenir?

— Comme si vous ne le saviez pas, ce pourquoi! Et la faillite de votre notaire, cette faillite qui vous a privé des capitaux indispensables, est-ce qu'on peut vous l'imputer? L'outil s'est brisé dans votre main, et quand la Providence vous présente un nouvel outil, pourquoi vous croyez-vous obligé de le refuser? Remarquez d'ailleurs, que vous ne trompez personne. Paul et son père sont au courant de votre situation.

— Le croyez-vous?

— Je les ai informés moi-même. S'ils s'en contentent, qu'avez-vous à dire? Pourquoi seriez-vous plus royaliste que le roi?

M. d'Ambelot réfléchit un instant. Il comprenait que le raisonnement de sa bel-

le-soeur était juste, mais son amour-propre chatouilleux se refusait à capituler.

— Si, du moins, objecta-t-il, c'était une affaire de coeur, si ces deux enfants s'aimaient; l'amour fait des égaux.

— Comment s'aimeraient-ils, se connaissant si peu? Paul a été éloigné par son éducation à l'étranger, par son service militaire; mais ils s'aimeront; pourquoi voulez-vous qu'ils ne s'aiment pas? Ils sont charmants tous deux.

— C'est que Paule, je crois, ne désire pas se marier; bien des choses me font penser qu'elle a la vocation religieuse.

— Est-ce que c'est aussi votre désir, de voir votre fille s'éloigner de vous?

— Vous ne le supposez pas; depuis cinq ans, depuis sa sortie de pension, elle a partagé ma vie solitaire, elle en a été la consolation, le secours et le charme, car cette enfant est tout dévouement, abnégation et piété, et c'est justement cela, sa perfection qui me fait croire à l'appel de Dieu pour son âme; je souffrirais beaucoup de son absence, mais si Dieu me la demande, je ne la lui refuserai pas, je craindrais d'en être puni dans ce monde ou dans l'autre; jamais je ne contrarierai sa vocation et je crois que Jeanne elle-même ne le voudrait pas.

— Sa vocation! mais que savez-vous de sa vocation? Il est un âge où toutes les jeunes filles pieusement élevées se croient appelées au cloître; tenez, Jeanne et Laure elles-mêmes ont rêvé de la vie conventuelle, et moi la première; et pourtant nous avons été mariées et heureuses de l'être. Cette exaltation des jeunes esprits a fait, je le crains, trop de mauvaises religieuses, ce qui est une peste pour la vie chrétienne; certes, c'est tout à fait sublime, une vraie vocation, mais combien plus rare qu'on ne pense! Et que deviendrions-nous si toutes les femmes vertueuses s'en

allaient au couvent! Il faut bien qu'il reste des chrétiennes dans les familles, pour élever des chrétiens.

Presque vaincu, sinon tout à fait vaincu, M. d'Ambelot ne répondit pas; il écoutait, par la fenêtre toujours entr'ouverte, la sonnerie des cloches qui avait recommencé et maintenant annonçait la bénédiction du Très Saint-Sacrement, et comme il était un robuste croyant, il se leva, inclinant dévotement sa tête grise, pour prendre sa part de cette bénédiction qui s'épandait sur les âmes et sur les choses.

La baronne s'agenouilla. Sa foi était grande et grande aussi sa soumission aux desseins de la Providence; seulement sa tendresse pour sa jeune soeur morte était un culte, et elle ne pouvait admettre que Dieu ne regardât pas, avec une particulière faveur, l'accomplissement du dernier désir de cette morte. A cet accomplissement, elle-même avait voué sa vie.

— Paule va rentrer, dit-elle en se relevant, voulez-vous que je lui parle? Il est temps qu'elle soit instruite des volontés de sa mère; elle a vingt-deux ans, elle est sage et réfléchie, je la mettrai au courant de tout, et puis nous la laisserons arbitre et maîtresse de sa destinée. Autorisez-moi seulement à lui *tout* dire, nous ne l'avons pas fait jusqu'ici puisque Paul était éloigné; il est grand temps maintenant.

— Vous avez raison, Marie, dit le châtelain, et je vous serai reconnaissant de parler à Paule. Elle vous aime, et puis deux coeurs de femme se comprennent mieux; vous lui parlerez comme lui aurait parlé sa mère. Oui, dites-lui tout, mais n'imposez rien, il faut que Paule juge pour elle-même, et, quelque sacré que nous soit le désir de Jeanne, laissez comprendre à Paule que ce désir n'a pour elle rien d'impératif.

— Il n'y a qu'un impératif dans notre vie, c'est l'appel de Dieu.

— Soyez tranquille, je pense là-dessus ce que vous pensez. J'informerai Paule, je ne l'influencerai pas. Je vous laisse donc. A ce soir, vous saurez le résultat de notre entretien.

— Laissez à Paule le temps de réfléchir..

Cette dernière phrase se perdit dans le craquement de la porte refermée sur le pas hâté de Mme de Valrivière.

II

LES comptes de semaine furent négligés, ce jour-là, et le furent aussi les calculs d'engrais à répandre, d'assolements à décider auxquels se plaisait d'ordinaire l'esprit éclairé, précis de l'agriculteur. Accoudé devant son bureau, il suivait des yeux, par la baie ouverte sur la terrasse du château, la marche rythmée des deux femmes. Mme de Valrivière avait, pour chasser, disait-elle, un reste de migraine, entraîné sa nièce dans cet exercice le long du promenoir abrité par les murs. Toute petite, très alerte, toujours vêtue de noir et ses cheveux grisonnants protégés par une mantille de dentelle, la tante haussait un peu son regard pour le mettre au niveau du visage de Paule à laquelle elle parlait avec une vivacité persuasive; Paule écoutait, silencieuse, très réfléchie. Grande et mince, dans sa robe bleu marine, étroitement ajustée, elle avait conservé sa longue jaquette de fourrure et le grand chapeau garni de plumes noires dont le bord retombant laissait dans l'ombre ses yeux gris et doux; son père distinguait seulement le bas de son visage mince, la bouche aux lèvres joliment sinueuses, le menton un peu fuyant dont la petitesse et la forme décelaient l'absence de volonté ferme.

Elle parlait peu et sa voix, naturellement voilée comme par une timidité habituelle, arrivait à peine aux oreilles de son père qui n'en pouvait distinguer aucune parole. Il ne distinguait pas non plus les discours beaucoup plus longs, presque des monologues, pour lesquels Mme de Valrivière assourdissait à dessein son organe sec et autoritaire.

Mais il s'inquiétait, le père tendre, il se repentait maintenant d'avoir laissé à une autre le soin d'instruire, de sonder cette jeune âme qu'il savait humble, délicate, défiante, de ses propres lumières prête à subir toutes les impulsions, surtout les impulsions généreuses, présentées par un esprit volontaire, tenace, comme l'était celui de la baronne.

Le soir brun descendit sur les coteaux grisâtres, sur les bois de chênes aux feuilles rouillées qui barraient l'horizon brumeux; les vols de corbeaux tournoyèrent avec des cris discordants au-dessus des hautes cimes et, peu à peu, cessèrent quand les oiseaux noirs eurent élu l'arbre de leur repos nocturne; le chant de l'Angélus bénit les ténèbres envahissantes, et la lune, large, toute brouillée de vapeurs, se levait déjà, là-bas, au-dessus des collines bordant la Lèze, quand Mme de Valrivière passa son bras sous celui de Paule et la ramena enfin vers la porte d'entrée. Paule marchait méditative, la tête un peu penchée; la baronne, très droite, levait son menton carré, oubliant de resserrer autour de sa tête les barbes de dentelle qui flottaient au vent telles les ailes étendues d'une statue de la victoire.

Alors, seulement, M. d'Ambelot songea à éclairer son cabinet où la nuit maintenant avait tout envahi, meubles, livres, et jusqu'au portrait de Jeanne, souriant dans son cadre de ce sourire que la peinture —

comme la mort — fige immuablement sur les lèvres de nos disparus.

Quand brûlèrent les bougies des "appliques", fixées de chaque côté de ce tableau et que s'éclaira le joli visage juvénile, il sembla à Robert que le regard de la morte se posait sur lui avec l'expression joyeuse qu'il avait si souvent provoquée chez sa chérie par l'obéissance à une de ces fantaisies, qui, pour lui, avaient été des ordres.

— Sois contente, répondit-il tout bas, je crois que tu vas être obéie.

Et il acheva, se parlant à lui-même:

— Marie aura fait vibrer la corde du souvenir et celle du dévouement; Paule se sera soumise pour obéir à sa mère et pour m'aider, moi, dans mes difficultés, et cela, sans peut-être consulter son propre désir.

La porte s'ouvrit, Mme de Valrivière poussa Paule vers son père:

— Allons, mon cher, embrassez la future vicomtesse de Malhac, et très contente de le devenir; elle va vous le dire elle-même.

Robert prit les deux mains de sa fille pour l'attirer, et la regarda profondément dans ses yeux de velours gris: ils n'exprimaient qu'une joyeuse et calme tendresse, et, quand il eut pressé contre lui ce corps léger, quand il eut baisé ce front charmant:

— Tu sais donc tout maintenant, chérie, dit-il, et tu acceptes?

— Mais, oui, papa, j'accepte. Je me souviens très bien avoir joué avec Paul de Malhac dans mon enfance, et même encore de l'avoir revu lorsque son père vous l'a conduit avant son entrée au régiment, il m'a paru distingué, bon, très sympathique.

— Tu le reverras bientôt, dit la baronne, je repars demain, et dans ma prochain-

ne visite, il m'accompagnera. Vous vous reverrez, mes enfants, et la sympathie deviendra de l'affection.

— Je l'espère, mais dis-toi bien — M. d'Ambelot avait, en parlant ainsi, rapproché de lui sa fille et passé son bras autour de sa taille, — dis-toi bien que tu restes libre, chérie, si Paul ne te plaisait pas, de ne pas l'accepter pour mari. C'est ton coeur et ta volonté qui décideront en dernier ressort.

— Certainement, fit la baronne un peu nerveuse, cela va sans dire.

Paule, pour toute réponse, caressa de sa petite main blanche, la main forte et hâlée qui l'appuyait, comme prête à la défendre contre tout danger, soit réel soit imaginaire.

III

DANS la cour de récréation du pensionnat des dames Lenoir, Marie d'Ambelot se promenait en causant avec ses compagnes.

Marie était une jolie petite brune de dix-sept ans. Vive et riieuse, elle portait ses cheveux noirs tout frisés en boucles et montrait, dans son rire, de jolies petites dents entrées ses lèvres roses. Mais le principal, l'irrésistible attrait de sa physionomie, c'était ses yeux très particuliers: sous les longs cils bruns, des pupilles d'un bleu sombre, transparentes, deux lapis-lazzuli foncés, dans l'eau profonde desquels semblaient passer des rayons.

Ils étaient, ces jolis yeux, plus animés encore que de coutume, ce matin, car la conversation paraissait active; ce n'était pas l'étude qui en faisait les frais, ni même la préparation aux examens du brevet supérieur par lequel Marie voulait terminer son temps scolaire et qui la retenait cette année encore au pensionnat; un su-

jet plus intéressant excitait les imaginations et déliait les langues: Marie attendait la visite promise de son père et de sa soeur, on devait lui faire renouveler connaissance avec Paul de Malhac, le fiancé, qu'elle avait vu autrefois quand elle était toute petite enfant.

— De sorte que tu ne le connais pour ainsi dire pas, ton futur beau-frère?

— Si, un peu; je me souviens d'un gentil garçon qui me taquinait tout le temps.

— Est-ce vrai ce qu'on raconte, que Paule et lui ont été fiancés presque avant de naître par leurs mères mourantes?

Elles étaient là toutes, les grandes, sept ou huit filles, déjà femmes, intéressées par le côté romanesque de cette légende: les mères mortes, les enfants nés le même jour, portant le même nom, destinés l'un à l'autre dès le berceau...

— C'est très touchant, disait Marthe d'Erblay, l'amie la plus intime de Marie, je voudrais me savoir comme ça un petit mari tout prêt, tout choisi; nous autres, on se torture l'imagination: — trouverai-je un mari? on n'est jamais sûre! — Sera-t-il brun ou blond? riche ou pauvre? aimable ou quinteux? Et l'on s'inquiète de savoir si, définitivement, on ne mourra pas vieille fille. Tout cela empoisonne l'existence.

— Ou l'embellit, dit une autre.

— Ça ne l'embellit pas du tout, nous ne sommes plus au temps où les jeunes filles pouvaient espérer la venue du prince Charmant, mes pauvres amies, et, dans notre siècle positif et pratique, je trouverais très agréable d'être pourvue en naissant d'un mari...

— De tout repos.

— Est-elle contente, ta soeur?

— Mais je l'espère, dit Marie, pourquoi ne le serait-elle pas? On ne l'a pas forcée.

Celle qui avait fait la question, une "an-

cienne" du pensionnat et qui devait y rester comme sous-maîtresse, se souvenait d'avoir été autrefois, et bien qu'un peu plus jeune, la compagne de Paule.

— C'est, reprit-elle, qu'elle est si sérieuse, ta soeur, et si mystique. Nous pensions toutes qu'elle se ferait religieuse; quand elle était ici, elle passait toutes les récréations à la chapelle.

— Bah! dit une autre, nous sommes toutes comme ça, de quinze à seize ans.

— Pas moi! cria Marie avec conviction.

— Oh! toi, le couvent ne t'a jamais attirée.

— Du tout, du tout! J'aime bien trop la vie, l'action, les voyages, les aventures, l'imprévu, tout ce qui est nouveau, mouvementé...

— Alors tu n'aurais pas voulu avoir, comme ta soeur, un fiancé connu, choisi depuis l'enfance?

— Ah! Dieu non! il aurait suffi de cela pour me le faire prendre en grippe, je ne voudrais même pas de l'un de ces mariages d'avance par les parents; d'un mariage "de proposition", avec entrevue dans une église, par exemple, ou dans un musée où chacun sait bien pourquoi il est là, mais ne doit pas paraître le savoir, où l'on s'examine du coin de l'oeil en disant des lieux communs bêtes à crier. Ah! les jolies parties de plaisir! Et puis, si l'un ou l'autre des candidats n'a pas eu l'heur de plaire, l'agrément pour lui de se voir évincé avec des raisons polies et, naturellement, toujours fausses! Non, voyons, on ne peut pas dire ou faire dire par ambassadeur à un Monsieur: "Vous avez une tête qui me déplaît"; ou à une jeune fille: "Mademoiselle, la forme de votre nez me porte absolument sur les nerfs. Je ne me résignerai jamais à passer ma vie avec une femme qui aura le nez fait comme ça". Ces choses-là ne se disent pas, mais on les

devine, et c'est plutôt désobligeant.

Toutes les jeunes filles, en riant, approuvèrent.

— Et pourtant, dit l'une d'elles, c'est ainsi que l'on nous mariera probablement.

— Pas moi! s'écria Marie.

— Toi, tu veux un mariage romanesque, un fiancé rencontré dans des circonstances tragiques, par exemple un télescopage mutuel dans le tamponnement d'un train, ou te sauvant, à bras tendu, hors d'une maison incendiée, te repêchant à la nage, ou quelque aviateur te tombant du ciel, comme dans le bec une alouette toute rôtie, parce que son réservoir d'essence aura pris feu, dans les espaces, où encore...

Marie se bouchait les oreilles:

— Mais tais-toi, tais-toi; si tu vas nous réciter tous les faits divers des journaux, à présent.

Marthe d'Erblay s'interposa.

— Allons, la paix, mettons que Marie est pour le "coup de foudre".

— Si tu veux.

— Et quand sera-ce, le mariage de ta soeur? Cela te prendra bien une grande semaine et même deux pour préparer tes toilettes, et pendant ce temps tu ne piocheras pas ton brevet.

— J'ai tout le loisir de piocher mon brevet et de passer mes examens. Le mariage n'aura pas lieu avant les vacances.

— Comme je comprends ça, dit Marthe, les longues fiançailles, le plus beau temps de la vie, tout le monde à votre service, à vos pieds, à commencer par le fiancé qui ne se sent pas encore *le maître*, qui se fait doux, attentionné, tendre... Moi, je voudrais que mes fiançailles durent la moitié de ma vie.

Une surveillante interrompit l'entretien:

— Mlle d'Ambelot, on vous attend au parloir.

Marie partit en courant, tandis que ses compagnes s'envolaient déjà vers une certaine fenêtre, au bout d'un corridor, bien connue et très pratiquée, et d'où l'on pouvait avoir une petite vue des gens sortant du parloir, la visite finie.

Se hâtant, toute rose d'émotion, Marie y était entrée en coup de vent. Embrassée d'abord par sa soeur et par son père, celui-ci la prit par la main et lui présenta Paul de Malhac :

— Ton futur beau-frère, ma petite fille, et d'ailleurs, vous vous étiez déjà vus.

Paul était bien le blondin que Marie n'avait pas oublié. De taille moyenne, bien pris, gracieux, joli garçon avec ses yeux bleus et sa moustache naissante, il paraissait un adolescent.

— Bonjour, petite soeur.

— Le reconnais-tu un peu? demanda Paule.

— Je crois bien, nous avons joué ensemble. Vous souvenez-vous que votre père vous a conduit chez nous, aux Gaspardes, il y a... je ne sais plus, beaucoup d'années.

— Vous étiez toute petite, alors.

— Et vous pas bien grand.

Il se mit à rire.

— Eh! grand, je ne le suis pas encore, mais de beaucoup votre aîné, puisque j'ai tout juste le même âge que votre soeur.

Il n'osait pas encore appeler par son nom Paule qui lui semblait un peu grave.

— Oui, mais ma soeur était déjà en pension alors, et sage, et sérieuse, tandis que vous me faisiez l'effet d'un petit camarade de mon âge, et déjà très méchant.

— Marie! dit Paule avec reproche.

— Oh! ne te fâche pas, je ne veux pas le déprécier ton fiancé, quand je dis "méchant", j'entends seulement un peu taquin, gentiment, tout de même.

Et, s'adressant de nouveau à Paul :

— Vous souvenez-vous du jour où vous m'avez caché ma Brigitte?

— Brigitte?

— Eh! oui, Brigitte ma poupée, ma jolie poupée, la plus chère de "mes filles".

— Ah! je me souviens à présent. Je ne l'aimais pas votre poupée, parce qu'elle absorbait trop votre attention; quand je voulais vous entraîner dans quelqu'un de mes jeux favoris, le cheval, ou l'automobile avec une chaise que nous faisons glisser sur le parquet, votre poupée était toujours l'obstacle; elle aurait chaud, ou elle aurait froid, ou nous risquions de chiffonner sa toilette, ou de lui casser la tête, alors...

— Alors, comme un voleur d'enfants, vous vous êtes emparé d'elle, tandis qu'elle reposait dans son petit lit, et vous l'avez emportée en plein air, et cachée au milieu d'une touffe de seringas.

— Mais j'avais eu l'intention de vous la rendre, seulement, je n'y pensai plus ce jour-là, et le soir, il fit un gros orage et beaucoup de pluie. Alors, je fus tellement inquiet de l'état dans lequel j'allais la retrouver, et si confus de ma sottise, que je n'osai plus.

— Et moi je l'ai pleurée pendant trois jours, jusqu'au moment où Joseph, le jardinier, l'a retrouvée et me l'a rapportée toute mouillée, fripée, déteinte, sa robe en loques, lamentable enfin.

Cette réminiscence mit en gaieté les deux jeunes gens.

— Je vois que vous m'avez pardonné, dit Paul.

— Oui, oui, je ris à présent, mais alors je pleurai beaucoup, je vous assure. Enfin, nous nous amusons bien, tout de même, vous m'avez capturé des oiseaux, fait des sifflets avec des noyaux d'abricots, et des cages à grillons, et de petites corbeilles avec du jonc tressé.

— Quels jolis talents j'avais déjà, dans un âge si tendre!

Regardant sa fiancée, Paul souriait, très amusé, puis l'entretien varia, les jeunes filles naturellement parlèrent toilettes. Marie ne se lassait pas de demander des détails sur ce sujet palpitant qui passionnait Paule beaucoup moins qu'elle :

— C'est tante Marie, dit-elle, qui s'occupe de tout cela pour moi.

— Tant mieux, dit Marie, si c'est marraine qui gouverne, rien ne sera négligé.

— Nous n'avons pas commencé encore les odieux essayages dont la pensée seule me fait bâiller, nous avons du temps devant nous.

M. de Malhac demandait qu'on lui laissât un peu son fils avant le mariage qui ne serait célébré qu'à l'automne.

— Parfait, dit Marie, rien ne me détournera de la préparation de mon examen, j'irai vous retrouver dès les vacances et pourrai m'occuper de ma toilette de demoiselle d'honneur.

IV

Le printemps était venu et Paule vivait la jolie période des fiançailles. Très occupée de trousseau et de chiffons, Mme de Valrivière, auprès d'elle, s'épanouissait dans l'accomplissement de ses pronostics de bonheur. Les questions d'affaires avaient été traitées par M. de Malhac avec une loyauté, une délicatesse parfaites : en donnant pour coadjuteur à M. d'Ambelot son fils avec l'apport d'une jolie fortune, c'était encore le père de Paul qui paraissait être l'obligé. Il avait, d'un premier mariage, un fils aîné qu'il associait à son industrie. Paul, d'accord en ceci avec son père, désirait devenir un propriétaire terrien. Mais si le jeune homme avait déjà une haute idée du

grand rôle de socialisme chrétien qu'il pouvait jouer par un contact journalier avec les populations rurales, en revanche, il ne connaissait pas le premier mot de l'agriculture.

— Et je suis incapable en ceci de lui servir de professeur, continuait M. de Malhac, exposant ses vues au futur beau-père de son fils, je ne suis pas un grand clerc en matière agricole, c'est donc un vrai service que vous rendez à Paul en l'acceptant pour élève. Votre besogne, et je tiens à vous en avertir, pourra bien être un peu ingrate au début, car cet enfant a tout à apprendre. Néanmoins il a le goût de la terre, et j'espère que sous votre direction, car vous êtes un spécialiste, mon cher, il finira par se former, mais il pourra bien faire, en commençant, des écoles qui mettront votre patience à l'épreuve.

Devant de semblables paroles, le plus ombrageux amour-propre n'avait eu qu'à baisser pavillon.

Chaque jour dans Paul de Malhac se révélait une qualité nouvelle. Intelligent et bon, bien fait de sa personne, adroit dans tous les sports, plein de bonne volonté pour écouter les conseils de M. d'Ambelot et les mettre en pratique, il était doux comme une jeune fille et gai d'une gaieté jeune et charmante qui émanait de lui comme un rayonnement.

C'était là ce qu'avait révélé de lui le premier abord, mais, en le connaissant mieux, Paule avait eu la joie de constater, chez lui, une foi solide et des sentiments chrétiens qui allaient franchement jusqu'à la pratique.

Et Mme de Valrivière, pour attacher Paule davantage, ne cessait de faire ressortir ces qualités du fiancé auprès de la jeune fille qui répondait invariablement :

— S'il n'avait pas été ainsi, je ne l'aurais pas accepté!

Mais comme il paraissait jeune auprès d'elle et presque enfant ! De l'âge de Paul, exactement, Paule avait d'abord sur lui cette avance naturelle à la femme, plus prompte que l'homme à s'assimiler les notions et les sentiments, toujours plus vite mûrie, mais elle avait encore le tour sérieux et réfléchi de son caractère qui la vieillissait avant le temps. Paul, au contraire, très gai, un peu léger et, chez son père, longtemps traité en Benjamin, était réellement plus jeune que son âge.

De taille un peu inférieure à la moyenne, il se redressait de son mieux pour mettre son front au niveau du front de sa fiancée et, près d'elle, paraissait comme un petit frère qu'elle semblait devoir toujours morigéner et guider dans la vie.

Aussi l'affection très réelle qui chaque jour se fortifiait entre eux, ressemblait-elle à une amitié de frère et soeur, protectrice et maternelle du côté de Paule, déferente, un peu timide, chez celui qui pourtant serait le maître dans un temps prochain.

Et les jours coulaient, les jours de printemps, paisibles, ensoleillés, calmes ainsi que l'étaient ces deux jeunes coeurs promis l'un à l'autre et qui s'accommodaient très bien de voir la date de leur union retardée jusqu'à la chute des feuilles.

Auprès de M. d'Ambelot, l'accompagnant dans ses sorties, Paul commençait son éducation agricole, tandis que Paule se prêtait aux préparatifs de ses toilettes, activement poussés par "tante Marie", avec une obéissance nonchalante et dépourvue d'entraîn. Simple dans ses goûts, presque austère, elle trouvait trop beaux, trop riches les tissus, les objets choisis par sa tante. Les courses à Toulouse, les longues stations dans les magasins la fatiguaient, les feux des pierreries n'allumaient aucun rayon dans ses prunelles de

velours gris, les terribles "essayages" l'énerveraient au point de lui attirer un jour, de la part de sa tante, cette remarque impatientée :

— En vérité, ma chère, tu es une drôle de fiancée.

— C'est que j'ai tant de peine à me figurer que j'en sois une vraiment ! répondait Paule.

Parfois la tante grondait un peu la nièce au sujet de sa dévotion qu'elle trouvait exagérée :

— Tu es trop pâle pour une fiancée ; mais c'est ta faute, pourquoi te surmènes-tu comme tu le fais ? Si occupée que doive être ta journée, tu t'obstines à te lever de grand matin, à monter invariablement la côte pour assister chaque jour, à cette messe de six heures et demie que tu devrais bien prier ton Curé de retarder un peu à ton intention. Tu oublies que ton devoir est de te conserver fraîche, jolie, bien portante surtout, au moment de devenir épouse, et bientôt, sans doute, mère de famille.

— C'est à ce moment surtout, répondait Paule, que les grâces de Dieu me sont le plus nécessaires pour me montrer à la hauteur de mes nouvelles obligations et que je dois les lui demander.

Et elle les demandait, ces grâces d'un état qu'elle acceptait, elle les demandait chaque jour par une prière fervente, par le sacrifice d'espérances auxquelles avait longtemps souri son âme religieuse et mystique et auxquelles son dévouement filial, son respect pour les volontés d'une morte l'avaient décidée à renoncer.

Vers la fin d'un bel après-midi de mai, Paule avait accompagné son père et son fiancé dans leur promenade vers une métairie un peu éloignée du château. En voyant le soir approcher, M. d'Ambelot dit à ses enfants :

— Il faut que j'arrive encore là-bas — il montrait à quelque distance un champ de trèfle incarnat qui rougeoyait, éclatant, au milieu des blés verts, — pour marquer la partie de ce "farrouch" qui doit être conservée en vue de la graine; laissez-moi et rentrez tous deux, ton père doit arriver ce soir, Paul, je puis être retenu et je ne voudrais pas qu'il trouvât la maison déserte.

Les fiancés reprirent le chemin du château.

Ils étaient au fond d'une combe verte et boisée, — car, dans ce pays accidenté, on ne quitte guère une montée que pour trouver une descente, — et le bois était bien joli, ce soir, avec les petites feuilles des chênes, jeunes, tendres, déjà fortes, et qui avaient repoussé les feuilles de l'an dernier pour croître à leur tour, si vite! et vivre superbement leur vie éphémère. L'herbe haute avait déjà recouvert les feuilles rousses, les glands desséchés, toutes ces choses mortes que le travail de la nature féconde allait transformer en humus nourrissant pour en refaire de la vie. Dans le fond de la combe étroite, un ruisseau courait en capricieux méandres, au milieu des joncs et des presles, et, sur ses bords, s'élevaient de grands peupliers. Ils s'en allaient là-haut, là-haut chercher la lumière et, vêtus de tous leurs rameaux garnis, se détachaient comme de grands arbres adultes au milieu de la verdure adolescente des chênes et des frênes dentelés. Des tourterelles roucoulaient, cachées dans les frondaisons et, par les percées, on voyait le ciel, le ciel bleu, doux, un peu laiteux de ce calme soir de printemps.

— Un vrai temps pour des fiancés, dit Paul.

Il marchait en avant, écartant, à l'aide de sa canne, un fouillis d'herbes et de ronces, mais, pour faire cette remarque, il

s'était détourné vers Paule en souriant gentiment.

Rêveuse, elle ne répondit que par un signe de tête. Pourtant le sentier s'élargit et, débarrassé de ses ronces, monta en pente douce au milieu de la cépée. Les deux promeneurs purent alors marcher côte à côte sur le gazon. Une fine odeur de menthe flottait autour d'eux. Paul aperçut une touffe de violettes poussées tardivement dans cette ombre du sous-bois, il cueillit les fleurs, de grandes violettes aux longues tiges; plus rustiques que les violettes des jardins ou des prés, elles avaient fleuri un peu espacées et entraînaient avec elles leurs feuilles retombantes. Il les présenta à sa fiancée.

— J'ai toujours, dit-il, préféré aux autres les violettes des bois, elles sont moins banales que leurs soeurs cultivées, plus gracieuses avec leurs tiges souples et leurs feuilles, telles que Dieu les a faites.

Et, tandis que Paule attachait le bouquet à sa ceinture, lui aspirait largement la brise vierge de la pleine campagne, l'odeur un peu amère des sèves, et, regardant autour de lui:

— Comme il fait bon ici, et comme je sens que je vais aimer ce pays, votre pays, et qui devient le mien pour toujours.

— Vraiment, fit Paule souriante, vous pourrez l'aimer mon pays sévère, un peu sauvage?

— J'ai positivement, reprit-il, quelque chose de sylvestre dans ma nature, je n'ai jamais été heureux comme à la campagne, et je l'ai si peu habitée! Les écoles, la fabrique de mon père, le régiment, deux ans de régiment! Il me semble que je n'ai jamais respiré comme je respire ici, près de vous.

Il passa son bras autour de la taille de sa compagne qui marchait à sa droite, et il y eut dans ce geste qui ressemblait à la

recherche d'un appui, quelque chose de doux comme une caresse de femme.

— Près de vous, répéta-t-il, près de vous pour toujours, et ce sera le bonheur, Paule, je vous aimerai tant!

C'était sa première parole d'amour, si chaste, un peu timide, et ils avaient une sincérité enfantine, les yeux bleus qui se levaient obligés de regarder un peu haut pour rencontrer ceux de Paule qu'embua soudain une émotion.

De sa main dégantée, elle caressa sans parler, la main qui enserrait sa taille.

— Vous voulez bien que je vous dise cela, continuait-il d'un accent attendri, plus touchant dans cette bouche, ordinairement riieuse et gaie, je n'osais pas, figurez-vous?

— Pourquoi n'osiez-vous pas?

— C'est que... mais ceci est une confession à vous faire, c'est idiot de ma part de vous l'avouer, et pourtant, nous ne devons jamais avoir de secret l'un pour l'autre, n'est-ce pas?

Paule eut un bref soupir:

— Certainement non.

— Eh bien! au premier abord, vous m'avez intimidé, et encore...

— Moi, je vous ai intimidé, suis-je donc bien terrible?

— Je ne dis pas cela, et pourtant...

— Voyons, nous nous sommes connus enfants.

— Votre soeur, oui, j'ai joué avec elle, mais vous très peu. Vous étiez en pension quand mon père m'amena ici et je vous ai vue à peine, vous me faisiez l'effet d'une grande demoiselle. Et maintenant, quand je vous ai retrouvée... Eh bien! oui, vous m'avez paru intimidante. Vous êtes si sérieuse!

— C'est vrai, j'ai dû être raisonnable avant l'âge, je pense que bien des jeunes filles sans mère sont ainsi; j'ai été la com-

pagne de mon père, et, pour Marie, une petite maman. C'est là ce qui m'a vieillie.

Le teint délicat de Paul s'empourpra subitement. Il craignait de s'être montré discourtois.

— Je n'ai pas dit que vous fussiez vieille, seulement sérieuse, un peu trop sage; j'ai eu peur que vous ne puissiez pas m'aimer.

— Pourquoi, demanda Paule très doucement, ma sagesse comme vous dites, aurait-elle pu m'empêcher de vous aimer?

Elle paraissait s'attrister un peu et que répondre lui coûtât quelque peine, mais Paul n'était pas assez observateur pour remarquer cette nuance, il répondit:

— Je me sens tellement inférieur à vous, si peu sérieux, si étourdi, si enfant quelque fois! est-ce que vous ne trouvez pas?

Cette sincérité, maintenant la fit sourire.

— Un peu, tout de même, mais cela ne m'empêchera pas de vous aimer.

— Vraiment? tant mieux, j'ai tant besoin qu'on m'aime, si vous saviez! Moi non plus, je n'ai pas eu de maman, j'ai toujours vécu avec des hommes et, bien que mon père ait toujours été très bon pour moi, ce n'est pas la même chose et j'ai... comment dirai-je ça? beaucoup de tendresse rentrée. Je suis très câlin, vous verrez. On dit que la femme doit le respect à son mari, moi je ne vous demanderai pas de me respecter beaucoup; aimez-moi seulement, aimez-moi bien, comme ma femme chérie et aussi n'est-ce pas, comme une petite maman.

— Oui, soyez tranquille, c'est dans mon rôle.

— Et vous me gronderez, si je le mérite. Je le mériterai parfois, n'en doutez pas, et vous me donnerez des conseils; enfin, si je suis sage, une récompense; tenez, comme ceci:

Il prit sa main et la baisa

— Ce sera si bon d'avoir confiance en vous, de vous raconter mes idées, mes ennuis, mes joies, mes fantaisies. Vous me les passerez, dites, mes fantaisies?...

— Est-ce là, vraiment, mon fiancé? Pensait tout bas Paule, attendrie, amusée de cette sorte de badinage si gentiment, si naïvement égoïste et qui trompait un instant la peine cachée au fond de son âme, ce n'était plus qu'un petit frère qui lui parlait ainsi.

— Je vous passerai vos fantaisies, dit-elle, quand elles seront raisonnables. j'espère que vous n'en aurez jamais d'autres.

Paul demeura silencieux avec un air de réticence.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle, dites-moi votre idée de *derrière la tête*.

Ils venaient de quitter le chemin des bois et prenaient le sentier qui conduisait au château; un parc l'entourait, un petit parc à la mesure de l'étroit plateau sur lequel l'habitation était construite; on voyait déjà, tout près, émerger des verdure naissantes les tours pointues, coiffées de briques roses.

Paul se mit à rire.

— Comme vous êtes perspicace, vous avez deviné déjà que j'ai une idée, une fantaisie, justement, et que j'hésite à vous la confier. Ce sera charmant d'être compris à demi-mot. Dois-je vous dire ce que je désire?

— Dites, et je verrai si je puis vous satisfaire.

— Ce n'est pas vous qui le pourrez, la chose dépend de mon père.

— Eh bien! il arrive tout à l'heure, vous n'aurez qu'à la lui demander.

Il eut un geste peureux.

— Non, il ne voudra pas si c'est moi, et ce que je vous demande, c'est de vous charger de le persuader. Vous réussirez,

il vous aime beaucoup, papa, et surtout il a une grande confiance en votre sagesse.

— C'est pourquoi vous comptez sur moi, pour obtenir qu'il vous passe quelque folie. Enfin, de quoi s'agit-il?

On approchait de la maison. M. de Malhac allait arriver tout à l'heure; Paul se décida à parler:

— Voilà, je voudrais qu'il consentit à m'acheter, à nous acheter, veux-je dire, une automobile.

Et comme Paule ne répondait pas assez vite:

— Trouvez-vous cela déraisonnable?

— Non, dit-elle, après avoir hésité un peu; enfin, c'est selon... Mais le lui avez-vous déjà demandé?

— Oui, voilà quelque temps que je lui demande d'avoir une voiture à moi, il n'a pas voulu, il craint que je n'aie pas, comme chauffeur, toute la prudence désirable. Pourtant nous avons des automobiles à la fabrique et j'en ai conduit quelquefois. Mais voici ce que j'ai pensé: puisque nous ne devons nous marier qu'à l'automne, j'ai le temps de faire mon stage d'ici là, de prendre même mes brevets de chauffeur, ainsi mon père n'aura plus rien à m'objecter. Je sais que ce n'est pas la question d'argent qui l'arrête, et, d'ailleurs, je ne veux pas une machine de très grand prix, une voiturette gentille de dix ou quinze chevaux, pas davantage. Si c'est vous qui la demandez à papa, si cela paraît vous faire plaisir, je suis sûr qu'il cédera tout de suite. Songez donc combien ce sera commode, quand nous serons mariés, d'avoir sa voiture à nous. Quand je serai un agriculteur sérieux...

Paule ne put s'empêcher de sourire.

— Ne vous moquez pas, Mademoiselle, je deviendrai un agriculteur sérieux et je serai alors très occupé. Eh bien! quelle économie de temps avec une automobile!

Et au moment du mariage, nous aurons à faire un tas de courses à Toulouse; tante Marie préférera ma bonne voiture à cet interminable petit train qui lui donne toujours la migraine. Nous pourrions avoir notre auto dès le mois de juillet, quand je reviendrai ici, et tenez, après les examens, nous nous en servirons, nous "l'étrénerons" comme on dit, pour aller chercher la petite soeur à la pension. C'est elle qui sera contente! Si elle était à votre place, je suis sûre qu'elle serait aussi emballée que moi sur cette idée. Dites oui, dites oui, bien vite; voilà que nous arrivons, je n'entre pas sans avoir votre promesse.

Etourdie de tout ce bavardage, indulgente, d'ailleurs, aux fantaisies de ce grand enfant, Paule se laissa persuader.

— Eh bien! j'en parlerai à votre père.

— Vous lui direz que c'est vous qui désirez cette voiture.

— Il faudra bien.

— Et que je vais tout de suite me mettre à étudier sérieusement le métier. Ce sera très facile; je connais une auto-école à Paris. Quand je serai chez mon père, je ne mettrai que deux heures en chemin de fer pour aller prendre ma leçon, et en auto, encore moins de temps. Vous voyez comme tout s'arrange.

— Eh bien! c'est entendu, dit Paule en ouvrant la porte d'entrée.

Et comme le futur chauffeur, très animé, la suivait pas à pas, lui développant ses beaux projets avec tous leurs avantages:

— Oui, oui, répéta-t-elle mais laissez-moi maintenant m'occuper un peu de mes affaires d'intérieur, constater si la chambre de votre père est bien prête à le recevoir, voir au dîner.

— Vous êtes la sagesse même, merci, ma grande femme chérie, combien nous allons

être heureux ensemble! Embrassez votre petit Paul, voulez-vous?

Elle prit dans ses mains la tête blonde pour la mettre à la hauteur de ses lèvres et lui posa sur les cheveux un baiser maternel:

— Grand enfant, va!

Mais avant de vaquer à ses devoirs de ménagère, elle entra dans sa chambre, et triste, l'âme haletante, vint s'agenouiller devant son crucifix où elle laissa, devant Dieu, s'épancher les plaies de son coeur:

— Mon Dieu, pourquoi n'est-il pas mon frère, mon petit frère, car c'est en soeur que je l'aime, et pourquoi suis-je forcée de devenir son épouse, moi qui voulais ne me donner qu'à vous? Mais la promesse faite à deux mortes et que je dois tenir, mais la tranquillité de mon père qui dépend de notre union, les projets, les calculs de deux familles qu'il faudrait renverser. Je ne le dois pas, et je ne le pourrai jamais.

C'est que tante Marie avait été terriblement persuasive dans toutes ses homélies, et maintenant, trop indécise pour voir bien clairement où se trouvait son devoir, trop faible pour imposer une volonté, déraisonnable peut-être, et peut-être égoïste, Paule laissait aller les choses, et, voyant autour d'elle tout réglé, les accords faits, l'avenir tracé, s'engageait de plus en plus dans la voie où la poussaient des volontés plus fortes que sa volonté. Elle se contentait, passive, de regarder la croix et de s'offrir en sacrifice.

V

— **RECETTE!**"

Telle était la teneur du bref télégramme que déchiffra M. d'Ambelot, un soir de la fin de juillet.

Et cette seule parole, pour la jeune fille

qui venait de la signer, était pleine de significations diverses qui toutes contenaient une joie.

C'était d'abord, après de longues études, le succès désiré qui faisait d'elle l'honneur du pensionnat; c'était le début des vacances, et non de vacances éphémères qu'attriste toujours un peu cette date si vite approchante de la rentrée; non, c'était le début des vacances définitives, la vie de jeune fille qui allait s'ouvrir avec l'horizon des grands projets, des beaux rêves qui mettent tant d'azur dans le ciel de la dix-septième année. Et c'était encore, en vertu de convictions faites à l'avance, le retour organisé, l'automobile neuve, la jolie 12 H. P., qui viendrait prendre, à la porte même de l'institution des dames Lenoir et sous les regards admiratifs de ses compagnes, la jeune pensionnaire enivrée, pour la conduire, avec la rapidité d'une flèche volant au début, dans la chère maison paternelle où la présence du jeune beau-frère et la préparation des noces allaient mettre tant d'animation et de gaieté.

Ses dix-sept ans eussent été joyeux à moins. Et sans parler encore des toilettes nouvelles, des étoffes châtoyantes, des dentelles floconneuses et des fulgurants bijoux!

Elle arriva, en effet, la voiture de rêve. "Tante Marie" était là, et M. d'Ambelot heureux de la joie de "sa petite" qui lui était rendue, et Paul, enfin — car Paule attendait à la maison les voyageurs, — Paul, transfiguré, glorieux de son rôle et qui, tout frais émoulu de son école d'auto, l'air sérieux, ses sourcils blonds un peu froncés, la main ferme, donnait son attention la plus soigneuse à la manipulation du volant.

Le mois d'août passa très vite: on fit des courses dans les environs, on retourna souvent à Toulouse pour les derniers "es-

sayages" dont Paule était si lasse, mais auxquels se plaisait l'activité de Mme de Valrivière et qui, pour Marie, étaient des joies sans mélange.

Mme de Valrivière insistait pour qu'on fixât enfin la date du mariage. Elle avait eu toujours la volonté indomptable et têtue de voir se consacrer cette union, et maintenant, touchant au but, elle semblait encore redouter quelque circonstance qui empêchât ce but d'être atteint.

On fixa enfin le jour au 4 octobre.

Paule aurait sans doute demandé un plus long délai, mais elle accepta avec sa passivité coutumière, Paul, lui-même, ne montrait pas d'impatience: dans sa jolie nature enfantine, toujours très affectueux pour sa fiancée, il n'avait pas tout à fait vaincu la timidité qu'elle lui inspirait par son caractère trop sérieux et l'allure modérée, un peu triste et sans élan, de sa tendresse. Auprès de "la petite soeur", il se sentait plus à l'aise. Il osait avec elle mille taquineries joyeuses et les deux enfants jouaient ainsi qu'ils l'avaient fait jadis, en camarades: aussi Marie, tout en se préparant avec entrain, au beau jour des noces, commençait-elle à s'attrister de la solitude qui le suivrait. Les mariés devaient, le soir même de leur mariage, partir pour l'Italie et, sur les conseils de "Tante Marie", soucieuse de voir leur lune de miel briller de tout son éclat, attendre ensuite à Nice que le carnavail eût sonné ses grelots les plus entraînants.

On achevait de déjeûner, un matin, et Mme de Valrivière qui ne demeurait pas volontiers en place, demanda ce qu'on allait faire cet après-midi. Après quelques jours pluvieux et froids, le temps avait repris toute sa sérénité; septembre en allongant les nuits, en rafraîchissant les brises, commençait à mettre sur les feuil-

les dont quelques-unes étaient blondes, la jolie gaze blanche des brouillards.

— Nous aurons le temps d'arriver à la grotte du Mas-d'Azil, dit Paul, toujours, lui aussi, prêt au mouvement. C'est là, mon père, une très curieuse grotte des montagnes de l'Ariège; une petite rivière, l'Arize, y cotoie la route carrossable, on y trouve des galeries intéressantes que vous aimeriez certainement à visiter. Nous y sommes allés la semaine passée. En partant tout de suite, nous pourrions être rentrés ici pour l'heure du dîner.

— C'est donc pour moi que vous y retourneriez, répondit M. de Malzac qui était arrivé de la vieille, dans ce cas, je t'avoue, mon enfant, que m'étant un peu saturé de voyages dernièrement — j'ai dû aller deux fois de suite en Angleterre, — je n'aspire pour le moment qu'au repos. La campagne est délicieuse à cette époque, dans vos contrées boisées; si tout le monde est de mon avis, nous laisserons la 12 H.P. dans son garage, et nous nous contenterons d'une tranquille promenade au milieu des bois.

Paule eut, pour son futur beau-père, un regard de gratitude et Marie s'écria, en claquant l'une contre l'autre ses petites mains:

— Chance! nous irons faire la chasse aux champignons. Il y a de fameux cèpes dans nos bois, et la chaleur d'aujourd'hui, succédant aux averses, les aura fait pousser en masse car c'est justement la saison. Qu'en dites-vous, tante Marie?

— Je dis que cela peut très bien se faire.

— Décidément, le projet rallie la majorité, dit M. d'Ambelot en reculant sa chaise, car le déjeuner était terminé.

Mais, dans ce milieu de charmante simplicité campagnarde où nul impertinent décorum ne venait gêner les fantaisies, on ne se hâtait jamais de quitter la table. Les

deux pères de famille aimaient y fumer tranquillement un cigare en savourant leur café et chacun s'en allait ou demeurait à son gré.

Mme de Valrivière, à peine détournée, et les pieds appuyés confortablement au barreau d'une chaise voisine, épluchait son courrier qu'on avait apporté et venait d'ouvrir l'*Express du Midi*, tandis que Paule, debout près de la porte de service, donnait des ordres à un domestique. Quant à Marie, elle s'était bloquée dans une des fenêtres aux larges embrasures pour y soutenir plus librement la querelle que Paul venait de lui chercher.

— Vous, trouver des champignons, disait-il en la poussant, dans ses retranchements, en voilà une prétention! Vous ne me ferez jamais croire cela.

— Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

— Pourquoi pas? Mais parce qu'il faut pour réussir, dans ce sport émotionnant, de l'attention, du calme, de la patience, une foule de qualités enfin...

— Qui me manquent peut-être?

— Je ne vous le fais pas dire.

— Taisez-vous, insolent garçon et ne parlez pas des autres, vous qui êtes incapable de distinguer un cèpe d'un oronge, vous, un agriculteur qui prenez de l'orge pour du blé, un chauffeur qui lancez une automobile sur une route, à pu près comme au tennis, une balle au nez de votre adversaire.

— Moi, que je ne sais pas conduire, moi! Répétez encore, pour voir, répétez, si vous l'osez!

Agressive, la jeune fille envoya sa serviette roulée en boule en plein sur le visage de Paul qui, ayant déployé le linge dans tout son ampleur, s'élança vers Marie pour en cingler ses épaules. Elle se sauva et fit, en courant, le tour de la table.

— Eh bien! la jeunesse, cria M. d'Am-

belot que sa fille venait de bousculer au passage, qu'avez-vous à vous quereller comme ça ?

Les deux langues partirent en même temps :

— C'est Paul qui dit...

— C'est Marie qui veut faire croire...

Et, sans achever, tous deux, en se regardant, éclatèrent d'un rire jeune et gai.

M. de Malhac se pencha vers Mme de Valrivière, sa voisine :

— Ces deux-ci, dit-il, feraient, en vérité, une petite paire plus assortie que...

La baronne interrompit par un coup de coude énergique la phrase imprudente que M. de Malhac, un peu sourd, avait cru prononcer très bas.

Mais Paule, qui venait, silencieusement, de reprendre sa place près de la table, l'avait entendue en pâlisant un peu, et les deux belligérants aux fines oreilles n'avaient pas dû, non plus, en perdre grand-chose, car leur rire éteint comme une flambée de papier, brusquement, sans l'avoir voulu, ils se regardèrent et rougirent à l'envi, l'un de l'autre.

Ceci jeta un froid. Les deux fumeurs épuisèrent leurs cigares en larges bouffées; mécontente, la baronne parut se replonger dans la lecture du journal qu'elle tenait à l'envers, tandis que Marie s'appliquait sagement à remettre dans ses plis la serviette chiffonnée. Devant le dressoir où l'on rangeait le dessert, Paule, debout, remuait, avec un bruit de zinc, des boîtes de petits gâteaux. Quant à Paul, il s'était esquivé.

Ce petit malaise, au reste, ne dura pas et, vers trois heures, la société, un moment dispersée, se trouva réunie de nouveau et prête au départ.

Les deux soeurs, vêtues pareillement, très fines toutes deux dans leurs robes de laine brune, étroites et qui s'arrêtaient à

la cheville sur leurs bottes en cuir fauve, s'était chargés des paniers. Celui de Marie, très grand, semblait dénoter l'espoir d'une cueillette fructueuse, mais Paul ne hasarda pas la moindre plaisanterie à ce sujet. Un peu sérieux, il marchait à l'avant-garde à côté de sa fiancée et Marie demeurait très tranquille en la compagnie de sa tante qu'escortait M. de Malhac. Quant à M. d'Ambelot, il s'était excusé.

— Puisque vous avez pris la tête, mes enfants, cria M. de Malhac au jeune couple, guidez-nous vers les bons endroits. Paule doit les connaître.

Elle se détourna et fit simplement "oui" de la tête, son compagnon l'avait déchargée de son panier et marchait un peu vite, comme soucieux de maintenir la distances entre les deux groupes, ou, plutôt d'échapper au tête-à-tête en atteignant les bois le plus vite possible; du reste on y arriva bientôt.

Les rayons du soleil, en traversant la ramure des chênes, venaient dorer, sur le sol, les bruyères roses, les mousses spongieuses, humides encore des dernières pluies; on sentait monter, dans le sous-bois, une buée de cette vapeur chaude si favorable à l'éclosion des cryptogames.

— Je crois que nous allons faire bonne chasse, dit la baronne.

Et chacun se pencha, les yeux vers la terre, pour commencer à chercher.

— Viens donc avec nous, Marie, dit Paule.

— Mais non, cria la jeune fille qui déjà s'éloignait, on ne cherche pas des champignons en troupe; ici, chacun tire de son côté, suivant son flair; tant mieux pour celui qui aura la chance.

Et déjà disparaissait au milieu des arbres sa petite silhouette grimpante, de couleur fauve, vite invisible parmi les

chênes dont quelques-uns commençaient à se rouiller.

Toute petite et remuante dans sa robe courte, Mme de Valrivière se livrait à ce sport, d'un genre un peu désuet avec la vivacité qu'elle apportait dans toutes ses entreprises.

— En voilà un ! cria-t-elle tout à coup, en voilà un autre ; je ne m'y connais pas beaucoup en champignons, mais, ma foi, tout ce que je trouverai, je vais le fourrer pêle-mêle dans mon panier.

— Vous allez nous empoisonner, dit M. de Malhac qui cherchait un peu plus loin.

— Marie fera le triage, elle s'y connaît très bien.

— Comment ? Quoi ? De nous empoisonner ça ne vous fait rien ! cria, scandalisé M. de Malhac qui avait mal entendu.

Et seul le rire de la baronne lui répondit très gai, du milieu des branches.

A côté l'un de l'autre, Paul et Paule cherchaient ensemble, disparaissant tour à tour et reparaissant entre les chênes.

Des pies insolentes criaillaient sur les cimes et des tourterelles roucoulaient, cachées dans l'épaisseur des feuillages ; parfois, le coup de fusil d'un chasseur ébranlait l'air dans les guérets voisins ; pies et tourterelles, apeurées, se taisaient un moment, on n'entendait plus que la voix lointaine de quelque bouvier guidant son attelage, ou le piétinement nombreux d'un troupeau de brebis entrevu dans les éclaircies ; puis, aussitôt dissipée la fumée du coup de fusil, les pies, les premières, plus hardies recommençaient leurs cris et les tourterelles leurs roucoulements sur une note plus basse.

De joyeux appels, de l'un à l'autre groupe des chercheurs, signalaient les trouvailles sensationnelles, mais pas une fois, dans ces appels, on ne distingua la voix de Marie.

— Où s'est éloignée cette petite ? se demandait Paule, pendant un instant de repos qui avait réuni les deux groupes, pourvu qu'elle ne fasse aucune mauvaise rencontre !

— J'espère que ces bois sont sûrs, dit tante Marie.

Paul ne parlait guère, tout son entrain l'ayant abandonné. Eloigné de quelques pas sous prétexte d'explorer un fourré où les champignons devaient pousser comme en terre promise, il interrogeait de l'oeil, avec inquiétude, tous les alentours et cherchait, sans la trouver, une petite robe brune au milieu des arbres.

Les paniers s'emplissaient et l'ombre des baliveaux, plus longue sur le tapis de bruyères, annonçait l'approche du soir. Les promeneurs songèrent au retour et tous appelèrent Marie. Mais leurs voix demeurèrent sans écho.

— Il faut pourtant la retrouver, dit M. de Malhac. Vous allez, s'il vous plaît, Mesdames, nous attendre ici ; Paul et moi, chacun de notre côté, nous battons le bois jusqu'à ses limites, il n'est pas grand ; je crois que Marie nous a entendus et s'amuse à se faire chercher. Le rendez-vous ici, elle y sera peut-être avant nous ; elle est partie par là-haut ; je vais prendre à droite, toi, Paul, à gauche ; nous l'aurons vite découverte.

Tous deux se lancèrent dans cette partie où les chênes plus touffus mettaient déjà de l'ombre. Les deux femmes déposant leurs paniers, s'assirent sur un tertre pour les attendre.

Paule était silencieuse. Tante Marie, pour charmer leur halte forcée, se mit à discourir sur l'intarissable sujet des toilettes. Un voyage à Toulouse était en projet pour le lendemain ; on devait essayer, pour la dernière fois, la robe de la mariée que l'on rapporterait le soir.

— Car nous n'avons plus que deux semaines, ma chère, et il est bon de ne pas se mettre en retard. Je n'oublierai jamais que, pour le mariage de ta pauvre mère, sa robe demeura en panne dans un petit accident de diligence, — il y avait encore des diligences à cette époque-là — on dut l'envoyer chercher par exprès le matin même du mariage, elle n'arriva qu'une heure avant la cérémonie, avec le coiffeur qui avait pris la même voiture et qui devait coiffer toute la noce. La messe fut retardée jusqu'à midi et demie, aussi tu peux croire que le pauvre bonhomme de curé, à jeun jusque-là, fit honneur au dîner de noces auquel on l'avait invité. On le lui devait bien. Eh bien, que dis-tu?

— Je ne dis rien, ma tante, je voudrais voir revenir Marie.

— Mais l'un ou l'autre de ces messieurs va la ramener; sois tranquille, elle n'est pas capable de se perdre dans ce petit bois qu'elle connaît comme ses poches. Faut-il que tu sois impressionnable pour t'inquiéter! Elle trouve joli de se faire chercher, voilà tout.

— C'est précisément ce qui me préoccupe, ma tante. Est-ce que vous ne la trouvez pas changée depuis quelques jours?

— Marie? Non, pas du tout. Tu la trouves changée, toi?

— Je crois que les voilà, dit Marie, se levant tout à coup. Il me semble que j'entends marcher.

Elle fit quelques pas sous le fourré, prêta l'oreille, n'entendit plus rien.

— C'était quelque bête dans les herbes, dit-elle en venant reprendre sa place.

Un moment, elle aspira l'air, avala sa salive péniblement et toussa comme si elle avait eu quelque chose à dire de très difficile:

— Tante Marie.

— Qu'y a-t-il

— Je pensais... c'est-à-dire, voilà quelques jours que cette idée me tourmente et je n'osais pas en parler, mais je vois que M. de Malhac l'a eue aussi.

Mme de Valrivière, agressive, releva le tête.

— Tu vas dire une bêtise, ma petite, mais, avec moi, cela ne tire pas à conséquence. Parle vite, pendant que nous sommes seules. Quelle est cette idée?

Paule, brûlant ses vaisseaux, dit très vite:

— Ne pensez-vous pas que Paul et Marie, par leurs âges et leurs caractères, seraient mieux assortis que nous ne le sommes, Paul et moi?

— Seigneur, mon Dieu! cria la baronne qui bondit et se trouva sur ses pieds comme si elle avait reçu un choc électrique; j'ai bien compris que tu ruminais quelque idée absurde, mais si je m'attendais à ceci, par exemple! Et quinze jours avant de te marier!

— Mieux vaut comprendre la vérité quinze jours avant que quinze jours après, ma tante.

— Tais-toi donc! Es-tu folle? La vérité? Quelle vérité? Ah ça! est-ce que je rêve? Voilà que tu ne veux plus te marier, toi, à présent? C'est bien le moment de le dire!

Devant l'indignation vraiment furieuse de sa tante, Paule, si indécise, si facile à intimider, n'osa pas soutenir toute sa pensée.

— Je ne dis pas que je ne veux pas me marier, mais parfois il me semble... enfin si Marie et Paul se convenaient davantage, si leur bonheur... mon Dieu, je sais bien qu'il est un peu tard.

Elle bafouillait un peu et la baronne n'eut pas plus longtemps la patience de l'écouter.

— Non, mais tout ça, vois-tu, est d'une

absurdité qui dépasse les bornes. Mais tu ne l'aimes donc pas ton fiancé, malheureuse enfant, que tu parles de le céder à ta soeur! C'est bien ce que tu veux dire, je crois, comme on cède un bijou, un chapeau qui a cessé de plaire. Tu ne l'aimes pas?

Et comme les yeux vifs de la tante la perçaient, pareils à deux tisons ardents, Paule n'osa pas dire qu'elle ne l'aimait pas d'amour.

— Je l'aime bien, mais c'est peut-être lui qui préférerait...

— Lui! Mais il t'adore, folle que tu es, il ne voit que par tes yeux, mais il compte les heures, le pauvre enfant; il me disait encore hier son bonheur de penser à vivre toute sa vie près de toi.

Paul avait-il dit cela, en effet?

— Vraiment, ma tante, il vous disait cela?

— Je t'en réponds! Et toi, mauvais coeur, tu as cette pensée cruelle de te retirer de lui, quand tout est décidé, convenu, le contrat dressé, le trousseau, les toilettes, tout enfin, quand tout est prêt, quand les publications sont affichées à la mairie!...

Paule, honteuse, baissait la tête; oui, son idée venait trop tard. Emballée, la baronne continuait:

— Et encore, pour le marier avec ta soeur, mettre dans le même bonnet ces deux têtes folles! lui qui est assez sage pour comprendre qu'il a besoin de ton sérieux, de ta sagesse pour gouverner sa vie! Mais, vraiment, je ne sais où elle est en ce moment, ta sagesse, ni ta raison, ni davantage ce qu'est devenu ton respect filial. Tu veux donc me rendre parjure, moi qui ai promis à ta mère qui doit enfin se réjouir, si elle peut nous voir, comme on le dit, moi qui lui ai promis que la plus chère de ses volontés serait accomplie, que tu serais la femme de Paul. Mais Marie

a encore besoin de trois ou quatre ans de plomb dans la tête, avant d'être bonne à marier, te dis-je! Et ton père, ton père dont la situation grâce à ton mariage va s'arranger, s'est arrangée déjà, ne vois-tu pas que le bon succès de cette affaire va le rajeunir, lui que ses revers ont si vite changé!

La baronne s'arrêta un instant, hors d'haleine car elle avait lancé toutes ces phrases à la volée, sans respirer, et sitôt qu'elle eut retrouvé le souffle, elle conclut avec autorité:

— Paule, il faut que tu aies perdu la raison.

Et Paule demeurait là, muette et confuse, effrayée de ce qu'elle avait osé dire et trop défiante de ses propres lumières pour essayer de le soutenir envers et contre tous.

— Voyons, continua la baronne, un peu plus calme, ce sont des billevesées qu'il faut oublier. Tu vas me promettre de les chasser de ton esprit comme des pensées mauvaises et de ne pas gâter le bonheur de ta vie, le bonheur de tous ceux qui t'entourent, le bonheur surtout de ce pauvre Paul qui t'aime tant.

— Si c'était vraiment moi qu'il aime! pensa Paule, c'est possible après tout.

Et tout haut, l'air soumis.

— Oui, ma tante, je promets.

— Et surtout, pas un mot à tout autre qu'à moi; au point où nous en sommes, ce serait déplorable.

— Oui, vous avez raison; vous devez avoir raison.

Et comme si, dans son esprit, une inquiétude ne devait être chassée que par une autre:

— Mais comme ils tardent à revenir! Quelque chose de fâcheux sera arrivé à Marie, sûrement.

Elles écoutent et les yeux, dans les four-

rés qui, de plus en plus, s'assombrissent, cherchent à distinguer les silhouettes attendues.

— Il est vrai que c'est singulier, avoue tante Marie qui commence à s'émouvoir du retard, et aussi de se trouver seule avec Paule, au milieu du bois, dans la nuit.

Enfin, des voix, des bruits de pas assourdis par le tapis de mousse.

— Est-ce vous?

— C'est nous, cria la voix de M. de Malhac.

Paule s'impatientait déjà:

— Comme ils marchent lentement!

Les formes se précisèrent. M. de Malhac marchait le premier:

— Nous avons eu un petit accident, ne vous effrayez pas, ce n'est rien.

Paul venait derrière lui, soutenant Marie qui s'appuyait à son bras.

— Paule s'élança.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

C'était du bras gauche que Marie s'appuyait au bras de Paul, et sa main droite enveloppée dans un mouchoir, était soutenue par une écharpe, dont elle s'était munie en prévision de la fraîcheur du soir, et qu'on avait tant bien que mal nouée à son cou.

Elle-même dit, la voix tremblante:

— J'ai été un peu blessée, rien de sérieux.

— Partons, conseilla M. de Malhac, il faut panser cela le plus tôt possible, je vous dirai tout en marchant.

On partit et M. de Malhac raconta l'accident; cela venait d'arriver tout à l'heure, presque sur la lisière du bois où Marie avait entrepris ses recherches; un chasseur, ne distinguant pas sa robe feuille morte et visait quelque chose, peut-être une pie, avait tiré dans sa direction; quelques grains de plomb étaient venus frapper Marie, et n'avaient rencontré que sa

main droite, étendue pour saisir le mince fût d'une jeune chèvre qu'elle écartait de son passage.

— Ce plomb s'est abattu sur moi comme une grêle, dit-elle, avec un faible sourire, destiné à rassurer sa soeur, j'ai cru d'abord qu'il m'avait tuée.

— Et pourtant, tu n'as pas crié, nous t'aurions entendue. Nous avons entendu le coup de fusil, certainement, mais on a tant tiré autour de nous! As-tu reconnu le chasseur?

— Je ne pense pas avoir crié, j'ai été tout étourdie. Le chasseur, je ne l'ai même pas vu, il s'est éloigné sans se douter qu'il eût atteint quelqu'un; ma main saignait, je me suis assise pour l'envelopper de mon mouchoir.

— C'est Paul qui l'a trouvée là, assise dans un fourré, dit M. de Malhac, par terre, étourdie, tremblante, ne pensant pas même à nous appeler.

— Mais tu avais dû nous entendre? demanda la baronne, car nous t'avons appelée, nous, plusieurs fois.

— J'étais sans doute trop loin, je n'ai entendu qu'un appel et je venais quand j'ai été frappée.

— Heureusement, acheva M. de Malhac, que je n'étais pas loin quand Paul a trouvé Marie; entendant leurs voix je les ai rejoints, j'ai eu peur d'abord que l'accident ne fut plus grave.

— Après tout, dit Marie dans un murmure, s'il avait été tout à fait grave, ça aurait peut-être mieux valu.

Paul fut le seul à saisir ces paroles découragées, navrantes dans la bouche de cette enfant, si gaie encore la veille. Il serra, contre lui, le petit bras tremblant, mais ne put prononcer aucune parole, seulement son visage devint — dans l'ombre croissante — plus pâle que le visage même de la blessée et la force des sentiments

qu'il comprimait, le fit chanceler comme un arbre sous la tempête.

Marie appela M. de Malhac.

— Voulez-vous me soutenir maintenant, demanda-t-elle plaintivement, je m'appuie beaucoup et je crains que Paul ne soit fatigué.

Paul ne protesta pas. Laisant son père passer avec empressement dans son bras, le bras de Marie :

— Je prends les devants, dit-il, je vous annoncerai et tout sera prêt pour le pansement quand vous arriverez à la maison.

Il étouffait, il voulait être seul, ce qu'il sentait dans son coeur, vaguement, depuis quelques jours, sans vouloir penser, évitant de regarder en lui-même, mais qui venait de s'éclairer maintenant d'une lumière terrible, il savait qu'il devait l'y renfermer pour toujours.

Et les portes de ce coeur, si confiant et si jeune, n'étaient pas encore blindées comme celle d'un coeur d'homme.

V

LA blessure que Marie avait reçue à la main n'était pas sérieuse. C'est là ce que M. d'Amelot constata très vite.

Habitant une campagne écartée, loin du médecin, et d'ailleurs en sa qualité de chef d'exploitation mis en demeure de parer aux premières conséquences de fréquents accidents de travail, chez les hommes aussi bien que chez les animaux, il possédait de sûres connaissances thérapeutiques et sa petite pharmacie n'était jamais démunie des médicaments les plus usuels.

Il put donc panser la main de sa fille, s'assurer que des grains de plomb dont la chute avait été amortie par la distance et aussi par les feuilles, aucun n'était demeuré dans les tissus; le tout se bornait

à quelques égratignures, sur la main et sur l'avant-bras, découvert dans la manche courte, égratignures douloureuses, sans doute, mais sans gravité. La commotion morale avait ébranlé les nerfs de Marie plus que la blessure elle-même. Des calmants, un peu de repos, quelques pansements appropriés, et la jeune patiente ne se ressentirait plus de son accident.

Paule insista pour veiller, cette nuit-là, auprès de sa soeur, un peu fiévreuse. Mais comme Mme de Valrivière s'offrait aussi Marie, à la grande mortification de son aînée, préféra à ses soins, les soins de sa marraine.

— Pas toi, Paule, dit-elle un peu amèrement, une fiancée ne doit pas se fatiguer si près de ses noces; tante Marie me gardera.

Et tante Marie qui avait ses raisons pour redouter les conséquences d'un attendrissement dangereux, peut-être des confidences possibles, renvoya Paule et s'installa sur un grand fauteuil auprès de la malade. Soigneuse et maternelle, elle l'abreuva abondamment de tisanes calmantes et l'amusa par sa conversation très gaie jusqu'au moment où elle put constater le bon effet des remèdes et l'invasion du sommeil. Alors, justement rassurée, enfoncée dans la moelleuse "bergère" et un tabouret sous ses pieds, elle s'accorda un peu de repos, sans se laisser troubler par les quelques soupirs qui marquaient la fin de la crise.

La nuit se passa ainsi.

Dès le lendemain matin se posa la question du départ pour Toulouse. Le jour était pris, l'heure convenue où la couturière attendait. Paule voulait remettre la séance d'essayage, mais Marie n'y consentit pas. Alors Paule fit une autre proposition :

— Nous prendrons, tante Marie et moi,

le train d'onze heures, dit-elle, et nous te laisserons Paul. Il te distraira, te fera la lecture, tu passeras ainsi ta journée plus gaiement.

— Voilà une migraine en perspective pour moi, dit tante Marie.

— Non, pas cela, dit vivement Marie qui avait rougi. Votre temps serait beaucoup trop court jusqu'au train du soir. Et puis, pourquoi veux-tu claquemurer ce pauvre Paul dans une chambre de malade? Non, il vous conduira à Toulouse en auto, vous ferez vos affaires plus à l'aise et vous serez revenus plus vite.

Il fallut en passer par là.

— M. de Malhac, ajouta Marie, aura la bonté de me tenir compagnie, nous jouerons aux cartes ou aux échecs, vous voulez bien, Monsieur, n'est-ce pas? Seulement, je suis novice au jeu d'échecs, il faudra que vous me rendiez quelques points.

M. de Malhac se mit tout à la disposition de la petite blessée, mais quand on fut parti, quand se fut éteint le ronflement de la voiture qui emportait les voyageurs et que l'excellent homme, un grand damier à la main, et, sous le bras, la boîte où s'entrechoquaient les pièces d'ivoire, vint dans la chambre de Marie pour remplir le programme qu'elle-même avait tracé, Marie ne voulut plus. Elle préférait se reposer, elle avait passé la nuit blanche, il fallait qu'on la laissât dormir un peu plus tard; on verrait, pour le moment elle avait sommeil, elle s'éveillerait toute guérie.

On la laissa seule.

Vers trois heures, M. d'Ambelot, jugeant que le repos avait duré assez longtemps, ouvrit la porte de la chambre avec si peu de bruit que Marie ne l'entendit pas.

Soulevée, presque assise dans son lit bas,

les épaules soutenues par son oreiller et, dans sa main libre un rosaire aux grains d'ébène se détachant sur la blancheur du drap; elle pleurait à sanglots.

Le père fut vite à ses côtés, très inquiet:

— Qu'as-tu, ma chérie? Pourquoi pleures-tu?

Le petit visage pâle, dans la confusion d'être ainsi surprise, rougit subitement et Marie, les yeux mouillés, regarda son père en balbutiant:

— Rien, rien, ne t'inquiète pas.

— Est-ce que ta main te fait souffrir davantage? Voyons, montre; nous allons refaire le pansement.

— Non, je ne souffre pas beaucoup, c'est que je suis encore énervée.

— Tu avais sommeil, disais-tu, est-ce que tu n'as pas dormi?

— Pas bien, j'ai... j'ai une idée qui me tourmente.

Le père prit une chaise très basse et s'assit près du lit:

— Qu'est-ce qui tourmente ma petite fille?

— Je te le dirai, mais plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Non, quand Paule et Paul seront partis, quand nous serons seuls tous deux; nous avons bien le temps, cela te ferait trop de chagrin.

— Tu ne vas pas me laisser une si longue inquiétude, chérie; si tu as une peine, dis-la bien vite pour que papa puisse te consoler.

— Non, mon pauvre papa, tu ne pourras jamais, jamais, me consoler.

Et les pleurs redoublèrent.

— C'est donc une chose bien terrible à dire. Je suis sûr que tu exagères ce grand, ce mystérieux chagrin. Il faut me le dire à l'instant, tout de suite, je le veux.

Ainsi cajolée, pressée, l'enfant, dans le bouleversement de son âme ne résista plus

et, tout à coup, sa tête appuyée contre la joue de son père, et son rosaire bien serré dans sa main, comme pour se donner du courage, elle dit sa résolution, soudainement, comme cette résolution était née dans son âme en tumulte.

— Papa, il faut que tu me permettes de me faire religieuse.

De toutes les choses que M. d'Ambelot aurait pu imaginer, celle-ci était certes la plus inattendue. Il demeura un instant interloqué, mais, pourtant, un peu rassuré déjà, car cette demande, faite pour l'attrister si elle eut été sérieuse, était du moins une tristesse lointaine, peut-être seulement une billevesée passagère traversant cette imagination d'enfant. Néanmoins, et comme, il fallait, avant tout, apaiser ce grand chagrin, il se fit indulgent et tendre et répéta par deux fois :

— Je ne dis pas non, je ne dis pas non. Si c'est là ce qui te fait tant pleurer, console-toi; si Dieu te demande à moi, je ne te refuserai pas à Dieu, mais je n'aurais pas supposé un pareil projet dans ta tête de linotte. Dis-moi, elle est donc venue bien vite, cette grande vocation, hier encore tu ne paraissais pas y songer.

— Si, j'y songeais : j'y songeais vaguement. C'est hier soir que Dieu m'a éclairée brusquement; c'est ce coup de fusil.

— Comment, ce coup de fusil?

— J'aurais pu être tuée.

— Je ne le pense pas.

Mais cela arrangeait Marie d'avoir couru un si grand danger.

— Si, si; je suppose que la charge ait été plus forte, le chasseur plus rapproché de moi... Oh! cela fait frémir et, tu sais, quand on a vu la mort aussi près, les idées sérieuses vous viennent, les idées d'éternité; on sent mieux qu'il faut obéir à l'appel de Dieu.

Elle se grisait un peu de ses propres

paroles, comme pour se convaincre elle-même.

Le père, condescendant, questionna.

— Mais tu ne veux pourtant pas partir ce soir j'imagine?

— Papa, tu ne prends pas au sérieux ce que je te dis.

— Je ne refuse pas de prendre tes paroles au sérieux, seulement tu es impressionnée en ce moment, tu es agitée: il faut envisager ces graves questions avec calme, nous en reparlerons... après le mariage.

— C'est que justement je voulais te demander... si je pouvais ne pas assister au mariage!

Et comme elle distingua chez son père un vif mouvement de surprise et d'improbation :

— C'est que, vois-tu, en ce moment, tout divertissement mondain me serait pénible. Je n'ai, dans le cœur, que des aspirations de piété, un grand désir de retraite, oui, une retraite, laisse-moi faire une retraite. Quand Paule sera mariée et partie, je reviendrai auprès de toi, j'aurai réfléchi, consulté mon directeur et nous parlerons de l'avenir. Je passerai avec toi tout le temps de l'absence de Paule et de Paul; seulement, quand ils reviendront, je te rappellerai ta promesse de me laisser partir, tu auras alors deux enfants pour t'entourer et t'aimer, tu ne seras plus seul, tu n'auras plus besoin de moi...

Sur ce mot, ses larmes, un peu apaisées, repartirent de plus belle, des larmes d'enfant venant d'un cœur gonflé qui a des sursauts pour reprendre son souffle.

M. d'Ambelot commençait à s'inquiéter d'une désolation que rien ne lui expliquait; il essaya d'être plus ferme.

— Non, dit-il, je ne te dispense pas d'assister à la fête intime du mariage et je ne comprends pas que l'idée d'y manquer te soit venue. Il t'est permis d'être

enfant, mais non pas à ce point. C'est entendu. De plus, une future religieuse doit pratiquer l'obéissance. Je t'ordonne de ne plus pleurer, d'être calme et pour le moment, de manger ce goûter qu'on t'a apporté et qui est encore intact; cela calmera tes nerfs malades. Tu essayeras de dormir un peu ensuite; et quand ma petite fille sera raisonnable, son papa fera tout ce qu'elle voudra. Voilà qui est dit.

Et comme, en parlant, il avait glissé son doigt sur le pouls qui était excellent, M. d'Ambelot sonna la femme de chambre, lui prescrivit de servir le goûter à sa jeune maîtresse et la quitta, un peu inquiet de toutes ses larmes, mais, du moins, rassuré sur sa santé.

Une heure plus tard, en effet, quand il revint auprès d'elle, elle dormait, les yeux fermés sous ses cils humides, avec de légers sursauts, par quoi achevait de se dissiper son agitation.

Un sentiment qu'il ne pouvait définir, lui fit garder pour lui seul cette scène et aussi les velléités de vocation religieuse que Marie lui avait manifestées. Il traitait, d'ailleurs, cela l'idée en l'air, destinée à disparaître aussi vite qu'elle était venue.

VII

— **MARIE**, paresseuse, viens donc voir la robe de mariée, dit Mme de Valrivière entrant dans la chambre de sa filleule.

Marie était levée, habillée; elle suivit sa tante dans l'appartement de Paule.

Encore pâle, avec des cernes profonds autour de ses yeux, son bras en écharpe, Marie paraissait toute changée, se mouvant en gestes lents, bien différents de sa vive gaieté coutumière, mais cela m'étonnait pas, au lendemain de l'accident dont elle avait été victime. Paul était auprès de sa fiancée devant le grand fauteuil où s'é-

talait la parure blanche. Très affectueux, il vint vers Marie et lui tendit la main:

— Eh bien, petite blessée, vous êtes-vous bien reposée hier? Souffrez-vous moins?

Elle mit, dans la main tendue, sa main gauche, molle, presque inerte et dit qu'elle se trouvait mieux, presque guérie, mais ses yeux baissés obstinément ne répondirent pas au regard profond, inquisiteur, très rapide par lequel le jeune homme essaya de lire ses pensées.

Paul considérait d'un air absent la jolie toilette d'épousée dont Mme de Valrivière se mit à faire complaisamment les honneurs.

— Voilà, très réussi! Nous avons bien fait, n'est-ce pas, de rejeter le vulgaire satin. D'abord cela écartera du compte-rendu que ne manqueront pas de publier les journaux le cliché cent fois ressassé: "La mariée, charmante dans sa robe de satin blanc..." Et puis, je trouve ce pongée de beaucoup plus distingué, c'est un peu plus mat que le satin, moins tapageur et moins "j'entr' en ville" et puis souple, enveloppant, donnant une silhouette plus fine. Les vieilles dentelles et le voile en même point d'Angleterre étaient ceux de votre mère, aussi j'espère bien qu'après t'avoir parée le jour de tes noces, Paule, nous les reverrons quand notre Marie se mariera à son tour.

Un peu émue, Paule voulut prendre Marie par la taille et l'embrasser, mais la petite, détournée, cachait son visage au-dessus de la boîte où reposaient les symboliques fleurs d'oranger qui devaient compléter la parure.

Paul dit un peu brusquement:

— Je vous laisse à vos chiffons.

Et il alla vers la porte.

— "Nos chiffons" malhonnête, cria tante Marie en le menaçant du doigt.

Puis tournée vers sa filleule:

— Eh bien, tu ne t'informes même pas de ta robe, toi ?

— Ah ! oui, à propos, ma robe rose, l'avez-vous rapportée ?

— Non. Voilà bien ces couturières ! Ta robe n'était pas prête, on l'enverra. Il a manqué du tulle pailleté et on a dû le demander à Paris, mais tu auras ta robe huit jours avant le mariage, il faut bien cela pour les retouches possibles. J'ai bien pensé que tu aurais une déception.

— Oh ! fit Marie, je suis toute consolée, ma toilette a le temps de venir.

Mme de Valrivière s'énervait. Elle trouvait ses nièces toutes deux, étrangement calmes devant ces parures à faire rêver les jeunes filles ; Paule l'avait un peu accoutumée à cette indifférence, elle oubliait parfois de passer, à son doigt, sa bague de fiancée ; mais Marie, Marie dont la coquetterie, éveillée dès son enfance, n'avait fait que croître depuis ; Marie qui avait choisi non sans peine et longuement discuté sa toilette de demoiselle d'honneur !

— Qu'est-ce qui a pu changer comme ça cette petite ? se demandait la baronne avec une inquiétude qu'elle ne confiait à personne.

Paule gardait aussi pour elle ses pensées, mais, de ses doux yeux graves, elle suivait les mouvements alanguis de sa soeur et scrutait sa physionomie, hier encore si expressive et qui, aujourd'hui, paraissait comme une glace sans tain, ne reflétait plus rien.

Le son de la cloche du déjeuner termina cette exhibition où la baronne seule semblait se plaire. A table, M. d'Ambebot prit Marie près de lui, s'occupa d'elle tendrement, lui rendit tous les menus services que sa main blessée l'empêchait de se rendre à elle-même.

Vers la fin du déjeuner, Paul qui avait

paru préoccupé, dit tout à coup à sa fiancée :

— Ma chère Paule, je vais être obligée de vous quitter, ce soir, pour quatre ou cinq jours.

Les yeux de Paule, lentement, levèrent vers lui leur regard interrogateur, tandis que, plus prompts, ceux de Marie se baissaient déjà, après s'être fixés sur le visage du jeune homme dans un éclair bleu.

Il rougit un peu en expliquant :

— Oui, je viens de visiter ma voiture. Hier soir à notre retour de Toulouse, j'avais cru m'apercevoir que quelque chose n'allait pas. Je n'ai rien dit pour ne pas effrayer ces dames, puisque, aussi bien, nous étions en route, il fallait arriver.

Mme de Valrivière remarqua :

— C'est donc pour ça que tu allais si lentement, je croyais que nous n'arriverions jamais.

— C'était par prudence, enfin nous sommes arrivés sans accident, mais non — pour moi — sans inquiétude ; et ce matin, en effet, j'ai constaté qu'il y a un petit détachement dans les appareils de direction. Il faut remédier à cela tout de suite, puisque la voiture doit nous suivre dans notre voyage.

— Ce qui est une idée, à mon avis, tout à fait absurde, tonna la voix de M. de Malhac.

Voyant se rembrunir la physionomie de son fiancé, Paule, encore une fois plaida la cause de l'automobile.

— Oh ! mon père, Paul qui s'en promet un si grand plaisir ! Moi aussi, du reste, ajouta-t-elle après une pause presque insensible.

— Mon Dieu, mes enfants, cela vous regarde après tout ; je trouve que ce sera pour vous plutôt incommode de traîner à vos talons cette machine, et l'homme que la machine rendra indispensable ; ce

sera aussi très coûteux, mais, encore une fois, c'est votre affaire. Tu disais donc. Paul?

Paul répondit, un peu haut pour être entendu par son père.

— Je disais que je n'espère pas trouver à Toulouse l'ouvrier capable de bien faire cette réparation et que je serai sans doute obligé de ramener la voiture à Paris, dans la maison qui me l'a livrée.

— Et tu crois indispensable d'aller toi-même ?

— Oh! incontestablement. Comment voulez-vous? J'ai des explications à fournir, et même quelques conseils à recevoir. Je ne veux pas exposer les jours de ma femme — il sourit à Paule, — vous le voyez bien, il faut que je vous quitte.

— C'est ça, cria Mme de Valrivière indignée, pars, mon garçon, ne te gêne pas, c'est très joli, très vingtième siècle ce que tu fais là. Quitter ta fiancée quinze jours avant le mariage, dans un moment où vous avez cent choses à convenir, à disposer ensemble, dans un moment où ta place est près d'elle enfin. Qu'en dis-tu, Paule? Tu ne dis rien, tu ne protestes pas, tu trouves cela tout simple, très convenable même. Eh bien alors, mon Dieu, je n'ai rien à dire moi, faites à votre guise, mes enfants, mais de mon temps... il est vrai que nous n'allions pas en automobile. Tout de même la jeunesse d'aujourd'hui est une drôle de jeunesse!

Et son regard, à travers la table, prenait à témoin les deux pères, ses contemporains qui inclinaient la tête affirmativement, tout en souriant de sa véhémence.

Paule donna son avis, très tranquillement.

— Mais, ma tante, je trouve que Paul a parfaitement raison, il faut bien qu'il fasse réparer sa voiture, et, d'ailleurs, cela ne le retiendra pas quinze jours loin d'ici.

— Je l'espère bien ainsi, mon amie, dit le jeune homme rasséréiné, vous pouvez être sûre que je vous reviendrai le plus tôt possible.

— Quand pars-tu? demanda M. d'Ambelet.

— Mais aujourd'hui même, mon père, tout à l'heure, puisque j'ai hâte de revenir.

Il quitta, pour ses préparatifs, la table où le déjeuner s'achevait, ses yeux, un instant, se fixèrent sur le visage de Marie, mais Marie, comme désintéressée dans la question, regardait sa main blessée, la palpait, essayait de mettre en place les linges un peu dérangés du pansement. Quand Paul fut sorti, elle se leva à son tour.

— Vraiment, dit-elle, je n'aurais pas dû vous apporter ici, à table, cette horrible odeur de lysol, je retourne vite dans ma chambre.

— Je t'accompagne, lui dit son père, nous allons visiter ces bobos; je pense bien que tout ça va être guéri et que tu vas pouvoir te débarrasser au moins de cette écharpe et te servir de ta main.

VIII

DEUX jours plus tard, en effet, les plaies étaient cicatrisées et Marie ne pouvait plus se poser en malade. Le départ de Paul, semblait, du reste, avoir apporté une détente dans l'atmosphère un moment trop électrique des Gaspardes. Paule continuait, avec son calme ordinaire, à remplir son rôle de directeur dans la maison où l'approche des noces mettait une animation inusitée. On attendait des hôtes, le fils aîné de M. de Malzac et sa jeune femme avaient promis de venir huit jours à l'avance, d'autres parents devaient, au dernier moment, se joindre à la famille, l'activité des deux soeurs avait donc à

s'exercer dans ce petit pays écarté où le manque de ressources et la difficulté de se procurer les choses de la vie demandaient, plus qu'ailleurs de la prévoyance. Paule avait, l'oeil à tout et trouvait, encore le moyen d'être, chaque jour, fidèle à sa messe matinale. Dans la prière, et là seulement, elle puisait un réconfort de plus en plus nécessaire, mais sa résolution d'accomplir ce qu'elle croyait être son devoir ne faiblissait pas.

Marie venait en aide à sa soeur dans ses multiples soins, elle avait recouvré sa santé avec une tranquillité apparente, mais on cherchait vainement, en elle, cette gaieté jeune qui, jadis, mettait la demeure en joie. Elle descendait posément les marches du grand escalier qui l'avaient connue bondissante comme un petit écureuil. Chaque matin, son visage las, ses traits tirés trahissaient le mauvais repos de ses nuits, puis bientôt, la petite fièvre de l'action l'entraînait et dans la vie agitée, active, qui précipitait les jours, son changement semblait passer inaperçu.

Avec son père, elle n'était jamais revenue sur la confiance désolée que lui avait arrachée un moment de faiblesse et M. d'Ambelot, content du calme relatif, n'était pas allé au devant de nouvelles explications. Quant à la baronne, dont l'intelligence fine et prompte n'avait perdu aucune nuance de l'humeur changée de sa filleule, avant tout elle ne voulait "point d'affaire" et désirait atteindre, sans à coup, la conclusion de ce mariage dont elle avait, depuis la mort de sa soeur, fait le but de sa vie. Elle ne doutait pas que le mariage accompli et les époux partis pour leur long voyage, tout ne dut s'arranger promptement, les blessures superficielles d'un coeur de dix-sept ans devant, pensait-elle, guérir plus vite encore que les éraflures produites sur des chairs jeu-

nes par quelques grains d'un petit plomb de chasse.

Paul écrivait, chaque jour, à sa fiancée, des lettres affectueuses dans lesquelles il annonçait un retour imminent, toujours retardé par les exigences du carrossier.

La réunion au château, devenait plus nombreuse et les préparatifs plus rapidement poussés. Toutes les toilettes étaient arrivées. Dans la pièce qui séparait la chambre de Marie de la chambre de Paule, un petit salon commun aux deux soeurs, "tante Marie" avait amoureusement dressé *l'exposition* du trousseau et des cadeaux reçus. La fine lingerie brodée, enrichie de dentelles, s'embellissait de rubans étroits aux couleurs tendres. Au milieu des souvenirs offerts par les parents et les amis, resplendissait le beau *surtout* d'argenterie donné par la baronne elle-même, entouré de pièces d'orfèvrerie ou de cristal, de bijoux *art nouveau*, de ces brillantes et coûteuses inutilités par quoi s'affirme la vanité des donateurs autant que leur tendresse. Mme de Valrivière était le dragon, gardien ces trésors des Hespérides.

Et, doucement, avec ses jours plus brefs, ses nuits plus fraîches, ses teintes plus dorées déposées sur la campagne, octobre arriva. On n'était plus séparé que par quatre jours du jour désigné pour le mariage et à l'heure brillante, encore chaude qui suivait le déjeuner, toute la petite société venait de se réunir sur la terrasse du château.

Cette terrasse regardait le midi et le soleil, un peu voilé, avait cette tiédeur douce des jours d'automne où le vent ne souffle pas.

Le charme de l'automne, fait de cette mélancolie reposante, dont, mieux que tout autre, l'accent touchant sait se faire entendre à nos coeurs, ce charme n'est compris, dans toute sa puissance, que par

ceux qui vivent dans une contrée boisée. L'automne est le triomphe des bois. La saison au printemps un peu lente à courir sous les écorces rugueuses des chênes, a donné, alors, leur plein épanouissement aux rameaux qui demeurent encore verts, tandis que les chaleurs estivales, et les premiers brouillards ensuite, ont revêtu les arbres plus hâtifs de toutes les pourpres et de tous les ors. L'habitation de M. d'Ambelot était entourée de grands bois étagés sur les pentes et le soleil de ce premier jour d'octobre éclairait un superbe paysage où les tons d'un vert profond se mariaient à la richesse variée des tons fauves et que la ligne des Pyrénées, là-bas, couronnait de ses sommets dentelés d'un bleu intense. où apparaissaient, déjà, les plaques blanches des premières neiges.

Jacques de Malhac, arrivé depuis deux ou trois jours et qui habitait la Touraine, réjouissait le cœur de M. d'Ambelot en admirant le pays méridional qui était le sien et qu'il aimait de toute la force de son goût terrien.

— En arrivant ici, je vous avoue que j'ai trouvé ce lieu un peu sévère, maintenant, j'en comprends la beauté.

— Nous autres, bûcherons, dit le vieux gentilhomme, nous aimons nos bois aussi passionnément que les gens du littoral aiment la mer. Comme la mer, les bois ont leurs vagues et leurs tempêtes que le vent déchaîne; comme elle, ils ont une vie intense, une vie multiple et passionnante, leur vie intime que connaissent seuls les initiés. Ceux d'entre nous, habitants des bois, qui seraient forcés de vivre dans vos belles, si riches plaines, risqueraient d'y mourir de nostalgie.

— Votre frère m'a assuré qu'il aimerait notre pays, dit Paule.

Elle était isolée dans un angle du pro-

menoir où son futur beau-frère vint la rejoindre.

— Et dit-il, s'il ne l'aimait pas, vous l'y attacheriez. Il est très jeune et son caractère est plus jeune que lui-même. Vous n'êtes pas plus âgée que lui, mais vous êtes femme et, comme telle, plus sérieuse, plus mûrie et vous ne pourrez manquer d'exercer sur lui une heureuse influence.

— Dieu le veuille, dit Paule pensivement, et baissant un peu la voix: J'ai craint parfois d'être trop vieille pour lui.

Jacques, un moment, considéra celle qui lui parlait ainsi, son front élevé, mais pur, uni comme un front d'enfant, ses calmes yeux gris d'une douceur qui prenait toute l'âme, et la grâce de ses formes, frêles comme des formes d'adolescente. Il sourit:

— Vous, vieille! mais votre aspect est aussi plus jeune que votre âge, seulement vous avez en vous une raison, une sagesse qui mûriront notre Paul, et d'autant plus facilement qu'il vous aime et qu'il vous aimera de plus en plus. Sous ses dehors si vifs, si légers, il a un cœur très chaud, un très grand besoin de tendresse. Comme moi, il a vécu sans mère, hélas, mon père a été, si vite, deux fois veuf!

Il posa sa main sur le bras que Paule appuyait à la balustrade de la terrasse et continua la voix émue.

— Croyez-moi, les femmes qui épousent des jeunes hommes auxquels a manqué l'amour maternel, ces femmes ont une belle mission à remplir, elles doivent aimer leurs maris d'un double amour. Mais elles en sont récompensées en étant aussi doublement aimées.

Son regard chercha affectueusement sa jeune femme qui causait un peu plus loin avec Marie et la baronne et il ajouta:

— Vous pouvez m'en croire, je vous en parle par expérience, oui, vous êtes, et j'en

suis profondément heureux, vous êtes bien la femme qu'il faut à mon frère. Mais arrive-t-il enfin? Vous a-t-il écrit aujourd'hui?

Paule montra, du doigt, l'uniforme bleu du facteur des postes qui remorquait sa bicyclette dans l'allée montante. Un instant plus tard, on apporta le courrier. Paule y trouva sa lettre quotidienne et, l'ayant ouverte :

— Il arrive demain, dit-elle.

— Eh bien, fit Mme de Valrivière, il en est temps, un jour de plus il manquait à son mariage civil.

Paule continuait la lecture de sa lettre et, à mesure, en disait le contenu :

— Oui, demain; il ramène sa voiture très bien réparée; il s'est entendu avec nos cousins Marsol pour les prendre en passant à Toulouse et nous les amènera dans l'auto, ils arriveront ainsi plus agréablement, ils pourront être là de bonne heure. Nous allons donner un dernier coup d'oeil à leur installation dans les deux chambres au couchant. Marie?

Mais Marie n'était plus là, elle venait de disparaître.

— Si vous avez besoin d'une aide, je me mets à votre disposition, dit gentiment Yvonne de Malhac.

Jacques sourit.

— Acceptez, Paule, vous serez contente de ma femme, elle est très adroite.

— Mais j'accepte, répondit Paule.

Toutes deux sortirent en se tenant par la taille.

Marie ne reparut qu'un peu avant l'heure du dîner, elle avait les yeux meurtris, fiévreux, et se montra, pendant toute la soirée, d'une gaieté trop vive pour être naturelle, telle fut, du moins, la pensée de Paule dont l'attention soutenue, inquiète, paraissait la gêner un peu.

En prévision des fatigues prochaines,

quand Paule eut fait sa toilette du soir, chacun se retira de bonne heure, mais quand elle eut longuement prié, elle entra dans la pièce qui séparait sa chambre de la chambre de sa soeur, déposa son flambeau sur une table, et se tint immobile un instant.

Toutes les richesses de son trousseau et de sa corbeille se développaient là, dans le bel ordre adopté par "tante Marie" mais Paule ne les regarda point; elle n'accorda pas plus d'attention aux souvenirs précieux qu'elle avait reçus et qu'un tapis de drap rouge mettait en valeur sur une table au centre de la pièce. Inquiète, hésitante, comme méditant une démarche qui semblait lui coûter, elle prêtait l'oreille attentivement. Marie était-elle endormie? Les alarmes de l'ainée étaient-elles chimériques? Fallait-il interrompre un repos si nécessaire à cette fillette dont le physique et le moral semblaient subir une crise mystérieuse? L'intervention que Paule voulait tenter était si délicate, si dangereuse peut-être; l'hésitation habituelle de son caractère la tenait en suspens, tantôt avançant d'un pas, tantôt battant en retraite vers sa chambre; tout à coup le bruit étouffé d'un sanglot vint la décider, elle ouvrit la porte et entra dans la chambre de Marie.

La jeune fille était agenouillée devant son lit très bas, sur lequel se courbait tout son buste, autour d'elle s'éroulait sur le tapis les plis de sa longue robe de chambre en flanelle blanche et ses cheveux, qu'elle n'avait pas pris le temps de nattter comme à l'ordinaire, s'éparpillaient, comme un lourd voile noir, sur ses épaules secouées de sanglots.

Cette attitude ne fut pour Paule qu'une vision entrevue; quelque léger qu'eût été le bruit de son entrée, Marie l'avait entendu et, redressée d'un bond, le feu aux

joues, les yeux sombres, brusquement séchés.

— Ah! cria-t-elle, tu m'as fait peur. Qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui se passe?

Un peu gênée, de sa voix lente et basse :

— Il n'y a rien, dit Paule, je venais seulement te voir un peu avant de m'endormir. Voici peut-être le dernier moment de liberté que vont nous laisser les occupations ces jours-ci, et puis je partirai pour longtemps, je voudrais causer avec toi avant de te quitter.

Durant que Paule disait ces quelques mots, Marie s'était ressaisie un peu, mais elle demeurait silencieuse, presque agressive.

— Dieu merci, dit-elle enfin, il ne se passe rien de fâcheux, personne de malade, je te croyais couchée et ton entrée m'a toute saisie.

— Couche-toi, veux-tu, dit Paule tendrement. Je m'assiérai près de ton lit, comme quand tu étais petite et que tu avais peur, tu te souviens? nous causerons.

Marie affecta de bâiller.

— Non, je ne me coucherai pas, je serais sûre de m'endormir à l'instant, car j'ai grand sommeil et je crois que je m'étais assoupie en faisant ma prière quand le bruit de la porte m'a fait sursauter. Que peux-tu avoir tant à me dire, nous sommes ensemble toute la journée.

— Pas aujourd'hui, en tout cas.

— Non, c'est vrai, j'avais un peu de migraine et un grand besoin de repos, et toi-même, au lieu de veiller, tu devrais te reposer aussi, tu te fatigues trop.

Cette résistance ne découragea point Paule dans ses tentatives; elle était habituellement hésitante, mais une fois sa décision prise, elle mettait, à l'exécuter, une sorte de fermeté têtue. Elle obligea sa soeur à prendre place à côté d'elle, sur

le lit, et là toutes deux, assises côte à côte, elle passa son bras autour de sa taille et l'attira à elle tendrement.

— Non, je ne m'en irai pas; tu me prescris le repos mais je n'en pourrai prendre aucun avant de savoir ce qui te change à ce point; si je devais rester, je pourrais attendre, mais au moment de partir, je sens que je ne puis m'éloigner avec cette inquiétude.

Et comme Marie ne répondait pas encore, son aînée, d'un geste maternel, repoussa les cheveux emmêlés sur son front qu'elle baisa :

— Je t'en prie, je vois que tu as de la peine, eh bien, quelle que soit cette peine, oui, *quelle qu'elle soit*, comprends-tu, tu dois me la confier, et *quelque chose* que je puisse faire pour l'atténuer ou la faire disparaître, je le ferai. Dis-moi seulement si ce n'est pas moi qui la cause, cette peine?

Marie tenta de repousser la caresse et, de sa voix serrée par les larmes qu'elle réprimait :

— Tu rêves, je pense. Je n'ai pas de peine.

— Si, je vois ton chagrin. Ne te dérobes pas, ne me repousse pas, je t'en conjure. A qui, sinon à moi, diras-tu ce qui te tourmente? Je suis ta soeur, et aussi, ta petite maman; cette confiance que tu me refuses, tu me l'as toujours accordée jusqu'ici. Que t'ai-je fait pour avoir mérité de la perdre?

— Tu ne m'as rien fait, je n'ai rien contre toi, rien!

— Alors, parle-moi. Tu n'as pas de meilleure amie que moi, **personne qui soit**, autant que moi, prêt à tout pour que tu recouvres ta tranquillité: je donnerais tout ce que j'ai pour cela, même ma vie, même mon bonheur, oui, mon bonheur pour le tien. Comprends-moi bien et réponds-moi maintenant, avant que... avant

que je parte, avant que nous ne soyons séparées. Réponds moi tandis *qu'il en est temps*.

Devant tant d'insistance, peu à peu, le cœur de Marie battait plus fort, une oppression raccourcissait son souffle, elle échappa au bras de sa soeur qui la tenait contre elle et, debout, les yeux secs lançant des éclairs :

— Mais enfin, que t'ais-je fait moi-même pour être tourmentée ainsi ? Tu te forges des idées, je ne sais lesquelles, absurdes et folles certainement, et tu viens, en pleine nuit, quand je suis encore toute secouée par le trouble de mon récent accident, toute alourdie par une migraine, tu viens interrompre mon repos, me tourmenter, je le répète, et pour savoir quoi ? ce que j'ai. Mais je n'ai rien, c'est toi qui es dans un état inquiétant, toi, si calme habituellement, si pondérée, je ne te reconnais plus. Est-ce ton prochain mariage avec un fiancé que tu aimes qui te met la **cervelle à l'envers** ? Sois donc plus raisonnable ; et, d'ailleurs, nous avons encore trois jours à passer ensemble ; tu verras si, pendant ces trois jours je ne suis pas telle que j'ai toujours été, et quand tu l'auras vu, tu partiras tranquille. Certes, je l'avoue, la pensée de notre séparation m'attriste, mais enfin, tu ne t'en vas pas pour la vie. Pendant ton absence je ferai de mon mieux pour te remplacer auprès de père, dans la maison, et, dès ton retour, je te rendrai avec joie les rênes du gouvernement, voilà tout. Et maintenant laisse-moi dormir, je t'en conjure, et surtout tâche de m'imiter, c'est moi qui suis la plus raisonnable de nous deux, par hasard ; regarde-moi, je suis très calme, rien ne m'afflige, rien ne me tourmente, si ce n'est de te voir extravaguer comme tu le fais.

En parlant ainsi, longuement, avec un effort pour intervertir les rôles, pour fai-

re d'elle-même la raisonnable et de Paule l'exaltée, Marie avait tendu tous les ressorts de sa volonté pour apaiser sa révolte intérieure, éteindre le feu de ses joues, l'éclat de ses regards, et, quand elle se sentit enfin maîtresse d'elle-même, spontanément elle reprit sa place à côté de sa soeur, l'enlaça dans ses bras, posa sa tête contre la sienne.

— C'est moi maintenant qui te supplie d'être tranquille, de me croire quand je t'affirme que je n'ai aucune peine, rien qui soit de nature à troubler ton repos, ton bonheur prochain. Tu peux m'en croire, va ; t'ai-je jamais rien caché, à toi qui m'as consolée, secourue dans toutes mes misères d'enfant ? A présent, c'est moi qui commande, obéis-moi, va te reposer ; il est tard, je vais aussi me coucher tout de suite, demain nous serons rendues à nous-mêmes et nous rirons ensemble des troubles — fantomatiques, — que tu es venue évoquer ici. Allons chérie, va dormir, moi je dors à moitié.

Force fut bien à Paule de se lever, un peu tranquillisée par la tendresse de sa soeur, par ses paroles apaisantes.

— Eh bien, bonne nuit, chérie, je te quitte puisqu'il faut bien que je te croie ; repose-toi ; que Dieu te garde.

Elle s'en allait lentement, comme à regret, et Marie la suivait, comme ayant hâte de la voir sortie, et devant ses pas, ouvrit la porte du petit salon : Paule dépassa la porte, puis, arrêtée, se retourna et dit encore :

— Cette heure est une heure donnée par Dieu et que nous ne retrouverons plus jamais, une heure décisive pour nos deux vies. Si tu me trompes en endormant mon inquiétude, que Dieu te pardonne, mais du moins n'oublie pas que ton bonheur m'est plus cher que le mien, et que je suis encore là pour deux jours, prête à tout

faire, n'oublie pas, *tout*, pour que tu sois heureuse.

Elle attendit un peu et s'éloigna enfin, son flambeau dans sa main et l'ombre portée de son corps traînant, mince et longue, sur les parures étalées et qu'elle ne regardait pas.

Quant Marie l'eut vue regagner sa chambre et en fermer, sur elle, la porte, elle ferma aussi la sienne et, sûre alors de n'être pas entendue, elle en fit doucement glisser le verrou; alors, les mains crispées dans un délire de douleur:

— Mais qu'elle me laisse du moins souffrir en paix, dit-elle, souffrir seule!

Et, retombant à deux genoux devant son lit, elle enfouit sa tête dans ses mains et sanglota éperdument.

C'est que rien, désormais, ne pouvait la chasser de sa mémoire, c'est qu'elle la revivait sans cesse et malgré ses efforts pour l'oublier, cette scène, rapide comme un éclair, et, comme un éclair, foudroyante. Elle revoyait tout: les rayons du soleil couchant qui doraienent les rameaux des chênes, le tapis de bruyères et de mousses où, s'égarant solitaire, portant, en elle, son coeur déjà lourd et troublé, elle cherchait machinalement à découvrir, parmi les feuilles, la tête ronde et brune d'un cèpe, les ombres du crépuscule, peu à peu envahissant le sous-bois, elle entendait, autour d'elle, crépiter les grains de plomb et sentait encore les déchirures de sa main; et, tandis qu'effrayée elle s'était accroupie pour étancher à l'aide de son mouchoir, le sang qui coulait, elle revoyait surtout Paul à ses côtés, Paul qui venait d'entendre aussi le bruit de la détonation et qui, subitement affolé à la vue d'une blessure dont il ne pouvait mesurer la gravité, laissait follement échapper de son coeur en émoi le grave secret, l'aveu d'amour dont jamais il n'aurait dû

troubler cette enfant. Ces quelques mots brûlants, il les avait aussitôt repris devant le geste indigné de Marie, mais ils s'étaient incrustés dans le coeur de la jeune fille y creusant l'inguérissable douleur dont elle se sentait mourir.

Un éclair, oui, ce ne fut qu'un éclair, M. de Malzac les avait rejoints, on se rassurait concernant les suites du coup de feu, son bras pris dans le bras de Paul, ils avaient marché, tremblants, tous deux, d'un émoi que la confusion et le remords a'ourdissaient; ils avaient retrouvé Paule et, devant elle, baissé le front comme des coupables.

Et depuis, sans aucune entente qui eût aggravé leur faute involontaire, sans l'échange d'aucun de ces regards complices qui, même chargés de repentir, n'auraient pu que rapprocher davantage ces deux coeurs qui ne pourraient jamais être l'un à l'autre, depuis, ils s'étaient évités, ils avaient courageusement appelé l'oubli.

Mais l'oubli n'était pas venu pour elle. Pour Paul était-il venu? Elle le désirait avec sincérité, mais sans parvenir à le croire. Certes, durant ce joli temps de vacances, passé dans une camaraderie si douce, si gaie, une sympathie très tendre avait rapproché leurs âmes, leurs petites âmes puériles, joyeuses, si semblables, et cette sympathie, Marie l'avait ressentie chaque jour davantage, et non sans un peu d'émoi, de tristesse et d'inquiétude, mais, du moins, elle ne la savait pas à ce point partagée; elle gardait en elle son secret, du moins dans sa tendresse pour sa soeur, dans la délicatesse de ses sentiments, elle abritait la matière inflammable dont était pétri son jeune coeur.

Voilà qu'une étincelle avait jailli et que tout avait flambé.

Maintenant, en dépit d'elle-même et de ses résolutions prises, elle se demandait

quelle était la signification exacte des paroles que sa soeur venait de lui dire; elle n'osait pas, elle ne voulait pas les comprendre, et, les eût-elle admises, ces instances ambiguës, dans leur sens le plus large, le plus étrange même, étant donné le moment où Paule les prononçait, elle savait sa soeur trop capable d'un sacrifice pour s'arrêter à la pensée enivrante qu'elle repoussait de tout son pouvoir, mais qui refusait de la quitter.

— Si encore, se disait-elle en crispant ses mains dans les mèches désordonnées de ses cheveux, si encore Paule avait parlé plus clairement, si elle avait prononcé le nom de Paul, si elle avait dit ce mot décisif:

— Je ne l'aime pas!

Peut-être ce mot aurait-il ouvert ses propres lèvres à la confiance terrible qui les faisait frémir et trembler, mais, ce mot, Paule ne l'avait pas dit, et si elle ne l'avait pas dit, elle, si véridique, c'est qu'elle ne pouvait le dire, c'est qu'elle aimait son fiancé. Et comment ne l'aimerait-on pas, ce séduisant, ce charmant garçon, si bien fait pour fixer un coeur de jeune fille?

— Elle m'assure qu'elle choisirait de donner sa vie et son bonheur pour me voir heureuse, mais quelle créature méprisable serais-je, moi, si j'étais capable de lui voler son bonheur!

Oui, cette union deux fois sacrée, voulue par les deux mères qui en avaient emporté l'espoir dans la tombe, cette union décidée, à la veille de s'accomplir, elle s'accomplirait; quand Paul serait le mari de Paule, il aurait vite oublié sa fantaisie passagère.

— Il m'oubliera, et moi, qui ne pourrai l'oublier, je m'effacerai pour qu'il ne se souvienne pas; je quitterai la maison où ils seront heureux; j'irai dans l'asile où se sont abritées déjà tant de douleurs, au

couvent, et là, toute à Dieu, peut-être dans la prière, au glissement monotone des années, je recouvrerai cette paix que Dieu a promis aux âmes de bonne volonté.

Il n'y avait plus que trois jours à passer; trois jours terribles, il est vrai. Marie devait subir son martyre. Elle devait, inéluctablement, voir les fiancés s'unir devant la loi qui établirait leur droit au même nom, au même toit, à la même fortune; elle devait les voir échanger leurs anneaux, se courber sous la bénédiction du prêtre, se jurer amour et fidélité pour la vie, devenir époux.

Et cela, elle devait le voir avec le sourire aux lèvres et la joie dans les yeux, au milieu de sa famille heureuse, dans l'animation d'une fête, cacher, à tous, sa blessure, en laissant tout le sang s'épancher intérieurement sans que nul la puisse soupçonner.

Elle le voulait fortement et le réaliserait. Jusqu'à ce soir, elle avait faibli, trop faibli, puisque Paule avait deviné quelque chose de sa torture; maintenant, elle serait impénétrable. Mais, du moins, qu'elle me laisse la liberté de souffrir seule, elle qui touche au bonheur!

Et pour mieux épuiser sa souffrance, elle laissait couler ses larmes qui ne la guérissaient pourtant pas.

— Et Paul arrive demain, demain!

Vis-à-vis de Paul aussi, — surtout! — elle devait sceller son âme. Paul pouvait peut-être *se douter*, mais il *doutait*; car l'aveu sacrilège, elle ne l'avait pas rendu, elle espérait bien, du moins, ne s'être pas trahie jusque-là dans son trouble, et Paul ne devait jamais être certain, jamais savoir de quelle tendresse elle aurait voulu payer son amour.

Tout en pleurant, elle priait; elle invoquait dans sa détresse le secours de Celui qui a bu, pour tous les hommes, la lie la

plus amère du calice, elle demandait à Dieu la résignation, la force de ne se point trahir; et, peu à peu, ses sanglots diminuaient, le calme descendait en elle, car toute acceptation, pour Dieu, d'une souffrance porte, avec elle, un peu d'adoucissement. Quand, très tard dans la nuit, Marie se releva, toute brisée de sa longue prosternation, elle comprit qu'elle venait de veiller dans le sombre jardin des oliviers et qu'elle aurait la force de gravir son calvaire.

IX

ON n'aurait pu imaginer un jour d'automne plus doux, plus radieusement doré, que le jour où Paule d'Ambelot, vêtue de blanc et couronnée de fleurs d'orangers, quittait, appuyée au bras de Paul de Malhac, devenu son mari, la mignonne église de Montgazin, ornée aussi, de toutes ses parures.

Point de foule envieuse ou malveillante autour des époux. Quelques paysans respectueux, des amis qui avaient vu naître Paule et qui lui rendaient ses nombreux bienfaits en souhaits de bonheur.

Peu d'invités, les parents les plus proches, les amis les plus intimes à qui trois voitures avaient suffi pour gravir la côte qui conduisait au village. Et encore avait-on renvoyé ces voitures; c'était à pied, lentement, au milieu de cette nature jolie et fraternelle que le cortège allait regagner le château.

Il ne manquait là que le traditionnel "violoneux" pour assimiler cette noce aux noces villageoises; on s'en allait au petit pas "bras à bras", et les paysans qui avaient toute liberté pour admirer les toilettes disaient, encore une fois, que c'étaient là des "nobles pas fiers, et qui ne se croient pas plus que nous".

Ce rapprochement avec les classes ru-

rales avait toujours été dans les habitudes de M. d'Ambelot, et, à ces habitudes, il voulait initier Paul, destiné à marcher dans ses pas, à continuer le bien qu'il avait fait.

Sur le jeune front de Paul, le sacrement venait d'imprimer une gravité nouvelle; un peu pâle, redressé autant que possible, il pressait affectueusement le bras de sa femme, paraissant, aujourd'hui, plus grand qu'elle un peu courbée à côté de lui.

Et elle était, dans sa toilette blanche, si blanche elle-même, si légère dans sa démarche et dans toute sa personne, tellement immatérielle, qu'on eût dit, à voir le feu mystique qui brûlait dans ses regards, une nonne au moment de prononcer les vœux liant son âme au ciel plutôt qu'une mariée entrant dans le bonheur inconnu de sa vie terrestre.

A quelque distance derrière le nouveau couple, Mme de Valrivière, au bras de M. de Malhac, remplissait, émue et plus encore ravie, son rôle de mère. Elle portait une riche mais sobre toilette en velours d'un violet atténué et redressait de son mieux sa petite personne toute radieuse. Son but était atteint, le vœu des deux mortes qu'elle représentait aujourd'hui venait de s'accomplir et elle eût chanté son *nunc dimittis* sans l'espoir, vibrant en elle, de jouir de ce bonheur qu'elle escomptait et qui était son ouvrage.

Les autres venaient ensuite: M. d'Ambelot, oubliant ses pressentiments, donnant une pensée attendrie à celle qui eût été si heureuse de voir ce jour, et souriant à l'avenir; Marie, très jolie dans sa toilette de demoiselle d'honneur, rose et voilée d'un tulle aux paillettes d'argent. Elle marchait d'une allure très dégagée, très crâne, au bras de Jacques de Malhac.

Car Marie, soutenue par une volonté

énergique, que la prière alimentait, Marie avait réussi à se dominer, à jouer son rôle. Durant ces trois jours, elle n'avait pas montré un instant de défaillance. A la messe, aucune émotion apparente n'avait troublé son maintien, aucune larme n'avait embué l'azur sombre de ses grands yeux. Il fallait désabuser sa soeur, il fallait surtout tromper Paul lui-même, faire reculer l'émotion récente au rang des visions illusoire. Et ce que cette enfant avait voulu, elle l'avait exécuté. Elle avait évité de penser, de se souvenir qu'elle souffrait, elle s'était montrée telle qu'à son arrivée du pensionnat, gaie, active et *enfant*, se grisant à mesure, s'enfiévrant de sa dissimulation, de sa domination sur elle-même, et sur ses nerfs parvenus à cette tention extrême que l'organisme humain ne pourrait soutenir longtemps.

Mais qu'importait la réaction inévitable, elle touchait au but; encore quelques heures, quatre heures, trois, deux, une heure, et le départ des mariés libérerait enfin la douleur, la bête domptée mais féroce qui, pareille au renard du jeune Spartiate, lui mordait le coeur, sous sa robe rose, à l'abri des regards.

Et le soleil d'octobre se hâtait de verser ses rayons qui avaient la mélancolique douceur des choses finissantes, et, dans les arbres encore verts, les premières feuilles blondes dont quelques-unes jonchaient déjà le chemin, disaient le déclin de l'année et la fragilité des choses terrestres; et les hirondelles, en folles randonnées, se cherchaient pour quitter la contrée qu'allaient mordre les froidures hivernales.

Sous les remises du château, le chauffeur-mécanicien dont Paul se faisait accompagnier donnait le "coup de fion" à la voiture neuve, à la brillante 12 H. P. qui allait emporter, tout à l'heure, les nouveaux époux. Les mains zélées des servan-

tes avaient tressé des fleurs tardives, asters blancs, roses frêles et pâles d'arrière-saison, chrysanthèmes échevelés, feuilles odorantes de verveine, en guirlandes qu'elles s'occupaient maintenant à fixer aux montants vernis d'un vert sombre, aux cuivres polis, afin de donner un air de fête au char nuptial.

Autour de la table de chêne, dans la grande salle à manger, seize convives seulement prirent place au retour de la messe. Le repas, un excellent et robuste dîner à la mode campagnarde, mais que Mme de Valrivière s'obstinait à nommer un *lunch*, fut d'abord cordial plutôt que gai. Les deux mères y manquaient, et on y sentait planer le souvenir de ces mortes. Et puis, l'instant du départ approchait. M. d'Ambelot allait voir s'éloigner, pour de très longs jours, sa fille aînée, la compagne fidèle de sa solitude et la maîtresse de son foyer. Il la couvrait de regards émus, sa Paule, au seuil d'une vie nouvelle; elle lui semblait, à mesure que coulaient les minutes, trop sérieuse, trop mystique et trop irréaliste pour une jeune mariée, et, devant l'irrévocable accompli, ses doutes, un moment écartés, le reprenaient.

Pourtant, et comme il y avait là quatre ou cinq jeunes cousins et cousines que ne pouvait encore atteindre l'ombre mélancolique d'aucun passé, quand vint le moment du champagne, la gaieté reprit ses droits. Il n'était pas dans le caractère de Paul de demeurer sérieux longtemps, et Marie qui s'excitait, Marie, les yeux en fièvre et le visage en pleurs, retrouva, pour accueillir les gais propos de ses voisins de table, les folles fusées de son rire de gamine. Il éclata, ce rire, un peu trop nerveux, et fit l'écho, lorsque le vieil abbé de Malhac, grand oncle de Paul et qui avait béni son mariage, porta la santé des nouveaux époux en un toast fleuri de rhé-

torique et qu'il termina par la formule sacrée: *Ad multos annos* et qu'on entendit d'un bout de table à l'autre la remarque de Mme de Valrivière:

— Voilà M. le chanoine qui se croit au concile.

Mais un cousin de M. d'Ambelot remit les choses au point et leva son verre, en criant de sa voix ronde et joyeuse:

— M. l'abbé a bien parlé; il vient en effet de sacrer un pape, — c'est-à-dire un père, — un *pater familias*. Avec lui, nous souhaitons tous au nouveau couple beaucoup d'années heureuses apportant chacune un petit Malhac aussi remarquable que l'ont été ses ascendants.

On applaudit et le dîner se termina sur ce souhait biblique qui venait de soulever une bruyante gaité.

Quelques nuages avaient voilé le gai soleil et les jours d'octobre sont brefs. Tandis que chacun s'égrenait ou se groupait à sa fantaisie, Mme de Valrivière emmena Paule qui allait changer sa robe blanche contre une toilette de voyage. Marie continua de faire les honneurs du logis aux invités qui, tous, devaient demeurer jusqu'au lendemain. Paul s'était éclipsé. On le revit un instant aux remises où il inspectait la voiture, la jolie 12 H. P. dont il était fier comme un enfant, d'un jouet neuf.

Mme de Valrivière le rejoignit là et répondit à une question qu'il lui posa:

— Oui, Paule est prête, vous allez pouvoir partir.

— Il est impatient de vous enlever votre fille, dit à M. d'Ambelot, l'abbé de Malhac qui avait entendu. Ah! ces jeunes mariés!

— Je sais bien que je dois me résigner à la perdre, répondit très ému, M. d'Ambelot, que la tristesse, de plus en plus, envahissait. Voyez-vous, mon cher abbé, il

est toujours redoutable pour un père de famille d'aiguiller son enfant sur une voie nouvelle, surtout quand ce n'est pas l'enfant qui l'a choisie, et il y a toujours un peu d'angoisse à se demander si ce sera la bonne voie.

— C'est du moins une voie battue, très battue, dit en riant le bon chanoine qui était optimiste, et puisque, c'est Dieu qui l'a ouverte devant le premier couple dès le paradis terrestre, il est à croire qu'elle n'est pas si mauvaise.

L'heure du départ était venue et tous se groupaient pour saluer les mariés, on entendait déjà ronfler le moteur de l'automobile et Paul, cherchant des yeux sa femme, finit par la demander à Mme de Valrivière:

— Comment, elle n'est pas là? dit celle-ci, mais je l'ai laissée prête et mettant ses gants.

— Ce serait la première fois que Paule ne se montrerait pas exacte.

Enfin, la femme de chambre interrogée dit qu'elle avait vu Madame se diriger vers l'église. Le chanoine approuva.

— Elle a voulu mettre son voyage et sa nouvelle existence sous la protection divine, c'est là une bonne pensée.

— La voici, la voici, cria l'un des jeunes cousins qui s'était écarté pour inspecter la route.

Seule, paraissant très grande, au haut de la côte et mince exagérément dans son étroit manteau d'un gris sombre, Paule descendait lentement vers le château. Tous la virent tourner de gauche à droite sa tête blonde, si petite sous le très grand chapeau à plumes noires; sans doute elle voulait garder dans ses yeux l'aspect familier des lieux où elle avait vécu sa vie de jeune fille, l'aspect de cette modeste église, chaque jour visitée, vibrante encore de l'ardeur de ses prières, de ces champs, de

ces bois, de cet horizon, ce soir terne et sans beauté, mais qui, depuis tant d'années, avait borné la fuite de ses jours. A mi-côte, elle rencontra une bergère que l'approche du soir ramenait au village et qui, l'air pauvre et rustique comme une silhouette de Millet, guidait son troupeau de brebis éparpillées, brunes sur la terre grisâtre; Paule s'arrêta et parla à cette femme, puis ayant sans doute aperçu le groupe qui paraissait l'attendre, elle marcha plus vite et arriva enfin, les joues un peu rosées par l'air frais du soir. Instinctivement, elle baissait ses yeux un peu meurtris et portant la trace de larmes séchées: elle alla vers son mari:

— Est-ce que je me serais fait attendre, Paul? Pardonnez-moi, j'ai cru avoir le temps de monter jusqu'à l'église; d'ailleurs je suis prête, nous partirons quand il vous plaira.

La femme de chambre arrivait, chargée des sacs, des menus bagages.

— A l'instant, si vous le voulez bien, dit Paul, car il se fait tard.

Paule fut embrassée, serra les mains tendues, reçut des souhaits, étreignit longuement sa soeur qui se dominait pour ne point faiblir, et faillit un instant s'émouvoir dans les bras de son père, soucieux lui, de commander à ses sentiments:

— Ecrivez, disait-il, écrivez souvent. Marie vit Paul venir vers elle pour les adieux et craintive de se trahir, lui tendit la main d'un peu loin. Il serra dans la sienne cette main molle avec un bref:

— Au revoir, petite soeur.

Puis il se tourna pour monter auprès de sa femme, assise déjà dans la voiture.

Un ronflement plus accusé du moteur, un glissement doux, très vite accéléré, la vision d'un petit mouchoir volant à la portière, pareil à un oiseau blanc au milieu des tilleuls rouillés de la courte ave-

nue, puis la voiture parut bientôt petite, plus petite, comme un point noir sur la route brumeuse et le bruit s'éteignit dans le crépuscule approchant.

Pour dissiper la tristesse du départ et celle du soir qui pesaient sur leurs invités, Marie et la baronne les ramenèrent dans l'intérieur du château où l'on avait éclairé le grand salon:

— Maintenant que voilà les mariés envolés, dit Mme de Valrivière, c'est nous qui allons "faire la noce."

Assise devant le piano qu'elle venait d'ouvrir, elle enleva ses longs gants et de ses mains nues, au cliquetis des bracelets qu'elle avait remis pour la première fois depuis son veuvage, elle se mit à jouer une valse au mouvement rapide:

— Dansez, jeunesse, dit-elle, Monsieur le chanoine voudra bien ne pas s'en fâcher, et s'il était tenté de scandale, nous le priions d'ailler réciter ailleurs son office.

Installé à une table de jeu avec M. de Malhac, l'abbé dont l'esprit était aussi large qu'indulgent, répondit avec un sourire!

— J'ai pris l'avance pour mes prières et, au surplus, je tourne le dos, que les enfants s'amuse à l'aise.

Marie donna l'exemple. Au bras d'un de ses jeunes cousins de Marsol, elle se lança dans une valse au mouvement fou. Elle sentait toute chose virer autour d'elle, ses yeux lui faisaient mal et il lui semblait qu'un cercle de fer comprimait ses tempes, mais elle allait toujours, sachant bien que, dès qu'elle s'arrêterait, elle souffrirait à mourir.

M. d'Ambelot n'était plus là. Sans doute, impuissant à se contraindre plus longtemps, il était entré chez lui.

X

QUELLE force redoutable fait se propa-

ger d'arbre en arbre, de rameau en rameau, de feuille en feuille, le souffle d'une tempête?

Ainsi naquit, traversa les murs, s'infiltra sous les portes un murmure vite accru, des cris, des exclamations d'horreur dont l'écho tomba au milieu des danseurs, comme tombe une goutte d'eau froide dans les soulèvements d'un liquide en ébullition.

Le piano se tut, les danses s'arrêtèrent, quelques mots parvinrent, terriblement distincts: "accident, voiture renversée, blessures graves", et, par la porte brusquement poussée, parut M. d'Ambelot, pâle comme un spectre, les cheveux hérissés, les yeux hagards et qui disait en paroles hachées:

— Accident terrible! C'est affreux! un bicycliste a pris les devants, la voiture brisée. Oh! ma Paulette, ma fille!... On les rapporte tous deux... Je vais à la rencontre.

Des flambeaux coururent dans la nuit, tous les hommes s'élancèrent. En face de Mme de Valrivière et de Marie qui s'agitaient en gestes fous, Yvonne de Malhac dit d'une voix blanche:

— Restons et préparons ce qu'il faut.

Dans l'horreur de l'attente, les femmes, de leurs mains qui tremblaient, découvrirent les lits, cherchèrent les médicaments, effilochèrent du linge en bandes, en charpie, et tenant ouvertes, sur la nuit, les portes éclairées de toutes les pièces de la maison, prêtèrent l'oreille, souhaitant à la fois et redoutant d'entendre, au milieu des aboiements des chiens que ce mouvement inquiétait, le bruit que devait faire le char ramenant les blessés.

Quelques détails maintenant se précisaient dans les propos de femmes de service qui avaient causé avec le bicycliste envoyé en estafette et reparti à la recherche du médecin. C'était là, tout près, à

trois kilomètres, au bas de la côte, sur le pont qui marquait l'endroit où la petite route s'embranchait sur la route départementale. L'automobile, pour éviter une jardinière, que son cheval, effrayé par le bruit du moteur, avait mise en travers sur la route, l'automobile, trop vite lancée, avait manqué le tournant; une embardée sur un gros arbre, tout renversé. On dit que "Madame est la plus touchée", Monsieur s'est relevé seul; le chauffeur? l'homme ne savait pas, il s'était trouvé passer à ce moment et était parti très vite pour avertir. Le conducteur de cette "jardinière", cause de l'accident, a dit qu'il allait "charger" les blessés, les rapporter.

Sans doute, on aurait mis le cheval au pas, mais l'arrivée n'allait pas tarder, c'était si près.

Les bras nus, grelottant de froid et d'horreur sous le mince tissu de sa robe rose, et sans songer à se mieux couvrir, Marie, en faction sur la terrasse, cria, voyant de ses mains son visage contracté:

— Ils arrivent, je les entends!

Des falots faisaient des lueurs jaunes au milieu des ténèbres, un bruit de roues se rapprochait lentement et dans le groupe d'hommes précédant la voiture se détachait la silhouette imposante de l'abbé de Malhac, essoufflé par la marche. Tout à l'avant-garde, Jacques précédait les autres à grand pas et répondait aux questions des femmes:

— Oui, sans connaissance, mais dans ces ténèbres nous ne savons rien; Paul, lui, a pu nous parler. Il faut préparer des lits.

— Ils sont prêts.

Les lanternes éclairaient mal le groupe inquietant que cherchèrent tous les yeux quand la voiture s'arrêta. De ce groupe, Paul, tête nue, il avait perdu son chapeau. Des bras se tendirent pour aider à sa descente. Péniblement, il marcha, son bras

droit pendant, inerte, à son côté. Quand il passa, soutenu par son père, dans le rayon d'un falot, on put voir du sang sur sa joue blême. Il disait, la voix brisée :

— Moi, ce n'est rien : occupez-vous de Paule, de Paule...

M. de Malhac le sentait peser plus lourdement sur son bras. Il l'emmena.

Une femme était assise sur le siège de la voiture, soutenant à plein bras le corps ballant de Paule.

— Donnez-la-moi, dit fiévreusement M. d'Ambelot, je veux la descendre, je la porterai.

Mais comment ce corps frêle pouvait-il être si lourd ? Jacques de Malhac dut unir ses forces à celle du malheureux père, Marie voulut tenir les pieds de sa soeur en réunissant autour de ses jambes les plis de sa robe étroite.

L'homme à la jardinière retourna son cheval, disant qu'il allait chercher le chauffeur. Assez malmené, on avait dû le laisser sur la route à la garde d'un domestique.

Quand on eut déposé Paule sur son lit, où bientôt toutes les femmes l'entourèrent, on laissa la porte de la chambre ouverte ; tous ceux de la maison s'y pressèrent, on entendit des pleurs et bientôt un mot se propagea terrible, qui, bien que dit à voix basse, sembla remplir la demeure.

— C'est fini, elle est morte.

M. de Malhac, quittant son fils, arrivait les mains levées.

— Plus bas, plus bas, mon Dieu ! Que ce pauvre enfant ne se doute pas... il la demande sans cesse, j'ai laissé l'abbé auprès de lui... Mais est-il vrai que...

D'un geste désolé, il indiquait la chambre de Paule.

Jacques pleurait, il inclina la tête en silence.

Quelqu'un dit :

— Voici le docteur.

L'entrée du médecin ne fit pas bouger M. d'Ambelot qui regardait sa fille et qui avait compris, mais Marie et la baronne s'élançèrent.

— Docteur, vite, venez vite, nous ne pouvons pas lui faire reprendre sa connaissance, Tenez, regardez-la, son visage est rose, ses mains sont tièdes, c'est peut-être une catalepsie, hâtez-vous.

Quand le docteur fut auprès du lit, dès le premier regard, il secoua la tête, les sourcils froncés, mais quand il eut, par scrupule professionnel, palpé le corps, écouté le coeur, inspecté les yeux, remué la tête qui retomba, il eut un regard rapide vers M. d'Ambelot et comprit qu'il n'avait rien à lui apprendre. Il laissa tomber ses bras.

— Tout est fini, dit-il, je ne puis rien, elle ne souffre plus.

Et, comme devant l'évidence, les femmes sanglotaient tout haut.

— Du reste, ajouta le praticien, elle n'a pas souffert, elle a dû subir un heurt violent, instantané qui a rompu la colonne vertébrale. La mort a été prompte, elle ne l'a ni vue, ni sentie.

Alors, M. d'Ambelot se pencha sur le corps de sa fille, abaissa les paupières qu'il baïsa, et les femmes demeurèrent seules afin de parer, pour le cercueil, ce corps que le froid et la raideur allaient saisir.

Mme de Valrivière voulait renvoyer Marie qui n'avait jamais vu la mort.

— Je ne la quitterai pas, dit Marie, c'est moi qui ferai sa dernière toilette.

Le médecin accompagna les hommes dans l'appartement de Paul.

— Faut-il lui avouer, tout de suite, la cruelle vérité ? demanda M. de Malhac.

— Je vous le dirai quand je l'aurai examiné.

Mais Paul s'agitait, suppliant qu'on le

laissât aller auprès de sa femme.

— Je m'y oppose, dit péremptoirement le docteur: pour l'instant, elle ne vous reconnaîtrait pas. Laissez-vous faire.

Passif alors, le jeune homme se laissa palper, tourner, retourner, ausculter, sans une plainte.

Somme toute, chez lui, rien de grave; des contusions multiples, l'oreille déchirée sans doute par une branche d'arbre, et le bras droit cassé un peu au-dessous de la clavicule.

Le médecin conclut:

— Pas d'autres douleurs qu'un froissement général, rien qui fasse craindre aucune lésion interne, nous allons tout de suite réduire la fracture du bras et l'immobiliser pour les quarante jours réglementaires, mais, sauf cela, il sera bientôt guéri.

Attirant à l'écart M. de Malzac, il ajouta à voix basse:

— La tête est solide, rien à craindre de ce côté, vous pouvez lui tout dire.

— Oh! croyez-vous? Dans l'état où il est!

— Son état n'est pas mauvais, j'aime mieux que le coup soit porté tout de suite, il s'agitira moins après; plus vous attendriez, plus ce chagrin risquerait de retarder la guérison. Et puis, croyez-moi, dans son état de parfaite conscience, il vous serait plus malaisé que vous ne le pensez de le laisser dans l'illusion.

Et comme les questions de Paul devenaient plus pressantes, on lui avoua cette vérité qu'il pressentait déjà.

Alors, comme un enfant, il se mit à sangloter, à s'accuser lui-même:

— C'est cette voiture, cette voiture, elle ne la désirait pas pour elle, c'est pour moi seul, pour me complaire qu'elle l'avait voulue, c'est par ma faute que j'ai perdu

ma chérie, c'est par ma faute que je ne la reverrai jamais.

Et, voyant redoubler ses larmes, le docteur dit tout en préparant son opération:

— Vous voyez comme il pleure. Ces larmes sont ce que nous pouvons souhaiter de mieux pour lui; les nerfs ensuite se calmeront forcément.

Et, en effet, après l'opération qui fut douloureuse, le patient, accablé de fatigue, tomba dans un lourd sommeil. Le médecin le quitta pour aller s'occuper du chauffeur qu'on venait de rapporter. Une blessure assez sérieuse qu'il avait à la tête, ne mettait pourtant pas sa vie en danger.

XI

C'ÉTAIT dans sa chambre de jeune fille qu'on avait rapporté cette mariée d'une heure que la mort avait prise avant l'époux. Parée de sa robe blanche et de cette couronne de fleurs d'oranger qui avait à peine quitté sa tête, entourée de fleurs, chrysanthèmes pâles, astres mauves, héliotropes couleur de deuil aux doux parfums, elle souriait.

Et les larmes qui remplissaient tous les yeux cessaient de couler quand on voyait ce sourire, mystérieux comme la mort, doux comme la béatitude céleste.

Dans la chambre où tout, meubles et tableaux, bibelots et livres, ouvrages menus, objets familiers, tout enfin, racontait les habitudes pieuses, le goût laborieux et charmant de celle qui l'avait habitée, il n'y avait nulle autre lumière que les six grands cierges allumés autour du lit; et, de la porte, des angles qu'estompaient la pénombre, on apercevait, comme un radieux centre, la robe blanche et soyeuse dont les plis se perdaient au milieu des fleurs, et le visage d'albâtre où les yeux clos semblaient dormir.

La morte reposait dans une auréole.

Tous ceux de la maison, les parents, les amis qu'avaient appelés la fête nuptiale, tous venaient s'agenouiller autour du lit radieux, priaient en silence; il semblait qu'un bruit de sanglots eût troublé ce repos.

Mais quand il fut très tard, et qu'il vit la fatigue pencher tous les fronts attristés, M. d'Ambelot implora ceux qui étaient là de s'éloigner, de le laisser; il voulait, pour cette veillée ultime, demeurer seul auprès de l'enfant qui avait été, durant tant d'années, sa fidèle compagne.

— Je ne veux pas que vous restiez ici à veiller seul, lui dit Marie en l'entourant de ses bras.

Son père la repoussa doucement en lui commandant d'aller prendre du repos; et il aperçut alors, un peu à l'écart, agenouillé devant l'image de Notre-Dame où Paule avait si souvent prié, la forme prostrée du Curé de la paroisse, un prêtre à tête blanche qui avait été le confesseur de la morte et qui, presque aussi bien que Dieu, connaissait les chastes secrets de son âme.

— M. le Curé, dit-il, restera auprès de moi — auprès de *nous*. Il était son père aussi.

— Merci, Monsieur, dit le prêtre, tel était mon désir.

Chacun sortit. Marie, elle-même, n'osa plus réclamer sa part dans cette vigile sacrée. Elle vint au lit, se pencha sur la morte, la regarda longuement comme pour essayer de lire, sur ces traits pétrifiés, la pensée enfuie, la volonté dernière, le suprême conseil. Sa robe rose pailletée d'argent, sa robe de fête dont elle n'avait pas eu le loisir de se dépouiller, un instant brilla sous l'éclat des cierges, à côté de la robe blanche; puis, elle baisa le front de sa soeur, ses lèvres glacées et, chancelante,

étouffant ses sanglots, elle sortit à son tour, la dernière, et, la porte refermée, vint s'affaïsser dans les bras de Mme de Valrivière qui l'avait attendue.

— Oh! tante Marie, c'est affreux! c'est trop affreux! Si vous saviez!... Ma Paule, ma chérie, je ne pourrai lui survivre. Pourquoi Dieu nous l'a-t-il prise? C'est moi. Oh! c'était moi qui aurais dû mourir!

Avec des caresses et des paroles tendres, la baronne emmena sa filleule, mais, dans le fond de sa conscience, elle aussi pensait profondément, et, non peut-être sans quelque remords, se redisait le mot de l'Écriture: "Mes pensées, dit le Seigneur, ne sont pas vos pensées".

N'avait-elle pas voulu ignorer les pensées de Dieu?

Dans la chambre mortuaire, M. d'Ambelot et le Curé étaient demeurés seuls.

Le parfum des fleurs et l'odeur des cires ardentes s'y mêlaient en un arôme spécial qui imprégnait l'air. Plus fine encore, plus émaciée, à mesure que la mort resserait son étreinte et que s'éloignait l'âme. Paule souriait toujours de ce sourire plus mystérieux et plus céleste; le père appelant auprès de lui le prêtre, lui dit:

— Je ne me lasse pas de la regarder. Vous avez dû remarquer aussi bien que moi combien elle paraissait triste dernièrement. Il y a plus de six mois que je ne l'avais vu sourire comme elle sourit à présent.

— C'est qu'à présent, enfin, elle est heureuse.

La voix hésitante de M. d'Ambelot demanda:

— Elle ne l'était donc pas au milieu de nous, croyez-vous?

— C'est qu'à présent, continua le Curé sans paraître avoir entendu la question, à présent elle a rejoint l'époux de son choix,

l'époux divin à qui elle voulait appartenir.

M. d'Ambelot baissa la tête.

— Je m'en doutais un peu; j'étais inquiet, mes pressentiments étaient fondés, pourquoi ne les ai-je pas écoutés?

Et, tourné vers sa fille qui ne pouvait plus lui répondre:

— Pourquoi ne m'avoir rien dit, mon enfant chérie? Il t'aurait suffi d'un mot, ton père aurait obéi, tu vivrais encore.

Pour la morte, le confident répondit:

— Ce mot, elle n'a pas voulu le dire. Elle s'était promise à Dieu, mais sans avoir fait de vœu, engageant son âme, elle connaissait le dernier désir de sa mère, elle s'inquiétait de la paix de votre vie, de la joie de votre vieillesse; elle a vu son devoir dans l'immolation de ses plus chers désirs...

Le père se pencha et baisa les mains croisées sur le Crucifix.

— ...Dieu la voulait martyre, continua l'Abbé, mais Dieu la voulait pour Lui. Il l'a prise avant de lui laisser consommer son sacrifice. Bénissons-le.

Agenouillés, les deux hommes prièrent longtemps.

Mais quand approcha l'aurore, quand la pâle clarté du jour vint lutter contre la clarté des cierges, que tout s'éveilla dans la nature, sauf celle qui dormait là son définitif repos, quand les bruits de la vie s'entendirent dans la maison, le vieux prêtre se releva, prêt à aller retrouver ses devoirs quotidiens et, devant le lit, il appela M. d'Ambelot que la clarté du jour révélait plus vieilli, plus changé que n'eussent fait des années.

— Un mot encore, dit-il, le dernier secret; le suprême désir de cette âme angélique.

— Vous le connaissez, dites? Toute ma vie, toute ma fortune pour l'accomplir.

— Votre sainte n'en demande pas tant. Son secret, c'est le secret de Marie, de la seule fille qui vous reste; un secret d'amour que la pauvre énergique enfant cachait dans son cœur comme un sacrilège et que Paule avait bien cru surprendre. Son désir eût été de les voir l'un à l'autre, Paul et Marie. Elle l'a compris trop tard, elle n'a pas osé, elle n'a pas su le réaliser.

Devant cette révélation, le malheureux père chancela, sa main sur ses yeux...

Oh! l'éclat d'une vérité comprise trop tard, quand il n'est plus temps, et qui aveugle!

— Paul et Marie!... Marie? C'était donc cela, mon Dieu? Mais Paul ne consentira jamais!...

Le vieux manieur d'âmes hocha sa tête blanche:

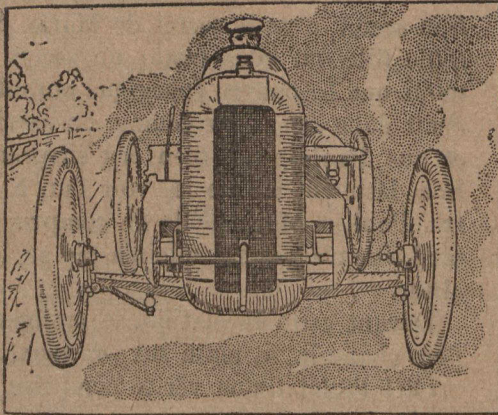
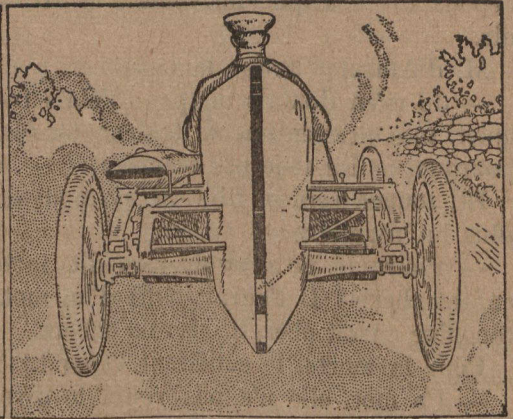
— Vous attendrez un peu, dit-il, mais Paul est jeune, et le temps, le temps... J'ai voulu vous dire cela, ajouta-t-il ici, devant elle, je crois qu'elle m'entend, et je sais, m'entendez-vous, je *sais* qu'elle m'approuve.

Et quand, penché, il traça un dernier signe de croix sur le front virginal de la morte, il lui sembla que son sourire s'accentuait davantage et que, de là-bas, de là-haut, de bien loin, elle lui disait:

— Merci.

— FIN —

Avant la guerre bien que le salaire des ambassadeurs français étaient de \$6,400 par année, il est admis qu'ils recevaient des montants assez considérables pour leurs dépenses officielles. A Petrograde, l'Ambassadeur recevait \$27,200 par an; à Vienne, 20,800; à Londres, \$25,600; à Berlin, \$16,00; à Madrid, \$12,500; à Constantinople, \$10,400 et à Washington, \$8,000.

*Nouveau modèle d'auto de courses.**Vue d'arrière de l'automobile.*

AUTO DE COURSE

LORSQUE l'on construit une automobile de course, on s'inquiète peu de la rendre élégante; tout ce que l'on recherche c'est une machine à la fois solide et rapide.

Or, la rapidité d'une automobile ne dépend pas seulement de la force de son moteur, mais encore de bien d'autres considérations, parmi lesquelles le plus ou moins de prise qu'elle offre à la résistance de l'air compte pour beaucoup.

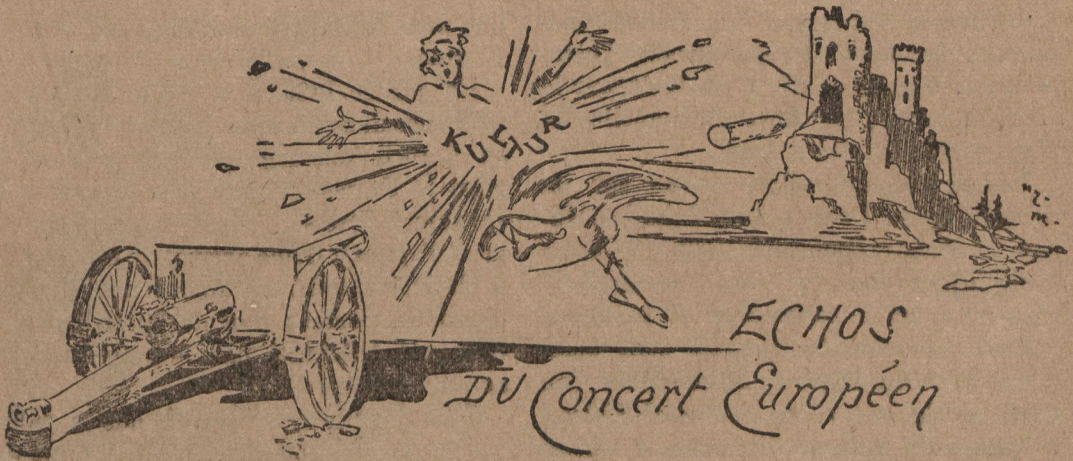
En effet, la résistance de l'air que doit vaincre une automobile est d'autant plus grande que l'on va plus vite, surtout lorsque l'on a vent devant.

L'automobile que nous reproduisons ici a été mise à l'essai il y a quelques mois à Londres. Les résultats ont été, paraît-il satisfaisants. Comme on le voit, l'air n'a pas grande prise sur l'avant de la machine et, en même temps le radiateur est d'une surface aussi grande que possible, ce qui aide beaucoup au refroidissement des cylindres.

AU SUJET DE LA GUERRE

La presse allemande a publié, au sujet de l'offensive anglaise, des renseignements qui confirment la puissance de déploiements de l'artillerie de nos alliés. On peut

estimer qu'il y avait sur le front de l'attaque du 9 avril dernier, sur une longueur de 14 milles, 4,000 canons et lance-bombes qui, pendant un bombardement de sept jours ont lancé de 9 à 10 millions d'obus.



LA REINE

ON IGNORE généralement que la reine des Belges vit pour ainsi dire sur le front, occupée tout le jour à soulager, à panser et à visiter ses soldats.

C'est que sa modestie est très grande et vous en aurez une idée par ce petit fait qu'un officier belge rapporte.

En passant dans un village, il reconnut l'auto de la reine. Comme la voiture paraissait vide, il eut la touchante idée de donner à sa souveraine un témoignage de respect et d'admiration et courut acheter quelques fleurs, et les jeta à l'intérieur de l'auto. Or, ce fut pour découvrir avec surprise que la reine était là.

— Je voudrais bien prendre une tasse de thé. Pourriez-vous m'indiquer un endroit où je saurais n'être pas reconnue?

Elle descendit de l'auto et il la mena vers une petite pâtisserie. Mais là, au moment d'entrer, il vit à l'intérieur de la boutique quelques-uns de ses camarades.

— Attendons qu'ils aient fini, dit celle-ci. Je craindrais de les déranger.

Et, pendant cinq minutes, au coin d'une ruelle, la reine demeura patiemment debout pour donner le temps à ses soldats de manger des gâteaux.

LES DARDANELLES

LE DÉTROIT des Dardanelles, désigné dans les temps anciens sous le nom d'*Hellespont*, fait communiquer la mer de Marmara à l'Archipel. Il n'a qu'une longueur de 46 milles et une largeur variant entre 5,400 et 21,000 pieds.

Le rivage européen est escarpé et couvert de falaises, alors que celui d'Asie est bas et sablonneux. Son courant rapide du Nord au Sud, son peu de largeur et sa profondeur de 150 à 180 pieds, peuvent le faire considérer comme une sorte de grand fleuve salé, baignant en Europe, Gallipoli et en Asie les villages de Lam-saki et de Tchardak.

Les souvenirs historiques abondent près de ce détroit. Mentionnons, au fil de la plume, sur la côte asiatique, *Jéni*, *Schehr*, anciennement Sigée où débarquèrent Hercule et les Argonautes, Agamemnon et les Grecs, puis Alexandre; la baie du Simois, où atterrit la flotte grecque aux sièges de Troie; à la pointe sud de la Chersonèse, un tumulus que l'on croit être le tombeau de Protésilas et les ruines d'Elonte, colonie athénienne.

Les Dardanelles sont barrées par les Châteaux d'Europe et d'Asie, construits

en 1659 par Mahomet IV, à l'entrée sud-ouest, et les forts Darmabournou, Thambournou, Bounalé et Alc-Bash-Kalé, sur la côte d'Europe; les forts Dardanelles et Nagare, sur la côte d'Asie.

Les principales villes situées sur les deux rives du Déroit sont Bohalieh-Kallessi et Nagara-Bouroun. Elles se nomment aujourd'hui *Anciennes Dardanelles*; c'est un amas de casernes et de batteries.

Les *Nouvelles Dardanelles* sont aussi deux villes du Déroit: Kilidb-Babr (ou Clef de la mer) et *Sultanich-Kallessi* (Château du Sultan) dites aussi *Château d'Europe* et *Château d'Asie*.

Le Château d'Asie, point central de toutes les fortifications des Dardanelles, qui s'élève sur la rive sud du Déroit est en quelque sorte la porte d'entrée de Constantinople. Tous les bâtiments de guerre ou de commerce doivent y jeter l'ancre avant de remonter vers la capitale, et y attendre le permis de la Porte.

Gallipoli, ville de 35,000 âmes, se trouve placée à l'entrée nord du déroit des Dardanelles et à 136 milles de Constantinople.

Cette ville, où est installé un dépôt de la marine militaire de l'empire ottoman, est habitée par des Musulmans, des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Les Turcs la possèdent depuis l'année 1357.

— o —

LA PANIQUE

—

LA PANIQUE, contagieuse dans les troupeaux de bétail, l'est également chez les humains.

Des historiens curieux signalent des épidémies de "grande peur" qui eurent

lieu dans le Dauphiné et dans le Vivarais (France), à la veille de la Révolution.

En juillet 1789, la Grande Peur prit naissance dans quelques bourgs du Bugey: on disait qu'une armée de brigands saccageait la Franche-Comté et se préparait à envahir la Bresse. Puis, le bruit se précisa: il s'agissait d'une arrivée de Savoyards et de Plémontais. La fausse nouvelle est répandue partout par des postillons; à Grenoble, à Montélimar, le long du Rhône, on s'émeut.

C'est dans le bas Vivarais que la panique fut la plus complète. Les habitants de diverses communes se réclament réciproquement secours et tirent des coups de fusil; les maires organisent des bataillons de défense, le tocsin sonne, les courriers annoncent que la bande des brigands se compose de douze mille hommes pillant, saccageant et brûlant tout.

On se décide à envoyer des détachements armés: ils trouvent partout le pays calme et peu à peu se rassurent. Mais à quelque temps de là, à Viviers, un homme tira un coup de fusil pour effrayer des enfants qui lui volaient des poires. L'alerte alors devint générale. Les hommes couraient aux armes, les femmes se réfugiaient en criant dans la cathédrale. Le service religieux fut suspendu en hâte. Quelques heures après tout s'expliqua.

Or, quand arrivèrent les grandes guerres pour chasser l'étranger, il se trouva que les mobilisations improvisées en Vivarais et en Dauphiné à l'époque de la Grande Peur, facilitèrent la levée pour la libération de la patrie en danger. Le péril alors n'était pas imaginaire et les paysans apeurés de 1789 coururent à la frontière et chassèrent l'ennemi.

— o —

LES "ROUGH RIDERS"



ON A FAILLI voir débarquer en France, comme premier contingent de troupes américaines, un corps de volontaires que se proposait de lever l'énergique colonel Roosevelt.

Comme chacun sait, en effet, l'ancien président de la République américaine est un être mixte, à la fois civil et militaire, et que les dessinateurs représentent tantôt en redingote et tantôt sous cet uniforme "genre cow-boy", chemise rouge et large feutre, popularisé par les exploits des anciens *rough riders* qu'il commandait.

Les *rough riders* de Roosevelt furent à l'origine des cavaliers volontaires. Ils se préparaient en temps de paix pour les campagnes futures en tirant à la carabine du haut de leurs "bronchoes" ou chevaux à demi-sauvages, qu'ils dressaient le plus souvent par profession.

Leur surnom de *rough riders*, ou cavaliers "casse-cou", leur venait de leur intrépidité et de leur adresse. En somme, ils appartenaient à un type classique d'individus, fréquemment rencontré dans la prairie canadienne et dans le Far-West américain, apparenté de très près aux cow-boys et aux "ranchmen", volontiers querelleurs, habiles à lancer le lasso et à faire "parler" le revolver.

C'est un type qui fut d'ailleurs popularisé en France par le colonel Cody, surnommé "Buffalo Bill", et, plus récemment, par le cinéma, qui déroule devant les enthousiastes de l'écran, l'inépuisable série des exploits de "Broncho Billy" et d'autres étoiles du film.

Les *rough riders* de Roosevelt firent

d'ailleurs très vaillamment la campagne, sous les ordres de l'ex-président, pendant la guerre de Cuba. Mais, par une ironie du sort, ils furent, comme les cavaliers d'aujourd'hui, dans cette guerre de tranchées, appelés à servir à pied et non à cheval — en un mot, ils furent fantassins.

Le major-général Younghusband, de l'armée britannique, raconte à ce propos une amusante anecdote.

Il était, voici quelques années, l'hôte du colonel Roosevelt et celui-ci, lui faisant les honneurs de sa maison des champs, lui montra un magnifique agrandissement photographique au-dessous duquel on lisait, inscrit en lettres d'or :

"Les *rough riders* du colonel Roosevelt. (campagne de Cuba)."

Tous ces hommes, leur chef en tête, étaient montés sur des chevaux magnifiques.

Ce fut alors, écrit Younghusband, que j'eus la curiosité de demander à Roosevelt comment diable il avait pu dénicher tous ces chevaux de sang à Cuba.

— Des chevaux ! s'écria Roosevelt : mais nous n'en avons pas un seul... nous fîmes toute la campagne à pied. Ce fut seulement au retour que nous mobilisâmes toute l'écurie d'un cirque pour poser devant le photographe !

— o —

PETITE NOUVELLE DE LA GUERRE

AVANT l'invasion de la Belgique, le grand état-major allemand se demanda s'il ne valait pas mieux entrer en France par la Suisse. La question fut mise aux votes. Ce fut seulement par une majorité de deux voix qu'on décida de s'avancer par la Belgique et par le Luxembourg. Que d'horreurs ont été ainsi épargnées à la Suisse !

— o —

LE BONNET POLONAIS

CE BONNET, surmonté d'une coiffe rectangulaire et rigide comme un plateau, et qui a été popularisé par la gravure et la caricature, le voilà qui revit. On rencontre chaque jour des soldats polonais, vêtus de l'uniforme français et coiffés d'un couvre-chef à tablette. D'ailleurs, la *czapka* des cavaliers polonais est aussi un *schako* à cylindre étranglé surmonté d'une plate-forme quadrangulaire.

Le bonnet polonais figure aujourd'hui sur le front français. Depuis le début de la guerre, on l'avait vu sur la tête de nombreux prisonniers internés à Montluçon. Ceux-ci, séparés des Allemands, et traités avec douceur, avaient fabriqué eux-mêmes cette coiffure pour se distinguer des Boches et ils en avaient orné la bordure inférieure d'un large ruban rouge et blanc, insigne de leur nationalité.

— o —

CROISEURS SUBMERSIBLES



QUELQUES techniciens avaient prévu, peu après la déclaration de la guerre, que la construction des sous-marins suivrait, pendant la durée même du conflit, une évolution rapide qui mènerait à la mise en chantier de "sous-marins géants, véritables prototypes du *croiseur submersible* de l'avenir".

De là, allaient même à dire quelques enthousiastes, de là à la construction de cuirassés et de dreadnoughts submersibles, il n'y aura qu'un pas.

Ce pas n'est, certes, pas encore franchi.

Mais la revue navale hebdomadaire allemande *Prometheus* donne d'intéressants renseignements sur les nouveaux sous-marins et croiseurs "submersibles" et l'on peut voir que l'idée passe peu à peu dans la voie de la réalisation.

Suivant des rapports qui récemment, ont pris une consistance croissante, dit le journal allemand, les deux principales puissances navales ont commencé à construire de véritables croiseurs sous-marins.

Ces navires ont une jauge brute de 5,000 tonnes et une longueur de 350 pieds. Ils sont aussi fortement armés que les croiseurs protégés de dimensions moyennes.

Ils ont des moteurs de 18,000 chevaux, leur donnant une vitesse de 26 noeuds en surface et de 16 en plongée.

Leur rayon d'action sera de 18 à 20,000 milles marins et ils pourront franchir la distance de l'Atlantique au Japon sans avoir à renouveler leur approvisionnement de combustible.

Ils portent trente tubes lance-torpilles et deux torpilles de réserve par tube, soit au total 90 torpilles. Ils seront armés de canons à tir rapide légers et moyens pour leur défense contre les aéronefs.

Ils seront, en outre, munis, comme certains sous-marins, d'un dispositif leur permettant de poser des mines de contact submergées. Chacun de ces navires portera de 125 à 150 de ces mines.

Ajoutons que la marine américaine a déjà lancé et mis en service des petits bateaux fort intéressants parce qu'ils appartiennent à un type mixte, inconnu jusqu'ici.

Ce sont des navires patrouilleurs, actionnés au pétrole, longs de 300 pieds, et qui plongent à volonté pour se rendre invisibles. Mais une fois en plongée, ils sont obligés de rester immobiles.

— o —

OISEAUX DE BON PRÉSAGE



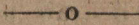
DES MARINS ont constaté et rapporté que les mouettes étaient très utiles pour eux en ces temps de guerre.

Ces oiseaux-marins, présageant l'approche du sous-marin. Sitôt qu'ils voient émerger l'un de ces derniers, ils tournent en cercle au-dessus de l'endroit où se trouve le sous-marin.

Les cris perçants qu'ils poussent attirent l'attention des marins qui se trouvent ainsi avertis de la présence de l'ennemi.

Les canonnières se préparent à pointer leur pièce au moindre signal de commandement.

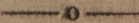
Grâce à ces oiseaux avertisseurs quelques sous-marins boches ont déjà été envoyés, de la sorte, au fond de la mer.



UN TIMBRE RARE

LES philatélistes recherchent en ce moment des timbres français oblitérés par le mot "Venizel" appliqué à l'encre grasse.

Ce mot de "Venizel", bien qu'il représente à peu près la prononciation grecque du nom de M. Venizelos, ne se rapporte point à l'illustre homme d'Etat hellène, ce grand ami de la France. C'est tout simplement le nom d'une petite commune de l'Aisne — 353 habitants — où, par suite des événements de guerre, un bureau de poste de fortune a dû être installé dans la gare. Ce bureau, n'ayant plus de cachets, se voit forcé, pour oblitérer les timbres de se servir d'un des tampons de la gare.

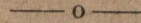


L'ORDRE DU BAIN

L'ORDRE du Bain, si prisé maintenant en Angleterre et que le roi George vient, on le sait, de conférer à plusieurs de nos généraux, n'a pas toujours été aussi en faveur. Pendant les XVI^e et XVII^e siècles, les postulants furent peu nombreux.

Le protocole de l'ordre voulait, en effet, que les candidats chevaliers fussent déshabillés en public, conduits au bain et immergés pendant qu'on leur lisait longuement le récit des exploits de leurs ancêtres.

Cette cérémonie était peu du goût des Anglais, et il fallut que George I^{er} la supprimât en 1725 pour que l'ordre du Bain fût de nouveau envié.

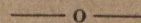


UN HOMME PRUDENT



AU cours de l'année 1913, pour donner plus d'éclat à son exposition d'art bouddhique, le musée Gernuschi fit appel à la bonne volonté des collectionneurs. Un amateur belge expédia de remarquables spécimens de l'art birman, et lui-même, la veille de l'ouverture, il se présentait au musée avec un très beau lot de fragiles statuettes. Et comme l'administration le remerciait, l'amateur déclara: "Mais c'est moi qui vous suis reconnaissant! Par ces temps de grève générale, ma collection est plus en sûreté ici qu'en Belgique!"

Mais depuis, la Belgique a eu des visiteurs plus dangereux pour les collections que les grévistes. Pourvu que les statuettes soient restées à Paris!



UN SOUVENIR DE LA "FLORIDE"

Voici un menu incident, qui n'a pas été publié, et qui se rapporte à la *Floride*, le vapeur français qui fut coulé par le croiseur allemand *Prinz-Eitel-Friedrich*.

On se rappelle que la *Floride* fut arrêtée au large de Buenos-Ayres par le navire ennemi et que trois officiers allemands et une dizaine de matelots montèrent à son bord et annoncèrent sa "prise". Après s'être emparés des papiers du vapeur et de toutes les clés des armoires et placards des cabines et des salons, les Allemands se mirent à cambrioler méthodiquement tout ce qui leur semblait avoir quelque valeur.

\$1,200, 500 bouteilles de champagne, les montres et les bijoux des passagers et des matelots, tout y passa. C'est à peine si on laissa une épingle à bord.

L'avidité éhontée des marins allemands trouva surtout son expression dans le fait suivant: en visitant une cabine un officier boche mit la main sur un petit cadre en argent, valant à peine quelques francs, et contenant une photographie. Il allait mettre le tout dans sa poche:

— C'est ma fille, lui dit le marin français.

Alors, l'Allemand ouvrit le cadre, en arracha la photo qu'il déchira en morceaux, et froidement, il ajouta le cadre à son butin.

— o —

LE TERRIBLE VON MACKENSEN



Il nous est maintenant présenté comme le grand soldat de l'armée allemande, parce que Von Hindenburg, assez longtemps paralysé sur le front russe, a quelque peu déçu les espoirs sans bornes qu'on avait fondés sur lui.

En fait, toutes les fois que les Allemands préparent et annoncent aux quatre coins du globe une offensive à grand fracas, la presse d'outre-Rhin chuchote le nom de von Mackensen comme devant diriger les opérations.

On nous avait promis ce grand ténor l'autre jour à Verdun, nous l'attendons encore.

Mackensen possède une originalité qu'il importe avant tout de signaler: il est un des très rares généraux de l'empire qui soit sorti des rangs. Il semble aussi qu'il soit un des rares officiers de l'armée allemande qui manifeste quelque sympathie au troupier, et voilà pourquoi il est adoré de ses hommes.

Auguste von Mackensen, devenu maréchal de camp par la volonté de son auguste maître, n'appartient pourtant pas à la grande noblesse germanique. Fils d'un petit gentilhomme de province, il avait été destiné à la basoche.

Pourtant, il avait le métier militaire dans le sang et, en 1869, il s'engagea dans le 2^e régiment des husards de la garde. Ce fut au cours de la guerre de 1870 qu'il gagna ses premiers galons.

Aujourd'hui, âgé de 67 ans, il a été surnommé par ses troupes "le vieil homme", ce qui est à considérer, paraît-il, comme un terme d'affection. Il a la confiance du soldat et de l'empereur.

Ni les pertes sanglantes qui ont balayé bon nombre de ses régiments, ni ses insuccès répétés en Russie, ni l'avortement de la campagne balkanique après un trop facile "walk over" dans une Serbie épuisée par les fièvres et la longue horreur de tant de guerres successives, n'ont encore fait pâlir l'étoile de Mackensen.

Sa face est énergique, mais son front est soucieux, son regard est triste, comme

s'il prévoyait la catastrophe finale qui guette l'empire germanique.

Le mariage de von Mackensen fut un épisode assez romanesque qui se rattache à la guerre de 1870.

Au cours d'une reconnaissance à laquelle il prenait part comme simple cavalier, son chef, le maréchal-des-logis von Horn, fut tué par nos soldats. Von Mackensen et ses camarades n'échappèrent eux-mêmes qu'à grand'peine aux Français.

Après la guerre, Mackensen alla conter à la soeur de von Horn les derniers moments de son frère. La demoiselle ne fut pas sourde aux consolations du galant hussard, et voilà qui finit encore par un mariage.

— o —

POUR ANNONCER LES GAZ

UN POILU a ainsi décrit une attaque par les gaz : Avec un sifflement comparable à celui du jet de vapeur qui s'échappe d'une locomotive, les gaz semblaient sortir du sol en avant des tranchées allemandes. Ils formèrent bientôt une masse compacte de fumée jaune, que le vent souleva de terre et précipita sur nos lignes.

On eût dit une énorme vague de fond roulant sur elle-même, prête à tout engloutir. Le bruit de la sirène, qui accompagnait sa naissance, avait quelque chose de sinistre. Il fallait se hâter : en deux minutes, la vague avait parcouru la distance qui nous séparait des tranchées ennemies. Nous primes nos lunettes, nous ajustâmes nos tampons et, avec nos masques bizarres nous fûmes tous transformés en soldats à têtes de monstres.

Voilà donc l'attaque allemande dernier modèle, accompagnée du son de la sirène. Elle est si brusque qu'il faut, en un clin

d'oeil, prendre ses précautions. Nos soldats sont rarement, au reste, pris au dépourvu. Ils ont adopté, comme les Anglais, un système fort ingénieux, qui les avertit d'une attaque possible par les gaz.

En haut du remblai des tranchées, on dispose de petits drapeaux qui ont pour but d'indiquer d'où vient le vent. Quand ils marquent que le vent vient de chez les Allemands et peut, en conséquence, favoriser l'attaque gazeuse, on vérifie tout le matériel de protection disponible : lunettes, tampons et masques.

— o —

LES "TANKS" BOCHES



CE N'EST UN SECRET pour personne que les Allemands se préparent à lancer contre nos lignes une véritable armée de "Tanks."

Au dire de communications fournies par des neutres, les usines Krupp travaillent nuit et jour à une production colossale de Tanks pour la prochaine offensive. Il est difficile de préciser si ces engins seront une copie servile du modèle anglais, mais on s'accorde généralement à penser qu'ils en seront directement inspirés.

Seulement, pour ménager l'orgueil toujours si chatouilleux des Allemands, l'autorité militaire s'est tout de suite appliquée au lancement d'une légende, à savoir que les Tanks sont, positivement, une invention allemande.

Elle a, pour cela, créé de toutes pièces un soi-disant obscur inventeur allemand, un ingénieur de Königsberg, nommé Goebel, qui aurait été le véritable précurseur de ce genre de machines de guerre moderne. "Goebel, affirment aujourd'hui les

gazettes boches, serait illustre si l'on avait pris son idée au sérieux."

Il est pour ainsi dire certain que ce génie méconnu n'a jamais vécu: peu importe. Tous les Allemands y croient maintenant dur comme fer: il est entré dans la gloire, à tel point que, dans certaines cités, des rues ont déjà été baptisées du nom de ce personnage mythique.

Glanons encore quelques curieux détails donnés par notre confrère: les Allemands, dès qu'ils firent connaissance avec les tanks britanniques, se livrèrent à des efforts désespérés pour tenter d'en capturer un qu'ils pourraient copier. On alla jusqu'à promettre une prime de 50,000 marks à la compagnie qui se rendrait maîtresse de "Crème de Menthe".

La plus sérieuse difficulté était de prendre un tank qui n'aurait pas été trop endommagé par le tir de l'artillerie, afin qu'on puisse ensuite en étudier utilement le mécanisme. Deux ou trois tanks furent détruits par des gros projectiles. Mais les Allemands ne parvinrent jamais à s'en approcher et ils sont encore hors de leur portée, dans ce "No Man's Land", dans cette zone neutre, exposée à tous les feux, où personne ne peut s'aventurer sans danger de mort.

Il paraît qu'en Allemagne on estime que la construction d'un tank doit durer six mois au moins.

Ajoutons, pour être complet, que les Allemands ont fait jusqu'ici grand usage d'autos blindées. Ils en ont de deux modèles, l'un est assez semblable aux autos-canons de l'armée belge; l'autre est assez la réplique de la voiture automobile blindée, armée de canons de différents calibres, en usage dans l'armée britannique.

COPIE DE LETTRES



LA DÉLICIEUSE artiste, Mlle X..., revenant de Suisse où elle était allée visiter un sien parent blessé et rapatrié, prenait le train à Z... et s'installait dans son

wagon pour la durée du trajet de retour. Elle fut obligée d'aller visiter certain réduit.

Faisant le tour du tabouret, Mlle X... chercha en vain, l'indispensable protecteur devant lui éviter un contact qui lui paraissait outrageant!

Elle fouilla dans son sac et au hasard, en retira quelques papiers qu'elle disposa de façon opportune. Elle put enfin bénéficier de ce confort très spécial que la compagnie n'avait pas prévu...

Le train s'arrête, c'est la frontière! tout le monde descend pour la visite analogue à celle du conseil de revision.

Inutile de dire que ce ne sont point des majors qui font subir aux voyageuses cette indiscreète incursion... dans leurs bagages? Ce sont des femmes, qui, là comme ailleurs font tout leur devoir.

La visite terminée, Mlle X... se penche pour reprendre ses vêtements, quand tout à coup, une poigne solide la maintient dans cette position, et avec épouvante, elle entend cette exclamation: Qu'est-ce que c'est que ça? "des documents secrets! Ah! ma petite vous n'y coupez "pas!"

En effet, à son... verso, une belle page d'écriture s'étalait!... On l'empêcha de reprendre son train, on photographia la page... et on put lire les documents secrets qui étaient, en réalité, la copie de lettres innocentes d'un parent, que l'irrespectueuse mais douillette dame avait passées au copie.

LE COLLIER PERDU

L'INFORTUNÉE impératrice d'Autriche, Elisabeth, femme de François-Joseph, avait un admirable collier de perles. Au bout de quelques temps, elle crut s'apercevoir que les perles perdaient de leur éclat, et elle y vit un présage de malheur. Elle rêva qu'elle pourrait rendre au collier sa splendeur en le laissant toute une année au fond de la mer.

Elle se trouvait à Corfou, en son château de l'Achilléon. Accompagnée d'une dame d'honneur, elle se rendit au rivage et plongea dans les flots un coffret qui renfermait les précieuses perles.

Or, un an après, elle tombait sous les coups de l'assassin Lucheni. L'empereur François-Joseph fit rechercher le coffret, mais la chaîne avait été coupée et le collier ne fut jamais retrouvé.

— o —

NAPOLÉON ET LA LETTRE M



IL Y A une trentaine d'années, une revue américaine s'efforça de démontrer à ses lecteurs l'influence de la lettre M sur la carrière militaire et politique de Napoléon Ier.

Ce fut Marbeuf qui, le premier, devina le génie de Napoléon Ier à l'École militaire; Marengo fut la première grande bataille gagnée par Bona-

parte, et Mélas lui ouvrit le chemin de l'Italie.

Mortier fut un de ses meilleurs généraux. Moreau le trahit et Murat mourut pour lui. Il épousa Marie-Louise; Moscou lui fut fatal, et il trouva en Metternich un adversaire redoutable. Six maré-

chaux: Masséna, Mortier, Marmont, MacDonald, Murat et Moncey, et vingt-six généraux de division avaient des noms commençant par la lettre M.

La première grande bataille livrée par Napoléon fut celle de Montenotte, la dernière celle de Mont-Saint-Jean.

La première capitale ennemie dans laquelle il entra fut Milan, et la dernière Moscou.

Son premier chambellan fut Montesquieu, son dernier séjour fut la Malmaison. Malet et Malmon conspirèrent contre lui. A Sainte-Hélène enfin, il eut pour compagnon Montholon et pour valet de chambre Marchand.

— o —

LES RUINES DE LA GUERRE

UNE MISSION américaine qui a visité la France et qui s'est rendue compte des ruines accumulées par la guerre, vient de publier un rapport sur son voyage.

Ce rapport indique tout d'abord que 750 villes françaises sont entièrement détruites et que 2,250 villes et villages, occupés par l'ennemi, doivent être plus ou moins endommagés.

La commission estime, d'autre part, que la destruction des propriétés publiques et privées peut être évaluée à 3 milliards \$735,000,000 de dollars sur le théâtre occidental et à \$2,250,000,000 de dollars sur le théâtre oriental de la guerre. La perte des navires n'est pas comprise dans ces chiffres.

Quant à la destruction des propriétés en Pologne, elle est estimée à 875,000,000 de dollars et à 300,000,000 de dollars dans les Balkans.

La mission américaine examine dans le même rapport la question de la participation des États-Unis dans la grande ocu-

vre du relèvement des ruines causées à la France par la guerre.

Il faudra songer, tout d'abord, à reconstruire les édifices démolis, mais il faudra aussi renouveler l'outillage industriel, faute de quoi aucune renaissance économique du pays n'est possible.

De leur voyage, les industriels américains ont remporté, l'impression générale que la France est "un pays où le remplacement de la main-d'oeuvre par l'outillage mécanique s'impose comme nulle part ailleurs."

La mission considère en effet que le plus grand obstacle au rapide relèvement de la France réside dans la diminution de la main-d'oeuvre. Elle évalue le manque d'effectifs à 1,500,00 hommes, sans parler de la diminution de rendement qui résultera de l'utilisation des mutilés. Quant à l'emploi de la main-d'oeuvre féminine, elle le considère comme un expédient auquel on a recours pendant une période critique, mais qui entrave les progrès normaux de l'industrie.

Quels seront donc les besoins de la France en outillage mécanique, dont l'introduction doit résoudre l'angoissant problème de la main-d'oeuvre? Il est impossible de se prononcer en toute certitude. Il convient de tenir compte également de l'énorme dépréciation des machines qui provient de l'emploi pendant la guerre de la main-d'oeuvre non expérimentée.

Toutefois, et à titre d'indication, le rapport calcule que l'industrie textile, à elle seule, aura besoin de machines pour une valeur de 75 millions à 100 millions de dollars. Il fait ressortir en outre que l'agriculture française devra faire venir 17,200 tracteurs, 125,000 charrues, 10,000 batteuses et un grand nombre de herses et autres outils agricoles.

L'intérêt que les Américains portent à

la question montre une saine compréhension des conditions économiques internationales. L'avenir des Etats-Unis est en effet lié à celui des Etats européens. La prospérité d'un pays qui a une puissance d'exportation aussi forte que celle des Etats-Unis ne peut être soutenue que si ceux-ci restent les clients de l'Union. C'est au reste, ce qu'a exprimé M. James A. Farrell dans un discours prononcé à Pittsburg, devant le comité du commerce extérieur.

— o —

LE PRIX DES VIVRES



L'AUGMENTATION du prix des vivres s'élève, pour les habitants de Londres, à environ \$500,000,000 par an. Ceci est le chiffre auquel est arrivé un statisticien qui a basé ses calculs sur la consommation, avant la guerre, des vivres, des combustibles, des vêtements, des boissons, tabacs, etc.

Pour les aliments principaux seuls il arrive déjà à une dépense supplémentaire de \$250,000,000.

Suivant les calculs de la Société Royale de Statistiques, les sept millions d'habitants de Londres consomment journellement environ 9,500 tonnes d'aliments. Ceci comprend 6,200,000 livres de pain, et si la moyenne d'augmentation sur les pains de 4 livres est calculée à raison de 6 cents, l'augmentation des dépenses journalières s'élève à \$95,000, ou environ \$35,000,000 annuellement. La consommation la plus importante de Londres est celle de la viande qui est de 2,500,000 livres.

— o —

LA POIGNEE DE MAIN DE GUILLAUME



UN HOMME populaire doit toujours reconnaître son monde. La fortune politique de tel député connu eut pour point de départ son don véritablement extraordinaire de se rappeler le petit nom de chacun de ses électeurs, ce qui lui permettait de les interpeller familièrement.

Guillaume II est de ce nombre.

Il ne lui suffit pas de saluer aimablement quelqu'un : il tient à vous montrer, s'il vous rencontre, que vous êtes *précisément* la personne qu'il éprouve le plus de plaisir à rencontrer.

Mais il est trop malin, beaucoup trop malin pour se jeter à la tête des gens. Il sait qu'il est empereur et qu'il doit se faire désirer. Il spéculait aussi sur l'anxiété de son monde. Il sait qu'on se demande, en apercevant le souverain : "Me reconnaîtra-t-il?" Et il sait aussi que la joie d'être reconnu sera beaucoup plus grande après une seconde ou deux d'anxiété ou de cruelle déception.

Tout cela, touté cette connaissance du coeur humain se manifeste dans son "hand-shake", qui est une opération en trois temps.

Premiers temps : Guillaume attrape votre main d'une façon assez banale, un peu froide, qui équivaut à un poli "Comment allez-vous?"

On est déçu. On se dit : "C'est tout ça? Je ne suis pas bien en cour... à peine s'il m'a reconnu."

Deuxième temps : Guillaume saisit alors votre autre main, la garde dans la sienne.

Son regard devient pensif, et puis, comme illuminé. On y lit :

— Comment, c'est *vous*? C'est bien vous!!

Troisième temps : il serre très fort la première main, comme pour dire : — "Je suis si, si content de vous voir!"

Et cette petite comédie prend toujours.

— o —

LA CHIRURGIE ET LA PEAU DE GRENOUILLE

L'ART MÉDICAL vient de faire un pas nouveau vers le progrès.

Voici que l'on emploie maintenant avec succès, la peau de grenouille que l'on greffe sur la chair humaine.

C'est ce que nous rapporte le capitaine W. M. Kendall, R.A.M.C. Les blessures en guérissant, laissent parfois une cicatrice plus ou moins vilaine; c'est pour remédier à cette difformité que l'on a tenté des expériences de greffer la peau de la grenouille (peau de l'intérieur de la cuisse) sur une blessure humaine. On la recouvre provisoirement d'un tissu de gutta-percha pour la maintenir et d'une bande ensuite. Au bout de trois jours on s'aperçoit que la peau de grenouille tend à se souder à celle du blessé.

Au bout du cinquième jour, on fait un pansement complet que l'on laisse jusqu'à entière guérison.

Cette heureuse expérience a pour résultat de donner à l'opéré une peau exempte de poil et de maladie que l'on rencontre parfois sur celle de l'homme.

Les expériences ont été jusqu'ici fort concluantes et jusqu'à présent 12 cas ont pleinement réussi.

Ces essais ont été tentés sur le front, en France, où il y a abondance de grenouilles.

— o —

CONTRE LES GAZ ASPHYXIANTS

LES GAZ asphyxiants, malgré la terreur qu'ils inspirent, ne sont dangereux que dans des conditions atmosphériques spéciales. Il faut qu'un vent violent les rabatte dans votre direction pour qu'on puisse les employer.

Il ne s'agit plus, dès lors, que de prêter une attention constante à la direction du vent, pour se défendre avec efficacité, par l'emploi de masques et d'appareils respiratoires appropriés contre ces poisons.

Un moyen fort primitif, mais qui a donné jusqu'ici d'excellents résultats, consiste dans une multitude de petits drapeaux placés au long du front, sur la crête des tranchées.

Quand le vent souffle vers vous, vous en êtes aussitôt prévenu par le drapeau dont l'étoffe se dirige de votre côté. Vous savez dès lors que vous pouvez vous attendre, d'ici quelques minutes, à recevoir un échantillon de parfumerie *made in Germany*. On a aussi inventé des appareils plus compliqués et qui émettent des avertissements sonores: des manières de girouettes-sifflets dont l'appel strident annonce la prochaine venue des gaz, et encore des appareils qui font partir des pétards.

— o —

POUR ETOUFFER LES REMORDS

DANS L'ARMÉE anglaise, quand un peloton est commandé pour l'exécution d'un espion, on remet aux douze hommes des fusils chargés à l'avance. Voici pourquoi: sur les douze fusils, six seulement sont chargés à balle. En conséquence, aucun des soldats qui a tiré n'est jamais sûr d'avoir tué quelqu'un sans défense et de sang-froid.

DE "NOBLES" COMMERÇANTS



LE ROI d'ESPAGNE est propriétaire d'une grande manufacture de motocyclettes et bicyclettes près de Madrid. Le Kaiser tient un café à Potsdam, près des portes du château.

Le Kaiser est également actionnaire d'une grande brasserie de Hanovre, et il est le seul propriétaire de la florissante fabrique de porcelaine de Cadinen, qui lui procure un bénéfice de 9% de son capital de \$500,000.

Le roi Pierre de Serbie était propriétaire d'un salon de coiffure et d'une pharmacie à Belgrade. Avant la guerre ce roi était l'agent d'une importante manufacture d'automobiles.

La reine de Hollande, qui possède une laiterie à proximité de son palais, à Het Loo, fournit une grande quantité de lait aux marchands d'Asterdam.

Le roi de Wurtemberg retire un bénéfice net d'au moins \$50,000 par an de ce que lui rapporte l'Hôtel qu'il tient à Beach Forest.

La jolie reine de Roumanie se lança, il y a quelques années, dans la fabrication des cures-dents. Son entreprise eut beaucoup de succès, à tel point qu'avant la guerre elle lui fournissait un beau revenu.

L'ex-czar de Russie était un marchand de bois. Le duc Ulrich de Wurtemberg est le propriétaire d'une des plus grandes manufactures de corsets du monde. Le grand duc de Saxe-Weimar est un boucher, et fait de bonnes affaires.

L'archiduchesse Frédérick d'Autriche est actionnaire pour une somme de \$2,500,000 dans une importante manufacture de bougies près du Budapest.

Le roi de Danemark se borne à faire produire son argent à la Bourse, et il y

a déjà fait quelques bonnes affaires.

Le roi de Suède a de gros intérêts dans une brasserie de Stockholm.

Le nouvel empereur d'Autriche s'intéresse beaucoup à une grande distillerie, industrie dans laquelle il a placé une forte somme d'argent, et qui est en pleine prospérité dans cet empire en décadence.

Le roi Albert, de Belgique, étant jeune, fit le service de reporter pour un journal américain, il gagnait \$15 par semaine.

Le roi de Bulgarie a la réputation d'être le meilleur de ces "nobles" commerçants. Il est propriétaire de théâtres, cinémas, manufactures de cigarettes, laiteries, et a fait d'importantes affaires à la Bourse autrichienne.

— o —

KULTUR ET BAINS DE SANG

UN DES premiers axiomes de la kultur allemande, c'est que tous les moyens sont bons pour voler. On nous apprend que la ville de Seraing vient de payer \$260 en châtiment de l'explosion d'une bombe. Or, cette bombe, de nombreux témoignages l'ont prouvé, un soldat qui en avait reçu l'ordre, la fit partir lui-même afin de trouver un prétexte pour infliger une amende à la ville.

Un autre axiome de la kultur, c'est que les Allemands son infailibles. Tout ce qu'ils font est bien. Leurs trains eux-mêmes ne sauraient dérailler. Si pareille chose arrive, c'est qu'on a provoqué l'accident. L'autre jour, en Russie, près de Lovicz, un train militaire s'est écrabouillé. Il fallut aussitôt sauver l'honneur du casque à pointe. Affirmant que le désastre avait été malicieusement provoqué, les Allemands ont fait une expédition de représailles sur un village voisin, un de ces raids que les brutes germaniques ap-

pellent un "bain de sang". Sous les ordres d'un éphèbe à lunettes, une compagnie de chasseurs bavarois a mis à mort 300 habitants du malheureux village, hommes, femmes et enfants. Tous subirent d'horribles mutilations.

"En revenant de cette petite affaire, écrit un chasseur bavarois à sa fiancée, nous étions couverts de sang de la tête aux pieds, comme des garçons d'abattoir... Je pense, douce Graetchen, que vous auriez été fière de votre Fritz".

— o —

LES POISSONS ET LA GUERRE

LES ANIMAUX jouent tous les jours un rôle des plus actifs dans la guerre actuelle. Il n'y a pas que les chevaux et les chiens, voire même les chats. Il y a aussi les poissons qui, depuis 1914, protègent les habitants de Paris contre l'empoisonnement dont ils se trouvaient menacés.

On sait que la capitale est alimentée en eaux potables par des adductions et des dérivations qui viennent de fort loin. La Dhuis et la Vanne, le Loing et le Lunain ont été à un certain moment, très sérieusement menacés sur diverses parties de leurs parcours respectifs. Les conduites de dérivation et les aqueducs d'amenée risquaient d'être contaminés, et les eaux pouvaient devenir dangereuses pour les consommateurs.

C'est alors que les agents du service municipal des eaux de Paris eurent une idée, qui, pour être des plus simples, n'en est pas moins géniale. Ils recherchèrent quels sont les poissons d'eau douce dont l'existence est la plus fragile, quels sont ceux qui meurent dès que l'eau dans laquelle ils ont coutume de vivre se trouve le plus légèrement contaminée. La tanche, la per-

che et le gardon entrent dans cette catégorie.

On introduisit donc, dès septembre 1914, des poissons, surtout des tanches et des perches dans les bâches d'arivée des grands réservoirs parisiens. Une surveillance sérieuse de tous les instants fut exercée sur les faits et gestes de ces poissons, de manière à arrêter les conduites d'amenée, dès que les animaux donnaient des signes évidents de malaises. Et voilà comment, en période de guerre, les poissons ont protégé en 1914 et protègent encore en 1918 les habitants de Paris contre les dangers de l'empoisonnement par les eaux de boisson.

— o —

FERDINAND LE SUPERSTITIEUX

IL EST reconnu que Ferdinand de Bulgarie est le plus superstitieux des hommes. Les marchands de pierreries se gardent soigneusement de lui offrir des opales, car il lui suffirait d'en voir un échantillon pour avoir de véritables convulsions.

Jamais il n'entreprend quoi que ce soit un vendredi ni un treize, et son entourage évite prudemment de mentionner en sa présence ce jour et cette date.

Lors de l'inauguration du port de Burgas, Ferdinand, qui n'était alors que prince de Bulgarie, prononça une allocution

où il fit allusion au pont de Jamboli-Burgas, ouvert à la circulation juste treize ans auparavant. Le ministre des Travaux publics, Popoff, chargé de lui répondre, débuta en ces termes :

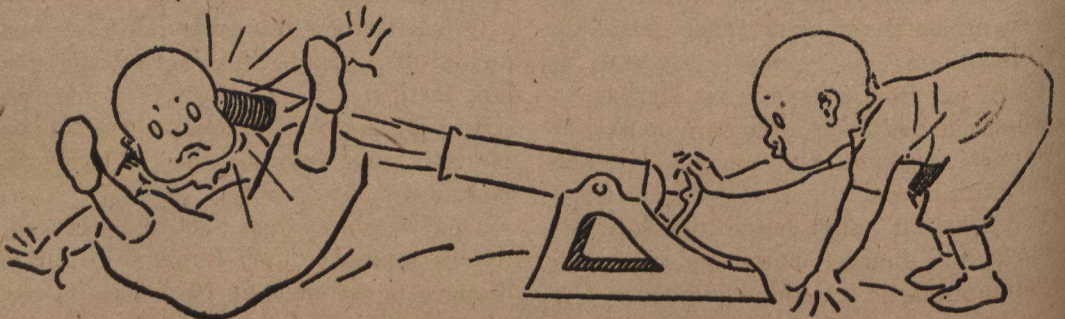
— Altesse Royale, il y a douze ans et douze mois, vous daigniez inaugurer, etc.

— o —

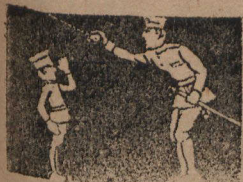
UN GENERAL SIMPLE SOLDAT

ON A reçu de Montpellier, France, cette note qui mériterait d'être reproduite dans tous les journaux, tant le fait qu'elle relate est d'un noble enseignement.

Une touchante manifestation patriotique vient d'avoir lieu à Lodève (Hérault), à l'occasion de la remise de la médaille au brigadier du 81^e régiment d'artillerie lourde Amanrich qui, général de brigade atteint par la limite d'âge lors de la déclaration de guerre, s'engagea comme simple soldat. Il a mérité la citation suivante : "Officier général en retraite, dégagé de toute obligation militaire, a pris du service comme simple soldat pour la durée de la guerre. Exemple vivant de patriotisme et d'abnégation de grande élévation morale. A toujours tenu à être avec ses hommes à la fatigue comme au danger. S'est distingué par son courage aux attaques d'août et septembre 1917 devant Verdun".



L'HISTOIRE DE LA BAIONNETTE



LA baïonnette est une espèce de dague que le soldat met au bout du canon de son fusil, pour s'en servir comme d'une arme d'hast, contre la

cavalerie, ou pour charger un corps d'infanterie ennemie.

Elle était connue dès 1571, quand Hotmann en écrivit à Jacques Capelle, à Sedan, une lettre qui était ainsi conçue: *"Is the Courtoy biennis supra ternis a me litteris petiit, ut illi pugionem muratum mitterem quenc vos appelatis baïonnette."*

En 1640, on fit quelques baïonnettes à Bayonne, et, l'année suivante, on les essaya au bout des canons des mousquets. Ces premières baïonnettes avaient une lame droite de 12 à 14 pouces de longueur sur 1 à 1/4 pouce de largeur.

Cette lame était fixée à un manche en bois de 9 à 10 pouces de longueur, que l'on enfonçait dans le canon quand on avait besoin de se servir du mousquet comme d'une pique ou d'une pertuisane.

En 1647, on adopta la baïonnette dans les Pays-Bas.

En 1670, on remplaça une partie des piques des troupes françaises par les baïonnettes essayées en 1641.

En 1671, on créa le régiment des fusiliers destiné à la garde de l'artillerie et on l'arma entièrement de fusils garnis de baïonnettes.

De 1676 à 1678, tous les grenadiers français eurent des fusils avec baïonnettes, et successivement, on en augmenta l'usage dans l'infanterie.

En 1681, on essaya, en France, des baïonnettes à douille, mais leur imperfection empêcha de les adopter de suite. Ces

nouvelles baïonnettes avaient une lame triangulaire de 20 pouces de longueur.

En 1689, l'infanterie hambourgeoise adopta le fusil à baïonnette, en remplacement de la pique. La même année le général anglais Mackay, proposa une baïonnette à douille.

En 1692, on essaya de nouveau en France, une baïonnette à douille, dont Martinet passe pour être l'inventeur. Elle était bien supérieure à celle de 1681, aussi on l'adopta. Cette même année, les Suédois adoptent aussi une baïonnette, mais la lame de celle-ci est plate comme celle des sabres; baïonnette pour les carabine des chasseurs, dits d'Orléans.

En 1693, les Anglais introduisirent, dans leurs armées, l'usage des baïonnettes à douille.

En 1700, le manche de la baïonnette est, partout, remplacé par la douille, qui permet de la conserver au bout du canon pendant le temps de la charge et du tir, ce qui rend dès lors le fusil, une excellente arme pour atteindre de loin, et en même temps une très bonne arme blanche pour résister aux attaques de la carabine.

En 1793, Vauban fait décider que toutes les piques encore existantes dans quelques corps, seront remplacées par des fusils avec baïonnettes à douille.

En 1706 et 1708, les troupes suédoises font un très bon usage de leurs baïonnettes que l'on conserve au bout du canon pendant l'exécution des feux, et en 1742, toute cette infanterie a des armes au bout desquelles on peut laisser la baïonnette pendant le tir.

En 1738, les Suédois remplacent les baïonnettes plate du modèle de 1692, par celles à lames triangulaires.

En 1757, on essaya, à Gotha, une baïonnette très pointue, formée par la baguette allongée, à cet effet, de 16 pouces. Cette

mauvaise invention est rejetée presque aussitôt que proposée.

Depuis cette époque, la baïonnette a été très améliorée, de sorte que, de nos jours, elle est devenue une arme très perfectionnée.

— o —

LES RESSOURCES DE L'EMPIRE

Avant le présent conflit, les ressources de l'Empire Britannique, ses colonies y étant comprises, étaient pour ainsi dire, fabuleuses.

Par exemple, durant l'année 1911, ses produits de matières brutes s'élevaient comme suit: charbon, \$503,200,000; diamant, \$33,196,000; or, \$223,600,000; argent, \$17,472,000.

D'un autre côté, sa production totale de blé était de 788,700,000 boisseaux; de vin, 6,500,000 gallons; de thé, 455,600,000 livres; de coton, 1,279,616,000 livres.

— o —

LE CLUB DES ANES

Aux temps héroïques du Premier Empire, fleurissait à Paris un club célèbre. Ce te socié, qui prit naissance au retour de la campagne d'Egypte, était une assemblée de savants qui s'était baptisée le *club des Anes*. Chaque membre se transforma en *membrane*. On recevait en baptême un qualificatif singulier: Monge, dont la femme s'appelait Lise, fut dénommé l'*Analyse*; Larrey, le médecin, l'*Anapeste*; Fontanes, grand-maître de l'Université, l'*Anathème*; l'abbé Grégoire, fils de Jean-Baptiste, l'*Anabaptiste*, etc. Nos arrière-grands-pères, on le voit, s'amusaient à peu de frais.

— o —

CANIFS RARES

On conserve précieusement le canif de Voltaire et celui dont Louis XVI se servait à la prison du Temple. La ville de Sheffield fabriquait des canifs à 16 lames; Leo Prônner fabriqua, en 1606, pour l'archiduc d'Autriche, un canif dont le manche, à 16 tiroirs, contenait: des psaumes sur parchemin en 21 langues; 1500 outils divers, 100 pièces d'or, une chaîne de plus de 5 pouces de longueur et de 100 anneaux, un noyau de cerise couvert d'armoiries, 24 assiettes en étain, 12 couteaux en acier et à manche de bois, 12 cuillères en buis et un cheveu d'enfant divisé dans son épaisseur en 10 parties. La longueur de ce canif phénoménal était de 4 pouces seulement.

— o —

NOMS DE RUES CHINOISES

Dans le Céleste Empire des noms de rues, aux expressions poétiques, telles qui suivent, sont assez communs:

La rue des Profit d'Or, celles de la Bienveillance et de l'Amour, de l'Amour Inlassable, de la Longévitité, des Cent Petits-Fils, des Dragons Salutaires, des Dragons au Repos, des Brises Rafraîchissantes, des Milles Béatitudes, des Cinq Félicités, des Dix Mille Félicités et celle de la Bonté Accumulée.

— o —

La majorité des habitants de Bagdad est de sang arabe, mais il y a plusieurs milliers de Juifs mêlés à d'autres races, particulièrement des Prussiens. Le peu de Turcs qui y demeurent ne sont que des officiers du gouvernement.

LE VENDREDI-SAINT EN ESPAGNE

AU PORTUGAL comme en Espagne et aussi dans toute l'étendue de l'Amérique latine, le Vendredi-Saint donne lieu à des fêtes que les populations françaises célébraient jadis avec un pieux entrain et qui se sont conservées intactes dans ces pays.

Nos photographies montrent les curieux costumes que revêtent, pour cette journée, les membres de certaines congrégations laïques de Lisbonne.

C'est la fameuse cagoule en étoffe noire, qui recouvre le corps entier, ne ménage que les trous correspondant aux yeux et à la bouche, sous l'étrange couvre-chef en formé de pain de sucre, et ne laisse apercevoir que les souliers ornés de larges boucles argentées.

Ces congrégations se recrutent parmi les classes aisées. On a prétendu qu'elles formaient des sociétés secrètes dont les membres se reconnaissaient entre eux en échangeant des signes de convention.

C'était exact aux siècles précédents; mais elles ont perdu tout caractère clandestin. Cependant, les membres se traitent de *hermanos* (frères), comme le font les francs-maçons, et, comme ces derniers, ils s'entraident aux heures d'adversité.

Ces photographies prises à Lisbonne, le matin du Vendredi-Saint, indiquent leurs principales fonctions: ils servent d'escorte à la procession qui traverse les principales rues de la ville, et arpentent gravement les petits pavés des rues lisbonnaises en s'appuyant sur d'étranges bâtons surmontés d'un emblème religieux et ornés de voiles de crêpe.

Mais là ne se bornent pas leurs fonctions. Certains supportent sur leurs épaules des brancards qui soutiennent des statues représentant les différents épisodes de la Passion.

LE VENDREDI-SAINT A LISBONNE



Ils revêtent tous la cagoule noire qui les recouvre en entier. Sous l'étrange couvre-chef, on aperçoit des ouvertures correspondant à la bouche et aux yeux.

On voit le Christ flagellé, le Christ couronné d'épines, la Vierge affaissée au pied par de véritables tableaux vivants, où des hommes et des femmes installés sur des



Les membres d'une congrégation laïque servent d'escorte à la procession qui traverse les principales rues de Lisbonne et portent des emblèmes religieux.

de la croix, et d'autres scènes analogues.

Dans certaines villes d'Espagne et de Portugal, ces statues ont été remplacées

plates-formes roulantes reconstituant ces mêmes épisodes.

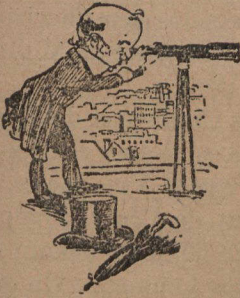
— o —

AU TEMPS DE LA MONARCHIE

Au temps de la monarchie, en Russie, à la mort du czar, les théâtres et les endroits d'amusements étaient fermés pour 3 mois. Ce deuil avait pour résultat un grand nombre de mariages, vu que les jeunes gens étaient forcés de s'amuser dans les cercles domestiques.

LE TOUR DU MONDE

Pour faire le tour du monde, un piéton, marchant jour et nuit, mettrait quatre cent vingt-huit jours, un train rapide quarante jours, un boulet de canon vingt-et-une heures et un courant électrique un-dixième de seconde.



LES COMETES ET LES EVENEMENTS

Il y a presque deux mille ans, le philosophe Sénèque, par une intuition de génie ou une science acquise dans le secret des Mystères, formulait une prédiction qui s'est réalisée à notre époque.

“Un jour viendra, dit-il, dans ses *Questions naturelles*”, où l'on pourra démontrer en quels lieux errent les comètes, pourquoi elles marchent écartées les unes des autres, quelles sont leurs dimensions et leurs propriétés. On ne peut point encore connaître leur cours et savoir si elles ont des retours réglés, parce que leurs apparitions sont trop rares; mais leur marche, non plus que celle des planètes, n'est point vague et désordonnée comme celle des météores qui seraient agités par le vent... Elles ont leur route qu'elles parcourent; elles s'éloignent, mais ne cessent point d'exister.”

Or, voici que, selon les calculs entrevus par le plus chrétien des philosophes, on nous annonce, pour le printemps de l'année prochaine, le retour de la fameuse comète de Halley. Observée déjà par Kléper, Longomontanus, plus tard par Lahire, Picard, Hervélius, Flamstead, et enfin par le célèbre astronome qui, le premier, l'identifia, fixa les époques de son retour et lui donna son nom, cette comète a une histoire quelque peu fantastique.

Son apparition la plus sensationnelle

eut lieu en 1456 et causa en Europe une grande épouvante par l'immense queue de 60 degrés qu'elle développait sur l'horizon. Elle semblait quatre fois plus grande que Vénus et émettait un rayonnement équivalent au quart de celui de la lune. Un détail qui ajoutait à la consternation générale, c'est que la queue du météore affectait la courbe d'un yatagan, au moment même où, après la prise de Constantinople, les Turcs marchaient sur Belgrade.

Pour faire rentrer la tranquillité dans les âmes, peut-être aussi pour détourner de funestes fléaux,—car l'influence maléficiante des comètes compte toujours de nombreux partisans,—l'Eglise ordonna des prières publiques qui ramenèrent le calme et peut-être modifièrent les événements.

Cette fois, il est plus que probable que le phénomène n'aura point la même intensité, puisqu'il est démontré qu'à chacun de ses retours la traînée de lumière qui fait son originalité perd de son étendue.

Néanmoins l'opulente crinière de la blonde voyageuse ne mesure pas moins de neuf millions de lieues, ce qui fait encore des cheveux d'une belle longueur. C'est M. Max Wolf, l'astronome de Heidelberg, qui, dans la nuit du 2 septembre 1908, a

protographié sa masse alors en route vers Orion.

Elle se trouvait, à ce moment, à une distance de cent trente millions de lieues du soleil, et pour entrer à toute vitesse dans la constellation du Taureau. Suivant les prévisions scientifiques, cette comète arriva en 1911. C'est vers le 13 avril qu'elle se trouva le plus près de nous.

L'année 480 avant Jésus-Christ parut dans le ciel une comète courbée, dite Cératias. Elle concorda avec les fameux combats des Thermopyles et de Salamine, si funestes à l'armée innombrable de Xercès.

En 431, une comète de couleur sanglante précéda les cruelles guerres du Péloponèse.

Une comète d'une lumière éblouissante, occupant un tiers du ciel, apparut en 372.

Il y eut alors d'horribles tremblements de terre qui dévastèrent l'Achaïe, et des débordements de la mer qui submergèrent Buris et Helicin, villes florissantes.

La vie d'Alexandre fut spécialement marquée à trois reprises par un phénomène du même genre. Sa naissance, son accès au trône, sa mort concordèrent avec l'apparition d'une comète.

Une autre, vraiment épouvantable, car elle paraissait aussi grande que le soleil et ornée d'une chevelure qui s'étendait par tout le ciel, et si lumineuse qu'elle changeait la nuit en jour, se montra en 146, au moment de la destruction de Carthage, et précéda immédiatement la guerre des Romains contre les Grecs.

L'année de la naissance de Sylla, 138, fut signalée par une comète rouge. L'an 130, une comète "aussi grosse que le soleil et d'un éclat supérieur" occupa le firmament durant quatre-vingts jours. Elle couvrait la quatrième partie de l'hémisphère céleste et sa queue employait chaque jour

quatre heures à monter obliquement dans le ciel et autant à descendre sous l'horizon. Elle coïncida avec la naissance de Mithridate, fameux roi de Pont.

Le débordement des Cimbres et des Teutons en 118 concorda avec une comète à traînée immense comme la Voie lactée, et le premier triumvirat de César, Pompée et Crassus eut, en l'an 60, pour témoin un de ces beaux météores lumineux. On sait aussi qu'en l'année 44 la mort de César fut accompagnée d'un prodige du même genre.

La naissance de N. S. Jésus-Christ, en dehors de l'Etoile des Mages, fut annoncée par une comète blanche, à longue chevelure argentine et présentant aux regards comme une forme humaine, qui se partagea en plusieurs petits astérismes.

L'an 14 après Jésus-Christ, comète sombre: mort d'Auguste; l'an 69, comète effroyable qui apparut au-dessus de Jérusalem, comme présage de sa ruine; l'an 79, comète nébuleuse: mort de Vespasien; 117, comète effrayante: mort de Trajan; 191, comète éclatante qui se manifesta en plein midi et fut suivie du massacre de trois empereurs. Rome fut saccagée et brûlée, en 240, au moment où une comète embrasait le ciel.

En 337, mort de Constantin; 363, mort de Julien l'Apostat, marquées, l'une et l'autre, par l'apparition d'une comète. En 400, un météore étincelant en forme d'épée, qui s'allongeait du zénith à l'horizon: naissance d'Attila. L'irruption du terrible roi des Huns en 451 concorde avec une comète échevelée, celle-là même que nous allons revoir.

En 479, une comète d'une grandeur inouïe et d'un éclat tel qu'elle éclipsait même le soleil illustra le règne de Clovis, véritable fondateur de la monarchie française.

La naissance de Mahomet eut lieu parallèlement en 570, avec l'apparition d'une comète effroyable qui occupa l'horizon pendant six mois. De même un astre à chevelure immense tournée vers l'Orient se montra, en 632, au moment où le calife Omar étendait son cimetière sanglant sur le royaume des Perses.

L'an 674, une comète horrible se manifesta pendant trois mois, accompagnée d'épouvantables tonnerres et de pluies orageuses continuelles qui ravagèrent tout le littoral de la Méditerranée et principalement l'Italie. Pour conjurer les alarmes du peuple, le pape Adéodat ordonna des prières et processions publiques. Indépendamment de ces perturbations anormales, cette période fut remarquable par les conquêtes de Moavia, quatrième successeur de Mahomet, qui s'avança jusqu'à Constantinople. Quatre ans plus tard, une comète brillante et large, qui occupa l'horizon pendant trois mois, coïncida avec une sécheresse inouïe et une peste affreuse, et l'invasion des Bulgares en Hongrie.

Deux comètes, qui parurent l'une au début, d'autre à la fin de l'année 726, revêtirent un aspect effrayant. Ce fut alors qu'Abdrame pénétra en France à la tête de 400,000 combattants. En 765, une autre comète marqua son passage par un froid si extraordinaire que la mer gela à plus de quarante lieues du rivage. Celle de l'an 800 fut accompagnée de tremblements de terre formidables. Ce fut l'année où Charlemagne fut couronné empereur d'Occident. En 814, une comète chevelue vint émouvoir ce grand monarque. Il annonça lui-même à son entourage qu'elle était l'avant-courrière de sa mort. Le trépas du grand calife Al-Mamoun se produisit avec la comète de l'an 833.

Le terrible an 1000, qui sema la terreur

dans le monde chrétien, vit une comète semblable à une torche ardente dont la chevelure se déroulait en queue de serpent. Elle fut accompagnée, l'année suivante, d'un autre météore de même nature et d'une immense envergure. Ces années furent particulièrement sinistres. Il y eut la peste, la famine et mortalité de souverains. La comète de 1066 (celle de Halley), semblable à une lune, apparut au moment du triomphe de Guillaume le Conquérant, en Angleterre.

Le règne puissant du pape Grégoire VII fut témoin d'un spectacle inouï, en 1077. Une comète singulière brilla à Rome en plein midi. La prise de Jérusalem, par Godefroy de Bouillon, en 1099, fut marquée par une immense comète barbue. L'an 1169, cinq comètes à longue chevelure, dont deux brillantes et grosses comme le soleil et deux autres comme la lune, se partagèrent le firmament. Saladin arriva à l'empire. Gengis-Khan vint au monde. Il y eut de grandes inondations.

En 1200, comète horrible. Les Barbares jettent les fondements de leur domination asiatique. En 1211, comète blanche qui tourne sa queue vers le septentrion: conquête des Barbares en Moscovie. En 1240, comète ornée d'une barbe immense qui couvrit le pôle boréal pendant six mois. Tous les monarques du Nord périrent, et les Tartares jetèrent la consternation dans l'Europe entière. En 1264, comète rougeâtre: guerre civile en Angleterre au sujet de la Grande-Charte. En 1337, deux comètes brillantes à aigrettes: naissance de Tamerlan et de Bajazet. Elles reparurent en 1412, lors de la fameuse bataille d'Ancyre, livrée par les deux conquérants, entre 800,000 Tartares et 400,000 Turcs.

La comète de 1450, merveilleuse par ses belles couleurs, s'avança de l'occident à l'orient, avec un rayonnement qui éclip-

sait celui de la lune. C'est cette année qu'eut lieu la bataille de Formigny et que Charles VII bouta les Anglais hors du territoire avec l'assistance miraculeuse de Jeanne d'Arc. Nous avons déjà parlé, au début de cet article, de la comète de 1456.

En 1472, une comète rouge couvrit la sixième partie du firmament et inaugura une sécheresse qui dura trois ans. Elle se rapprocha beaucoup de la terre et était si rapide qu'elle décrivit en un jour 120° du ciel. Ivan fondait en ce moment l'empire de Russie.

En 1477, comète noire suivie de la peste, 1500, comète et naissance de Charles-Quint, 1529, quatre comètes situées aux quatre coins cardinaux, Diète de Spire contre Lueber, grand mouvement de la Réforme, 1595, comète qui illumina le Nord; naissance de Gustave-Adolphe, 1652, comète, dont le noyau était comme entouré de petites étoiles et paraissait aussi large que la pleine lune. Ce fut l'année où Cromwell, chassa le Parlement d'Angleterre et se fit nommer Protecteur à vie; 1759, comète à figure étrange, la même qu'en 1456 et qui réapparut en 1911 — naissance de Robespierre.

La naissance de Napoléon Ier fut caractérisée par la magnifique comète de 1769. La mort de Voltaire et de Rousseau coïncida avec la comète nébuleuse de 1778. Les années 1790, 1792, 1793 furent remarquables par des comètes nombreuses et les événements terribles de la Révolution; la comète de 1811, une des plus belles qu'on ait jamais vues, signala l'apogée de la gloire de Napoléon.

L'Empereur, à Sainte-Hélène, voyant une nouvelle comète, eut le même pressentiment que Charlemagne et déclara à son entourage qu'elle annonçait sa mort. Au moment du choléra de 1832, on vit encore plusieurs comètes et celle de 1848 ar-

riva en même temps que la Révolution et la République.

Dès 1842, les faiseurs d'almanachs l'annonçaient en disant: "On présume que son approche prépare les grands événements". Et enfin, la comète de Faye qui correspondit au coup d'Etat de 1851 et celle de la guerre de Crimée, très brillante.

"En sera-t-il de même pour la comète Halley?" disait un journal français vers 1909. Nous vivons en des temps si troublés, que tout est possible. On a beau invoquer la science moderne, taxer de superstitions surannées les craintes partagées par les grands esprits qui s'appelaient Charlemagne et Napoléon, on n'empêchera pas les statisticiens d'établir impitoyablement, chiffres en main, des concordances éloquentes et imposantes par leur nombre, aussi bien que par leurs résultats.

"Après avoir nié l'influence néfaste des comètes sur la santé publique, voici qu'on l'explique aujourd'hui par les poussières cosmiques qu'elles entraînent dans notre atmosphère.

"Peut-être, reconnaîtra-t-on un jour de même qu'elles sont des signes avant-coureurs de grands événements. En attendant, on ne peut s'empêcher de constater que l'apparition des comètes a toujours concordé avec des perturbations graves, et choses dignes d'attention, toutes ont projeté leur queue et leur chevelure, dit Javary, dans la direction des contrées qui devaient éprouver leur favorable ou pernicieuse influence.

"Dieu veuille que la comète Halley ne nous apporte rien que d'heureux, contrairement aux pronostics alarmistes des astrologues Zookiel et Barlet, qui redoutaient une grande révolution pour l'année 1910.

"Le *Journal*, de Paris, dans son édition du 5 février 1914 disait: "Notre éminent

confrère, M. Camille Flammarion, signale la découverte par l'observatoire de Plevna (Bulgarie) d'une superbe comète, visible à l'oeil nu, dans le ciel du nord, entre la Grande Ourse et les Gémeaux.

“L'apparition de cet astre est-il un signe de paix ou de guerre? Pour les astronomes, il s'agit tout simplement de la comète de Delavan, dont la marche a été attentivement suivie, depuis plusieurs mois, à l'observatoire de Juvisy. Elle avait disparu, il y a quelque temps, à cause de son passage dans la zone des feux solaires.

“Aujourd'hui, elle augmente en grandeur et en beauté, déroulant un peu plus, chaque soir, son ondoyante chevelure.

“La pleine lune gêne en ce moment son observation, mais vers la fin de septembre elle deviendra visible pour nous.”

Ces deux journaux ont donc indirectement prophétisé la guerre qui éclata en août 1914. Souhaitons maintenant que la comète, présage de la paix, apparaisse dans le plus court délai possible.

— o —

LA LEGENDE DES TRUFFES

Les truffes, les délicieuses truffes au si précieux arôme, ont leur légende, que nous a contée un érudit du Périgord. La voici dans toute sa simplicité :

Un pauvre bûcheron de la Dordogne vivait heureux et tranquille dans son humble cabane, quand une femme vêtue de haillons, fatiguée, harassée, poussa la porte et s'installa auprès de lâtre. Le paysan partagea avec l'étrangère les quelques pommes de terre qui constituaient son modeste repas.

“Mais tout à coup, quel éblouissement !

Ainsi que dans les féeries du Châtelet, le tonnerre se fit entendre, tandis que des éclairs sillonnaient la cabane de leur subite clarté. La pauvre se transforma, en même temps, en une fée de la plus grande beauté et de la première jeunesse.

La pomme de terre que le bûcheron allait porter à sa bouche en cette minute mouvementée, devint subitement noire, tandis que la fée prononçait ces mots pleins de mystère :

— Ami, va dans ton jardin, creuse légèrement la terre dans laquelle tu trouveras ce fruit, dont personne ne pourra jamais recueillir la graine !

Puis, la fée disparut. Le paysan fit ce qui lui avait été ordonné. Il alla offrir à son seigneur les truffes de son jardin. Le seigneur, qui était un fin gourmet, fut enthousiasmé de goûter ce produit de la terre qu'il ne connaissait pas encore.

Le roi en entendit parler et s'en fit expédier un petit panier. Ce fut la fortune du bûcheron. Quand il mourut, ses enfants roulaient carrosse. Et voilà qu'un soir ces parvenus firent jeter dehors une mendicante qui essayait de pénétrer dans leur château. Ce en quoi ils étaient vraiment mal avisés car, tout aussitôt, il y eut une nouvelle audition de tonnerre et d'éclairs, tandis que la fée de jadis, qui venait d'être ainsi malmenée, s'écriait :

— Que désormais la truffe ne soit plus l'apanage des fils du bûcheron et que de leur jardin elle se propage aux alentours.

Puis, avant de s'évanouir dans la nue, la fée toucha de sa baguette les fils du bûcheron... qui furent transformés en porceaux et condamnés à chercher des truffes en fouillant la terre de leurs groins.

Voilà la légende des truffes.

— o —

HISTOIRE DE L'ÉCLAIRAGE

UNE intéressante vue d'ensemble de l'histoire de l'éclairage domestique vous est offerte par nos deux illustrations obtenues d'après des photographies d'une exposition rétrospective qui a eu lieu récemment en Amérique.

Vous y voyez là en raccourci les dix étapes qui ont marqué notre recherche de l'appareil lumineux idéal.

La première lumière qui éclaira l'homme des cavernes fut la torche de pin résineux qu'on enfonceait en terre comme un long cierge après en avoir enflammé une extrémité.

Vint ensuite la première des lampes à huile, employée dès la plus haute antiquité, exécutée en argile, en cuivre ou en bronze et dont le principe fut toujours le même malgré des formes différentes, à savoir : une mèche flottant dans l'huile et enflammée à l'un de ses bouts. Cette lampe rendit des services remarquables, puisque, connue des Egyptiens, elle fut en usage jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Un de ses perfectionnements, fut la lampe dite à "huile de baleine". Comme vous le montre notre figure, sa forme et



Torche de pin Lampe à huile des Romains Lampe à huile de baleine Bougie Lampe à essence

son principe marquent déjà un progrès sérieux. Elle est aisément portable; son huile ne peut s'échapper du récipient et un double système de mèches rondes et pleines, issues de deux minces tubes de

cuivre, permet une plus grande intensité d'éclairage.

La chandelle n'eut jamais qu'un médiocre succès. Mais voici la bougie, plus propre et plus éclairante, la bougie qui constitua l'éclairage de luxe jusqu'à l'adoption de l'électricité.

Voici ensuite la lampe, plus démocrati-



Lampe dite Rochester Bec de gaz ordinaire Manchon brûleur renversé Ampoule électrique Lampe Tynston à réflecteur

que et meilleur marché, qui brûlait de l'esprit de térébenthine. On ne l'adoptait cependant jamais qu'avec défiance car elle offrait de nombreux dangers d'incendie.

L'exploitation généralisée du pétrole, depuis environ vingt-cinq ans, fit construire sur le même modèle des lampes brûlant le pétrole. Elles furent perfectionnées avec les lampes du type dit *Rochester*, munies d'une cheminée et d'un dispositif donnant une plus grande intensité à la flamme.

Avec le gaz on employa dès le début des becs très simples où la flamme brûlait en liberté, affectant la forme d'un éventail. Le système des manchons "becs Auer" rendit au gaz, menacé par l'électricité, la faveur du public. Les manchons, dont la lumière est aussi intense que celle des ampoules électriques, furent adoptées par les municipalités pour l'éclairage des rues.

Il faut, pour terminer, mentionner l'éclairage électrique, avec ampoules de carbone incandescent qui, depuis quelques années, ont subi d'étonnantes améliorations.

UNE MER ETRANGE

EN PALESTINE

DANS cette Palestine, célèbre par tant d'événements bibliques et que la guerre a remise d'actualité, existe une mer étrange, unique au monde.

Dans l'Ancien Testament, elle eut différents noms: mer de la Solitude, mer de l'Est, mer des Plaines, mer du Désert, aujourd'hui, celui qu'elle porte à une signification plus précise et peint mieux ce qu'elle est réellement. On la nomme la mer Morte.

C'est un grand lac de quarante-sept milles de longueur sur une largeur variant de six à dix milles. Sa superficie est de 360 milles carrés et sa plus grande profondeur est de 1310 pieds.

Une remarquable particularité, c'est que le fond de cette mer intérieure est à 2602 pieds en-dessous du niveau de la mer voisine, la Méditerranée, et à 5,184 pieds plus bas que les rues de Jérusalem.

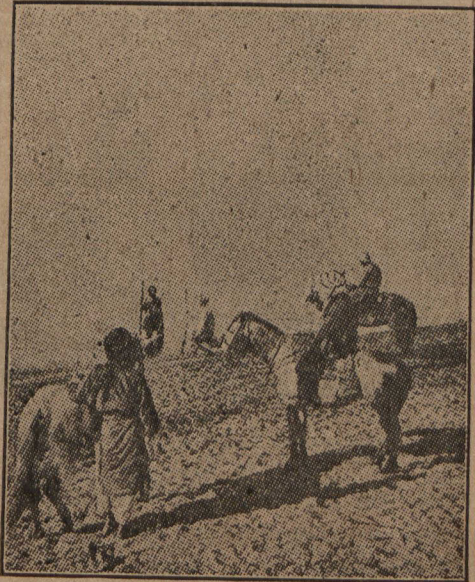
Toutefois ce qui caractérise spécialement la mer Morte, ce sont ses eaux elles-mêmes et ses rivages. L'eau est très limpide, très claire et cependant douée d'un pouvoir mortel bien constaté. Aucun poisson n'y peut vivre, aucune végétation ne s'y rencontre.

Cela tient à ce que cette eau, très amère et d'un goût excessivement désagréable, est six fois plus salée que l'eau des autres mers. Elle contient du sel dans la proportion d'un quart de son volume.

De cela résulte une conséquence curieuse: il est impossible à un être humain d'y plonger et par conséquent de s'y noyer.

Par une contradiction en apparence bizarre, mais en réalité très explicable, la mer Morte qui refuse la vie aux poissons, refuse la mort aux hommes. L'eau étant beaucoup plus pesante, à volume égal, que le corps humain, celui-ci flotte sur elle comme un morceau de bois sur de l'eau ordinaire.

Dans la mer Morte viennent aboutir une trentaine de rivières dont la plus importante est le Jourdain. Ces rivières, riches



Les rivages désolés du Nord et du Sud.

en poissons en amènent par conséquent des quantités avec leurs eaux dans le lac fatal. A peine arrivés, ces pauvres poissons entrent en agonie et bientôt ne sont plus que des cadavres.

Les eaux déversées dans la mer Morte

par les rivières qui s'y jettent sont évaluées au total de six millions et demi de tonnes par jour; malgré cette énorme quantité qui arrive quotidiennement, malgré aussi que la mer Morte ne communique avec aucune autre mer ou lac et n'ait pas d'issue, les eaux de cette mer n'augmentent pas de niveau; bien au contraire elles baissent lentement mais continuellement.

Ce phénomène est produit par l'évaporation qui est considérable. La chaleur



Les montagnes de sable et de sel à l'ouest.

intense qui règne dans la région, pompe en quelque sorte cette eau sans arrêt et en telle abondance que l'apport des rivières est insuffisant pour maintenir l'équilibre. L'eau seule s'évapore, le sel et les différentes matières restent dans la mer Morte et la rendent, d'année en année plus amère et plus mortelle pour les êtres vivants.

Actuellement, déjà, ses rivages sont désolés, mornes et sans aucun arbuste ni même un brin d'herbe. Les rives de l'Ouest

sont formées de collines sablonneuses, hautes de trois à quatre cents pieds et qui forment un paysage d'une tristesse infinie. Au Sud-Ouest, ces collines ne sont plus de sable, mais de sel; dans le voisinage on rencontre du gypse, du soufre, du jaspe, de l'asphalte, du charbon et du marbre.

Au Sud et au Nord, c'est une plaine désolée dont le sol est en grande partie formé par du sel et, d'un côté comme de l'autre, c'est un silence que ne trouble même pas le chant d'un seul oiseau.

Presque chaque matin, sur la longueur de cette mer, vers le milieu s'étend un brouillard dont la cause n'a pas encore été découverte. En fait, cette mer présente des particularités qui déroutent la science et l'imagination et font une profonde impression sur le touriste.

La mer Morte s'étend sur l'emplacement occupé, au temps des Chananéens, par les villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor. Loth, prévenu par une révélation divine que ces cinq villes seraient châtiées par le Seigneur, à cause de leurs vices, obtint que la plus petite, Ségor, serait épargnée. L'heure du châtiement arrivée, une pluie de soufre et de feu descendit sur Sodome et Gomorrhe et les consuma.

Aujourd'hui, la mer Morte recouvre de ses eaux mystérieuses la vallée comme un témoignage muet, terrible néanmoins du pouvoir divin irrité par les hommes.

— o —

Il y a 30 ans, les chimistes ne connaissaient que 2 douzaines de composés explosifs. Avant la guerre, on pouvait en trouver 1,000 et depuis le commencement du présent conflit, combien en a-t-on découvert de nouveaux?

ÉTONNANT EXEMPLE DE " DRY FARMING "

PAR dry farming, on entend, dans certains états, chez nos voisins, la culture en terre sèche. La dry farming constitue la grande nouveauté en matière agricole, et cette méthode est en train de transformer en contrées fertiles des milliers et des milliers de milles carrés qui, jusque-là avaient été considérés comme impropres à toute culture.

L'honneur de la découverte de ce procédé revient aux Mormons de l'Utah.

Voici une trentaine d'années environ, ces colons obtinrent du gouvernement américain de vastes concessions où, jusqu'alors, aucune végétation n'avait poussé en raison de la sécheresse du sol, de la rareté extrême des pluies et de l'impossibilité, faute de rivières, d'y tracer des canaux d'irrigation.

Les Mormons poursuivirent leurs expériences et les résultats leur semblèrent si encourageants qu'ils demandèrent de nouvelles terres et firent un pressant appel aux émigrés. On s'étonna et, un instant, le gouvernement songea à arrêter le mouvement d'émigration vers l'Utah, dans l'idée que les tentatives des Mormons ne pouvaient qu'amener la ruine des planteurs séduits par des offres alléchantes.

Une commission d'enquête fut nommée et les résultats de son rapport furent surprenants. En l'espèce, les colons de l'Utah étaient parvenus à transformer la région en un pays extrêmement fertile. Pourtant, les conditions climatiques de la région n'avaient point changé: il tom-

bait aussi peu d'eau qu'auparavant. Mais, par un travail incessant de la terre avec la pioche et la charrue, le sol, d'abord ingrat, avait fini par s'amender, par s'améliorer et déjà l'on recueillait de belles récoltes.

Nous ne pouvons, faute d'espace, nous lancer dans des détails plus techniques sur le dry farming, une science compliquée et qui a été l'œuvre de savants chimistes et ingénieurs agricoles. Contentons-nous de ses résultats qui sont tels que les colons tunisiens, qui ont souvent à cultiver dans des conditions analogues à celles qui s'of-



Agé de 15 ans, il laboure la terre.

frent aux Mormons, ont envoyé l'année dernière divers ingénieurs pour étudier de près les méthodes qu'ils appliqueraient ensuite dans cette colonie. Un exemple saisissant, pour finir. C'est celui d'un garçon de quinze ans, natif de Rogers, dans l'Arkansas, qui vient de remporter un extraordinaire succès à l'exposition de

l'Agricultural Department des Etats-Unis. Il a pu, en effet, exposer 50 boisseaux d'un des plus beaux blés qu'il ait été donné, à dire d'expert, d'examiner. Or, cette récolte a été obtenue sur un terrain exceptionnellement rocailleux et sec, seulement revêtu par endroits d'une très mince couche de terre.

Le jeune fermier avait été converti au dry farming. Il avait acheté pour une bouchée de pain le terrain que l'on considérait impropre à aucun usage et, tout seul, avec une chèvre et une petite charrue qu'il avait forgée lui-même, il laboura ses terres, y amena le guano et les phosphates, dans une charrette que traînait sa chèvre blanche, ensemença et fit sa récolte. Vous aurez une idée par notre gravure des belles gerbes qu'il recueillit dans son champ. Le jeune fermier est visible à côté, conduisant la charrue.

— o —

LE LAIT

ON peut dire que la question du lait est une question capitale et vitale, non seulement pour les tout petits, mais également pour les grands.

Malgré une stricte surveillance de la part des inspecteurs et des efforts du bureau d'hygiène qui méritent tout éloge, il nous est encore importé bien du lait de mauvaise qualité.

Nombreux sont encore les falsificateurs ou mauvais fermiers qui osent ajouter de l'eau au lait, à leurs risques et périls.

On n'a qu'à consulter les annales de la cour de Police pour se rendre compte de nombreux falsificateurs arrêtés et des punitions et amendes sévères infligées.

La malpropreté joue aussi un grand rôle dans la question du lait. Écoutons, à

cet effet, ce que le distingué professeur John Michels, déclare à ce sujet :

Les bacilles du lait sont tellement nombreux que dans une cuillerée on peut en compter un demi-million; ils sont si infiniment petits que l'oeil ne peut les apercevoir, mais qu'on les discerne seulement avec des appareils spéciaux, tel que le microscopie.

À la température de 50 degrés, nous dit le même professeur, les bacilles du lait se multiplient cinq fois leur nombre; à 70 degrés, 750 fois plus, à 32 degrés, ils n'ont plus la chance de se multiplier.

Pour que le lait reste doux, longtemps, il faut qu'il soit à la température de 40 à 45 degrés; les bacilles ne se développent plus.

Il a calculé qu'après 26 heures le lait devient mauvais ou dangereux.

Il est donc de toute nécessité de traiter le lait avec délicatesse; non seulement il doit toujours être bouilli, surtout pour les enfants en bas-âge, mais il doit être placé immédiatement dans un endroit froid ou sous la glace, en été surtout.

La bouteille de lait doit être toujours tenue hermétiquement fermée et lorsqu'elle est vide, la laver et rincer aussitôt à l'eau tiède.

Quant à la canne ou cruche de lait, on doit la laver à l'eau bouillante; on conseille même de faire bouillir l'ustensile pendant cinq minutes dans l'eau bouillante additionnée d'un peu de potasse, par surcroît de propreté.

Enfin, la glacière où l'on tient le lait, doit être lavée au moins une fois à l'eau chaude et au savon, toutes les semaines.

La bouteille de lait ou biberon et la suce du bébé doivent être lavées à l'eau chaude après chaque sevrage; la santé de l'enfant n'y pourra que gagner.

Les médecins conseillent de faire bouil-

bir de temps à autre la suce de l'enfant car il s'y forme à la longue, à l'intérieur, un dépôt lacteux qui peut devenir un foyer de microbes.

Toutes ces précautions que l'on vient d'énumérer ne sont pas superflues si l'on pense que le lait que nous buvons peut parfois provenir d'une bête malade ou tuberculeuse.

Suivons les conseils du professeur John Michels et notre bon sens, et surtout pour nos enfants, prenons des précautions.

— o —

LES RHUMES ET LES TROTTOIRS

DANS le journal *Good Health*, M. Martin Nevins, nous assure que le meilleur moyen d'éviter les épidémies de grippe et de rhumes, c'est de faire les trottoirs convexes, afin de faciliter l'écoulement de l'eau. Actuellement, presque partout les trottoirs sont plats et il s'y trouve des trous, ce qui permet à l'eau d'y séjourner.

La grippe et le rhume, ajoute-t-il, sont des maladies qui nous sont communiquées par des germes. Ceux-ci flottent dans l'air et nous les avalons par milliers. Mais dès que ces germes ont pénétré dans un corps sain ils battent en retraite en toute hâte. C'est seulement quand, par une cause quelconque, l'équilibre de la santé est rompu que les germes réussissent à s'installer dans notre système. La cause peut être la mauvaise alimentation, le manque d'air pur, etc; mais quand on se mouille les pieds dans l'eau froide en marchant sur le trottoir, ce qui est chose des plus faciles, on a les plus grandes chances possible d'attraper quelque indisposition qui permet aux germes de la grippe et du rhume de prospérer dans notre intérieur.

Si les trottoirs étaient convexes au lieu

d'être plats nous éviterions donc bien des épidémies de grippe, nombre de rhumes, de bronchites et d'affections pulmonaires, sans parler de cas de tuberculose, car celle-ci débute ordinairement par quelque simple maladie de poumons.

— o —

DES VILLES CONSTRUITES EN UN JOUR

C'EST un fait reconnu que la ville de Rome ne fut pas bâtie en un jour, mais il existe des villes qui n'existaient pas au lever du soleil et qui, avant son coucher, étaient de ce monde. En voici quelques exemples:

Il y a un demi-siècle, durant la grande poussée vers l'or, en Australie, la ville de Canvastown, sur la colline Emerald, à Victoria, fut rendue habitable dans le court espace de 20 heures. Si les constructions n'étaient pas de la haute architecture, elles pouvaient loger facilement 80,000 personnes.

La ville de Custer, dans le Colado, vit l'existence en un seul jour. Elle consistait en 500 maisons de bois qui sont demeurées pendant nombre d'années telles qu'elles furent construites, alors. Afin d'éviter du retard, tout le matériel avait été préparé et emporté des manufactures éloignées. Les murs des maisons aussi bien que les toits avaient été ajustés et numérotés soigneusement avant d'être mis en place.

Le terrain avait été travaillé en conséquence et près de 2,000 hommes en plus des assembleurs, avaient été engagés pour aider au travail de construction. La plus grande bâtisse était une maison de pension à deux étages, tandis qu'en outre des habitations ordinaires, on avait érigé des

boulangeries, boucheries et autres établissements commerciaux.

Dans l'Oklahoma, on construisit aussi une ville en moins d'une journée. Thomas City fut construit en une demi-journée et put donner l'hospitalité à plus de 3,000 personnes. Le même jour, un journal fut publié et mis en circulation tandis que le lendemain des grandes fêtes étaient instituées pour célébrer la naissance de la nouvelle ville.

Une autre ville qui fut construite en peu de temps fut celle de Snyder dans l'Oklahoma. Elle vit le jour un vendredi. Dans l'anticipation de cet intéressant événement des milliers de personnes s'étaient rendues à l'endroit désigné, dans le but de s'emparer des meilleurs sites.

Le jeudi précédent, Snyder n'était rien, parce qu'il était sans habitant, voie ferrée et la moindre construction. Mais dès le lever du soleil, au matin du vendredi, plus de 10,000 personnes étaient sur les lieux.

Peu de temps après, la ville était divisée, les bâtisses en voie de construction, des trains en opération, une gare érigée, tandis que 2 hôtels, 3 banques et un grand nombre d'établissements de commerce étaient en pleine activité.

— o —

LES COTES FAIBLES DE QUELQUES HOMMES CELEBRES

HENRI III ne pouvait demeurer dans une chambre seul avec un chat.

Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait.

Vladislas, roi de Pologne, se troublait

et prenait la fuite en voyant des pommes.

Erasme ne pouvait sentir du poisson sans avoir la fièvre.

Scaliger frémissait de tout son corps devant du cresson.

Tycho-Brahé sentait ses jambes fléchir sous lui à la vue d'un renard ou d'un lièvre.

Le chancelier Bacon tombait en défaillance chaque fois qu'il y avait une éclipse de lune.

Bayle était pris de convulsions quand il entendait l'eau jaillir d'un robinet.

La Moëhe le Voyer ne pouvait souffrir le bruit d'aucun instrument et prenait un goût fort vif au bruit du tonnerre.

Jules César, au contraire, redoutait ce bruit, et portait une couronne de laurier pour se préserver de la foudre.

Mithridate était fort triste après un mauvais rêve.

Auguste, dit-on, partait du pied droit quand il sortait. Ça devait lui porter chance.

Le Tasse croyait voir le diable continuellement à ses côtés.

Pascal, un précipice à sa gauche.

Jacques II pâlisait à la vue d'une épée nue.

Louis XIV ne pouvait supporter la vue du clocher de Saint-Denis.

Lalande mangeait des araignées.

Ampère, en faisant son cours, fixait des yeux quelque bouton de l'habit d'un de ses auditeurs.

Louis XI était persuadé qu'un prêtre pouvait, par ses prières, prolonger sa vie de quelques jours.

Edgar Poë s'adonnait à l'alcool et à l'opium. Il mourut ivre-mort, dit-on.

La Fontaine oubliait l'heure quand il était absorbé par la contemplation des animaux.

— o —

LA PEUR INSTINCTIVE

L'ÊTRE humain est déconcertant. On rencontre parfois des hommes très braves, qui risqueront dix fois de suite leur vie sans trembler et qui, par contre, ont une peur



Les uns ont peur des crapauds.

instinctive, irraisonnée et ridicule d'objets ou d'animaux inoffensifs.

On cite le cas d'un compositeur de musique que la seule vue d'une araignée faisait sauter comme s'il se fût agi d'une bête féroce.

Un jour il était à son piano et il laissait courir machinalement ses doigts sur le clavier tout en devisant avec un ami qui était venu lui rendre visite. Tout à coup, le musicien devint blême, il se leva précipitamment et s'écria : "Tue cela, vite! vite!" En même temps il se réfugiait à l'autre extrémité de la pièce en donnant les marques d'une frayeur intense.

—Tuer quoi? demanda l'ami.

—L'araignée, là-bas...

—C'est cela qui te fait une telle peur? car l'animal était atteint de la rage. De-

dit l'ami en riant. Rassure-toi donc.

Et il écrasa la bestiole.

—C'est bête assurément, dit le musicien rassuré, mais c'est plus fort que moi. J'ai la crainte de deux choses: les araignées et le poison et il est impossible de pouvoir me raisonner à ce sujet!

Ces craintes ridicules sont plus fréquentes qu'on ne le croit; il y a des personnes que la seule vue d'un crapaud suffit à rendre malades; d'autres redoutent les serpents, ce qui est plus compréhensible, d'autres ont horreur des chats ou des chiens.

Pour ce dernier cas, ce n'est quelquefois que de la prudence exagérée. Un jeune enfant d'une douzaine d'années fut un jour cruellement mordu à la jambe par un chien, qu'il s'amusa à taquiner; peu de



D'autres redoutent les araignées.

temps après, un de ses camarades fut également mordu par un chien et en mourut

puis lors, le premier enfant tremblait devant le plus tranquille des toutous et, plus tard, parvenu à l'âge d'homme, cette crainte au lieu de disparaître n'avait fait que de croître et s'embellir.

Il y a des personnes plus malheureuses encore; l'une d'elles n'osait pas entreprendre quelque travail important, dans la crainte de se tromper. C'est une disposition d'esprit plutôt fâcheuse quand il faut travailler pour gagner son pain quotidien.

Quand ces craintes sont poussées à l'excès, elles influent quelquefois gravement sur l'esprit de la personne et lui enlèvent



D'autres enfin ont une peur bleue des chiens.

tout le charme de l'existence. C'est alors une véritable maladie du cerveau qui fait voir du danger ou des conspirations partout; cela devient ce que l'on nomme la folie de la persécution.

En somme ceux qui sont affligés de cette façon, d'une manière plus ou moins grave, qu'ils ne craignent que les crapauds quand ils en rencontrent, ce qui est assez rare ou qu'ils se croient continuellement poursuivis par quelque ennemi, ceux-là sont réellement à plaindre.

Le raisonnement n'a aucune prise sur eux et il n'y aurait qu'un énergique et continu effort de volonté qui pourrait les guérir.

AVANT DE SE QUITTER

L'Anglais avant de prendre congé d'une connaissance, lui donne une cordiale poignée de main et lui lance un "good-bye" qui emporte le vent; le Français très poli se contente d'un expressif "Au revoir".

Le Turc se croise solennellement les deux mains sur la poitrine et s'incline profondément quand il fait ses adieux.

L'ingénieux Japonais enlèvera ses souliers au moment de votre départ et vous dira en souriant: "Vous allez quitter ma méprisable demeure pour continuer votre honorable voyage—vous avez mes égards".

En quittant un ami, l'habitant des Philippines lui donne sa bénédiction en lui frottant le visage au moyen de sa main.

Le "Lebe wohl" allemand n'est pas sympathique, mais il est moins embarrassant que celui de l'Hindou, qui, au moment de votre départ, se jette à vos pieds.

L'Islandais met de travers deux plumes rouges. Les habitants de la Nouvelle-Guinée échangent des chocolats. Les Birmans disent d'une voix profonde "Hib! Hib!"

Le "Auf wiedersehen" des Autrichiens est l'expression sentimentale de séparation la plus en vogue.

Un Cubain ne considère pas un bonjour cordial à moins qu'il ait reçu un bon cigare de sa connaissance.

Le Russe se contente de cette expression baroque "Praschai".

— o —

Il existe sur l'île de Chatham, près des côtes de l'Equateur, une énorme quantité de chats noirs. Ces bêtes vivent dans les crevasses d'un volcan, près des côtes; ils se nourrissent de poissons et de crabes tout comme nos chats de souris ou de rats.

LES GROTTES MYSTERIEUSES

DANS certaines parties de la France, principalement dans les régions arrosées par l'Ardèche, le Gard et le Lot, les eaux torrentielles ont creusé des grottes profondes analogues aux canons du Colorado. Ces grottes furent le théâtre de bien des drames, car elles abritèrent des bandits, des faux-monnayeurs et des faux-sauniers. De terribles légendes s'y rattachaient et, pendant longtemps, personne n'osa les visiter.

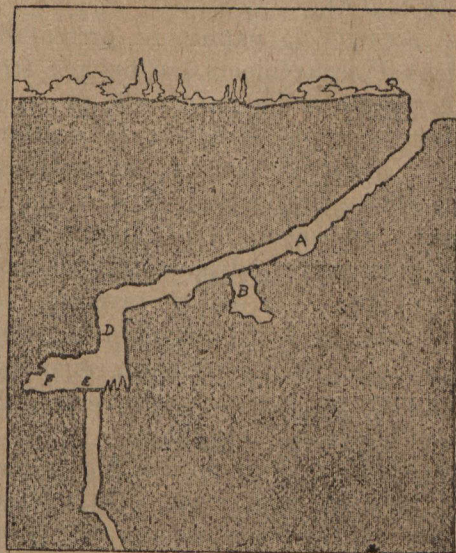
On crut d'abord qu'elles avaient été creusées par l'homme. Rien de moins exact. Elles doivent leur formation à l'état fissuré des roches dures qui composent le terrain. Il n'est aucune roche qui ne soit découpée par des crevasses dont profitent les eaux torrentielles qui s'y précipitent, en les élargissant et en cherchant plus loin une issue. Le plan et la coupe de la grotte de la Crouzatte vous feront, après ces explications, comprendre d'un coup d'oeil le mécanisme de sa formation.

Depuis, des circonstances comme l'assèchement ou le détournement d'un torrent, ont laissé le gouffre à sec. Les herbes ont envahi son entrée. Elle est devenue presque invisible et, du coup, la grotte a pu être transformée en repaire.

La Crouzatte fut visitée, pour la première fois, il y a une vingtaine d'années. Cela ne fut pas sans danger. Suivez le parcours des explorateurs sur notre dessin. La pente qui mène à la première chambre A, s'enfonce à une profondeur de 155 pieds. Le couloir mène ensuite à un puits B, de 20 pieds de profondeur. Il fal-

lut placer des planches au-dessus pour franchir le vide. Plus loin, on trouve un autre puits D, de plus grande profondeur encore, et dans lequel on descendit à l'aide de cordes.

Le sol de ce puits était tapissé de stalagmites. On y découvrit le squelette d'un sanglier. Plus loin se trouvait un autre gouffre, d'une profondeur incalculable, et au fond duquel on entendait gronder un torrent. Sans nul doute, ce torrent était jadis en communication avec l'eau qui



La grotte Crouzatte.

descendait dans le gouffre. Une échelle E fut placée au-dessus de l'abîme et l'on put parvenir à la chambre F., où l'on distingua, à la lueur des torches, douze lits grossiers et des fragments d'ossements.

Il est certain que la Crouzatte fut habi-

tée. Le squelette d'un homme, adossé au mur, les bras en croix, restait seul, comme le témoignage d'une aventure inconnue et dont les ombres de la caverne ont enseveli le secret.

— o —

LA FABRICATION DES CONFETTI

Les confetti sont d'origine italienne. Mais au lieu d'être en papier, ils étaient faits, primitivement, de petites boulettes de plâtre ou d'argile, encore à demi-molles, au moment où on les employait.

Chaque personne tenait sa provision de confetti dans un sac. On portait des masques et des costumes spéciaux pour se protéger la figure ou pour mettre à l'abri ses vêtements, qui auraient été endommagés par les confetti.

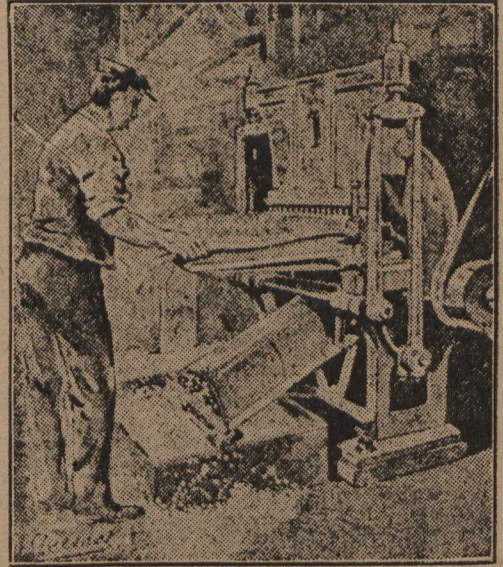
Les confetti de papier, ne présentant pas tant d'inconvénients, ont fini par être adoptés partout. La machine le plus généralement employée à leur fabrication, consiste essentiellement en un marteau-pilon. Vous apercevrez, au-dessous, disposée horizontalement, la première rangée de 572 poinçons cylindriques qui sont fixés sur une plaque, à la base du marteau.

Une machine à vapeur, dont la force est transmise par une courroie, communique au marteau un mouvement vertical de haut en bas et de bas en haut.

Suivons les opérations, une fois la machine mise en mouvement. Un ouvrier présente sur la mâchoire aux 572 poinçons une main de papier de 36 feuilles d'épaisseur. Les poinçons s'abaissent et perforent le papier, faisant du coup, plus de 2,000 confetti. Cela fait, l'opérateur pousse le papier en avant et le marteau s'abaisse à nouveau.

Entre la plaque aux 572 poinçons et le corps du marteau-pilon, un espace vide

est ménagé pour permettre aux confetti de sortir peu à peu par le haut des poinçons. Là, un courant d'air, établi par un ventilateur, les chasse, plus ou moins agglomérés, vers un cylindre muni d'hélices



Le marteau-pilon, généralement employé dans la fabrication des confetti.

intérieures, animées d'un mouvement rapide. Les confetti se séparent et voltigent dans un récipient où on les ramasse à la pelle.

— o —

UNE HARPE DE MARIE STUART

Dans une vente aux enchères d'une collection d'objets d'art historiques qui eut lieu à Edimbourg, une harpe ayant appartenu à Marie Stuart a été achetée pour \$4,838.40, par le Musée archéologique de la ville. Cet instrument avait été donné par la reine à un barde, comme prix d'un concours. Les enchères ont été disputées par un jacobite fanatique, qui les a poussées jusqu'à \$4,500.



ANATOMIE DE L'ÉPONGE

Nous parlions récemment de la pêche de l'éponge. Malgré que son emploi remonte à la plus haute antiquité, bien des personnes ignorent que l'éponge n'est que le corps mou et flexible d'un animal. Et, à la vérité, les savants eux-mêmes furent, pendant longtemps, loin de s'entendre à cet égard. A preuve que Linné et Tournefort affirmèrent que l'éponge était une plante.

Aujourd'hui, l'éponge est classée parmi les *zoophytes*, animaux dont l'organisation est tout à fait rudimentaire. On veut dire, par là, que leur anatomie est des plus simples et qu'ils paraissent à peine doués de vie et de sensibilité. C'est à cause de cela et à cause de leur forme qu'on a cru que les éponges étaient des végétaux.

On a, en effet, étudié les éponges avec le plus grand soin pendant qu'elles étaient en vie. On n'a jamais pu observer un mouvement. On a essayé en vain d'obtenir des contractions, en les piquant, en les déchirant, en les brûlant ou en jetant sur elle des acides corrosifs.

Cependant, si vous pouviez observer une éponge placée dans un verre rempli d'eau de mer, vous verriez cette eau s'agiter, entrer et ressortir par les trous de l'éponge,

dans une sorte de mouvement incessant et mystérieux.

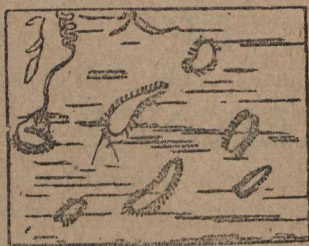
Vous pourriez, à certaines époques de l'année, voir des petites particules opaques, de forme légèrement ovale, se détacher de l'éponge. Ces corpuscules se mettent aussitôt à nager dans l'eau. Ils sont munis de cils vibratiles qui leur permettent de se mouvoir et ressemblent assez à des infusoires. Lorsqu'ils se sont ainsi promenés pendant deux ou trois jours, ils se fixent contre un corps solide, deviennent immobiles et, en grandissant, se déforment complètement.

Leur corps prend une consistance gélatineuse. C'est une sorte de chair molle qui se creuse de canaux et de trous, sans cesse traversés par l'eau: en un mot, c'est une autre éponge qui vient de naître.

Elle prendra les formes les plus variées et les plus inattendues. Vous pouvez en juger par une de nos illustrations qui vous montre une éponge en forme de coupe ou de bouquet de fleurs. Notre autre dessin vous montre quelques-unes de ces infusoires d'où naissent les éponges, les *gemmales*.

Enfin, vous avez souvent observé sur des éponges à bon marché une matière

dure et pierreuse que le couteau des préparateurs n'a pas toujours enlevée avec soin. C'est à proprement parler le squelette de l'éponge ou, si vous voulez, la base



solide par laquelle l'éponge se fixe sur le rocher où elle passe, au fond des eaux, son existence pacifique et si curieuse.

— o —

UN VILLAGE - FORTERESSE

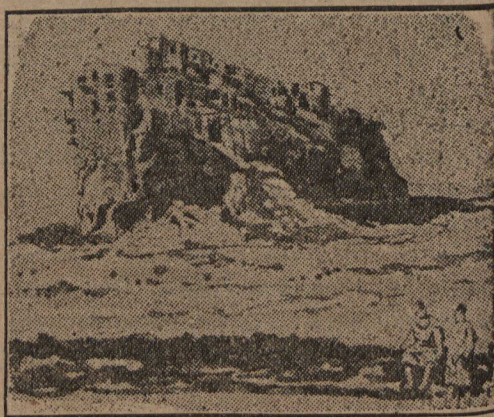
LA Perse est un des pays les plus arriérés qui soient. On y construit actuellement des chemins de fer. La civilisation va donc y pénétrer avec eux. Signalons, avant qu'elle disparaisse, une des plus grandes curiosités persanes, le village d'Eydi Khast. Il se trouve sur une colline solitaire, aride, ensablée, et qui domine la plaine. Il a tout à fait l'aspect d'un château féodal ou d'une ancienne forteresse. Point de rues ou de routes qui en permettent l'accès. Seul, dans la muraille, d'une dizaine de mètres d'élévation, est pratiqué un trou: c'est l'entrée.

Comme cette entrée se trouve à six mètres de haut, il faut, pour parvenir jusqu'à elle, franchir un pont-levis tout à fait primitif et qui s'élève du sol jusqu'au trou en pente raide. A la nuit, on relève le pont-levis et personne ne peut ni entrer ni sortir.

La caractéristique d'une forteresse, c'est

qu'elle renferme une garnison. Il n'y a jamais eu de soldats à Eydi Khast. Rien que des habitants craintifs, paresseux et indolents qui se sont protégés, en construisant leur forteresse, contre les méfaits des brigands.

Près de huit cents personnes habitent Eydi Khast. Il est probable que ce village a été construit peu à peu, les maisons s'adossant les unes aux autres, s'élevant les unes sur les autres pour finir à n'en former plus qu'une. Le tout est dans le délabrement le plus absolu. Les chambres consistent en excavations creusées dans le mur et soutenues par des échafaudages vermoulus. La sauvagerie des habitants est très grande. Ils ne cuisent ni leur viande



Le village-forteresse de Eydi Khast.

de ni leurs légumes, qu'ils mangent crus. Et comme ils n'ont guère que très peu d'eau à leur disposition, ils se lavent en se frottant la figure et les mains avec du sable.

— o —

D'après estimation, on prétend que les fermiers, aux Etats-Unis, subissent annuellement une perte de \$100,000,000 de dégâts occasionnés par les insectes.

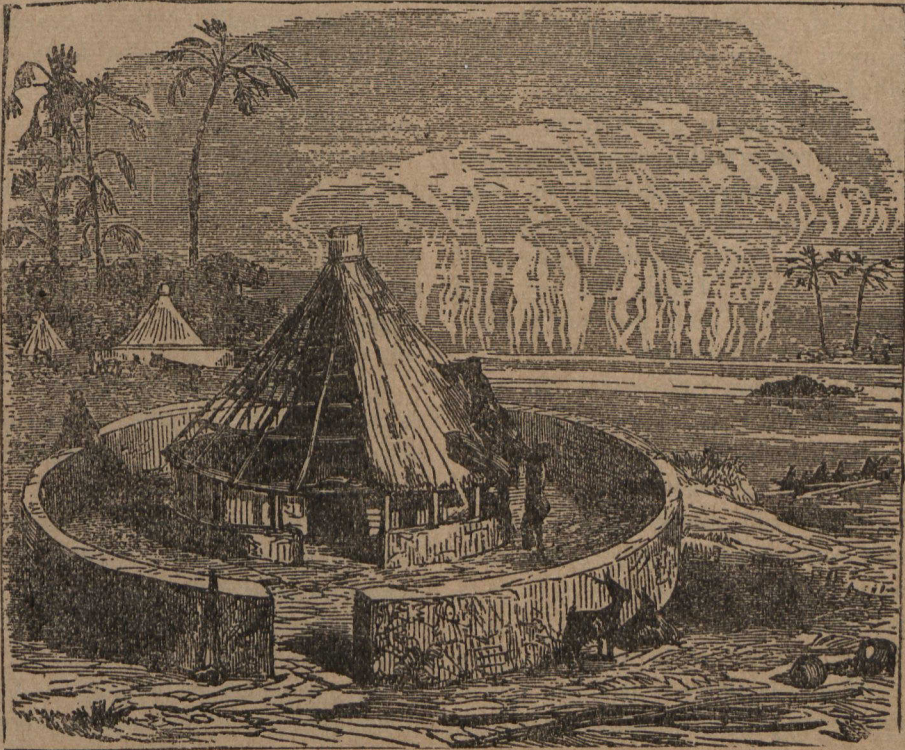
AU PAYS DES MAKOLOLO

Les femmes du Makololo, dans l'Afrique-Sud, se font remarquer par leur amour du travail et leur ingéniosité dans l'érection des habitations qui leur servent de résidences.

En effet, ce genre d'ouvrage leur est confié et il faut voir avec quelle habileté elles l'accomplissent. Voici d'ailleurs comment

10 pieds, les murs et les planchers sont très bien façonnés, afin d'en éviter l'entrée aux insectes nuisibles.

Alors un vaste toit à forme conique est construit à l'écart, au moyen de branches de roseaux. Lorsqu'il est terminé il est placé avec précaution sur la tour cylindrique.



Construction d'une maison chez les Makololo.

elles exécutent leurs entreprises :

La première opération consiste dans la construction d'une tour cylindrique formée de pieux et de roseaux joints ensemble au moyen de la boue. D'une hauteur de 9 à

Comme le toit est placé bien au-dessus de la tour centrale, il est supporté par des pieux lesquels sont liés ensemble au moyen de fils de fer réunis par de la boue.

Cependant ce toit n'est pas fixé aux

pieux ou à la tour centrale et peut être enlevé à volonté.

Aussi quand un visiteur se présente chez les Makololo, il reçoit l'hospitalité sous le toit d'une maison en voie de construction, qui est installé sur le sol.

Bien que ce genre d'habitations soit très peu élevé, il répond bien aux exigences des naturels du pays, qui passent leur vie active en plein air et qui n'usent de leurs maisons que pour dormir.

Un explorateur qui visita ce pays n'eut pour habitation qu'une cabane qui ne dépassait pas 19 pouces en hauteur, 22 pouces de longueur et 12 de largeur à l'entrée. Un naturel de Makololo, qui ne porte pas d'habit peut facilement s'introduire dans une telle habitation, mais un mortel civilisé peut difficilement y pénétrer.

Et il faut comprendre combien ces endroits sont malsains, puisqu'ils ne sont pourvus d'aucun système de ventilation et d'éclairage; ces tours ne sont après tout que des espèces de chenils infectes, et il faut être Makololo pour pouvoir y trouver quelque peu de confort.

Notre illustration représente une habitation installée sur les bords du Zambèse, un peu au-delà des grandes chutes Victoria, en Afrique Centrale.

Les femmes ont placé le toit sur la bâtisse et sont engagées dans l'installation des matières végétales qui se servent à le couvrir. Au centre, on peut voir la tour cylindrique qui forme le logement intérieur ainsi que la porte tout à fait petite, par laquelle on peut s'introduire. Tout autour on peut remarquer aussi un mur qui est pourvu d'une porte d'entrée.

Cette dernière muraille est faite de roseaux et d'osiers qui ont été liés ensemble par une grande quantité de glaise, très bien adaptée à la main, de manière à former un mur solide et très fort.

LES AMAZONES DU DAHOMEY



La conquête définitive du Dahomey par les Français aussi bien que la mort du sauvage roi Béhanzin, après son long exil, ont certainement mis fin à l'armée autrefois fameuse des Amazones.

La force de ces vaillantes femmes de guerre fut le fait le plus curieux émanant d'un pays aussi étrange.

La plus grande partie de ces Amazones étaient des femmes âgées de 18 à 25 ans, très bien entraînées à la guerre depuis leur plus tendre enfance.

D'autres étaient des femmes qui s'étaient rendues coupables d'infidélité à leur époux, d'autres avaient divorcé à cause de leur mauvais tempérament, de leur stérilité ou certaines autres raisons qui engageaient les époux à se débarrasser de leurs épouses.

Alors elles étaient envoyées au roi, et si leurs forces physiques le permettaient, elles étaient entraînées dans le Corps des Amazones.

Ces femmes de guerre étaient armées d'épée, de hache, et de fusil. Très braves et préparées à endurer les plus grandes souffrances, elles ne se plaignaient jamais.

Un voyageur de passage au Dahomey, quand Béhanzin détenait le pouvoir, fut épaulé du genre d'exercices auxquels elles se livraient.

Ces Amazones formaient la garde spéciale du roi et livrèrent des batailles plus dignes de mention que celles livrées par les guerriers mâles, lors de la guerre avec les Français.

LA VALEUR DE LA PORCELAINE

Les anciens mangeaient autrefois dans des écuelles qui étaient les unes en bois, les autres en étain ou en faïence. Elles faisaient partie du service de la table.

Il y avait même des écuelles en or et en argent; c'étaient de vrais chefs-d'oeuvre d'orfèvrerie richement décorées, verrées, repoussées, émaillées et gravées.

Les musées de France ont conservé quelques-unes de ces écuelles, comme curieux spécimens.

De nos jours, quoique l'écuelle ne soit pas encore tout-à-fait disparue, on se sert communément de l'assiette, de forme moins creuse et plus large que l'écuelle.

Le pauvre monde se contente de manger dans des assiettes émaillées; elles durent plus longtemps et sont d'une grande économie pour la bourse de la maison. Ceux qui sont un peu plus en moyen, en ont en porcelaine, enfin les gens de la "haute" se payent le luxe de manger dans des assiettes en argent et en vermeil. N'empêche que la soupe, pour celui qui a faim, est toujours aussi bonne, servie comme vous le voudrez dans une assiette de bois, de verre, d'émail, d'or, de faïence ou d'argent, le principal étant l'appétit...

La vraie porcelaine est chère; c'est plutôt sa qualité que l'on paye. Il faut être bon connaisseur de la chose, si l'on ne veut pas se faire attraper, en achetant au lieu de vraie porcelaine une simple imitation.

C'est presque un art que de savoir choisir et différencier la bonne de la mauvaise qualité de porcelaine.

L'industrie de la porcelaine a pris naissance en Chine. Elle est donc très ancien-

ne puisqu'elle date du 2^{ME} siècle avant l'ère chrétienne. C'est vers le 15^{ME} siècle après J.-C. qu'elle atteint son plus haut degré de perfection, puis elle retomba en décadence au 18^{ME} siècle. Elle fut de nouveau relevée, car cent ans après, on essaya de fabriquer de la porcelaine de Chine à Rouen et à Orléans, en France, par la production d'une porcelaine artificielle qui obtint un très grande vogue et qui fut très recherchée des amateurs. Successivement, Chantilly, Memery, Vincennes, Sceaux et Bourg-la-Reine devinrent des centres manufacturiers de porcelaine.

La véritable porcelaine se distingue des autres produits céramiques par la vitrification et la transparence qui sont les ca-



FIG. 1.



FIG. 2.



FIG. 3.

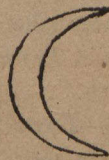


FIG. 4.



FIG. 5.



FIG. 6.

ractères particuliers de la poterie à pâte blanche, finie, sonore, résistante à la gelée et imperméable à l'eau, c'est la vraie porcelaine.

La porcelaine anglaise est aussi très recherchée. Elle est composée d'éléments naturels: argile, sable et phosphate de chaux.

Vous pourrez reconnaître la porcelaine de Sèvres par sa couleur brillante, et la

délicatesse de son fini. Telle que notre illustration à la figure 1, ces trois vases qui datent de 1753 et 1754 ont été vendus pour \$45,000.

La figure 2 nous montre la porcelaine aristocratique de Dresde. Elle est remarquablement belle dans ses nuances qui en font des objets d'arts d'une valeur presque fabuleuse.

L'indication 3 nous illustre de la porcelaine anglaise de Chelsea. Quelques pièces sont décorées de nuances dorées et sont d'une valeur extraordinaire. Le style Derby est d'ordinaire vaste, d'un dessin faible et d'une couleur élaborée.

Les figures 4 et 5 sont une imitation de la porcelaine de Sèvres, et la sixième, de la porcelaine chinoise.

— o —

LES VAMPIRES

ON a raconté des histoires si extraordinaires sur les vampires que leur nom seul suffit à nous donner le frisson.

Par "vampires", on désigne de grandes chauves-souris, généralement de la grosseur d'une pie, et qui habitent, pour la plupart, l'Amérique méridionale. Il y en a de plusieurs variétés, désignées sous les noms de *molosses*, de *noctiliions* et de *phyllostomes*.

Ces animaux se nourrissent d'insectes, comme les chauves-souris. Mais ils attaquent aussi les bestiaux endormis pour en sucer le sang dont ils se gorgent. C'est de là qu'est venue leur sinistre réputation. On a prétendu que les vampires pouvaient tuer un homme endormi en le privant peu à peu de tout son sang.

Des récits romanesques racontent que les vampires s'introduisent la nuit dans les habitations par les fenêtres laissées entr'ouvertes. On ajoute que, pendant

qu'ils ont en train de "vider" leur victime, ils battent continuellement des ailes pour répandre dans la pièce une fraîcheur agréable qui donne au malheureux un sommeil profond.

C'est trop joli pour être vrai.

Certes, il est incontestable que des vampires ont été surpris en train de sucer le sang d'un animal ou d'un imprudent qui s'était endormi à la belle étoile. Mais il n'a jamais été prouvé qu'un homme soit mort par le fait d'un vampire.

Ces animaux ont un curieux procédé



Vampire, de l'Amérique Méridionale.

pour faire sortir le sang de la peau. Ils l'incisent avec les papilles cornées dont leur langue est armée. Or, les plaies faites par la langue des vampires sont si petites que la quantité de sang qu'ils sucent en quelques heures est insignifiante, en tous cas, incapable de déterminer la mort.

— o —

Les pêcheurs des côtes de Ceylan se servent des rayons X pour découvrir les perles renfermées dans les huîtres, ce qui les exempte de les ouvrir.



POUR CONSERVER LES GRAINS

Ce vaste panier que nous illustrons ci-contre, fut imaginé par une tribu d'Indiens de Ponca, en Californie.

Bien que fabriqué au moyen de branches d'osier soigneusement entrelacées, il pèse néanmoins 325 livres, lorsqu'il est vide.

La partie principale a six pieds de profondeur et est

surmontée d'un couvercle qui a lui-même trois pieds de hauteur.

Cette curiosité est actuellement la propriété de l'Institut des Arts et Sciences de Brooklyn, New-York.

Pour l'expédier sur un char à marchandises, on a été obligé d'en élargir le plancher.

Ces curieuses tours qui servent à conserver les grains de Ponca sont installées sur de rudes plateformes, dans le but d'éviter l'humidité du sol.

Chaque panier a une couverture à l'épreuve de l'eau, recouverte de gazon ou d'écorce de cèdre.

— o —

AUX ETATS-UNIS

Au sixième Congrès d'Exposants de films cinématographiques tenu récemment à Chicago, il a été établi qu'il y a actuellement, aux Etats-Unis, plus de 21,000 salles et théâtres de vues animées, fréquentées par plus de 25,000,000 de personnes par jour. On compte 250,000 opérateurs dont l'ensemble de salaires se monte à \$2,300,000 par semaine.

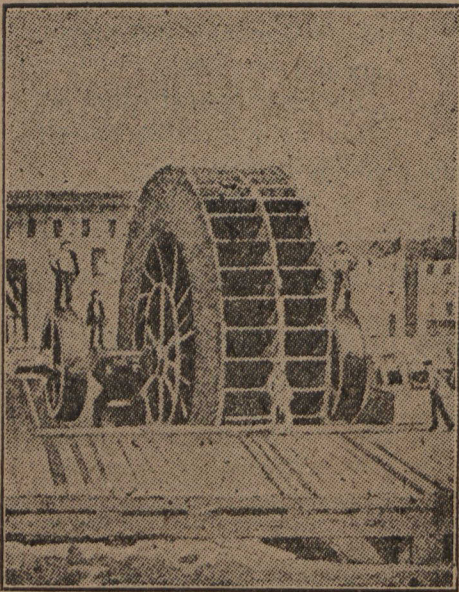
COMME SOUVENIR

Les soldats français et belges, dans les tranchées, tant pour se distraire que pour occuper leurs loisirs, fabriquent des anneaux, en aluminium, très jolis, aux emblèmes des nations alliées, du régiment, aux initiales diverses ou autres décorations originales, qu'ils envoient à leur famille ou amis, comme souvenirs de guerre.

UN VENTILATEUR GEANT

C'EST avec justesse que l'on a pu dire que le "coeur" d'une mine à charbon moderne était l'appareil ventilateur qui fournit l'air respirable aux patients travailleurs qui peinent dans le sous-sol.

La ventilation des mines peut s'opérer par des moyens naturels, puits ventilateurs et courants d'air obtenus. Or, ces procédés, connus de longue date, ne sont pas toujours suffisants dans les exploitations minières, lorsqu'elles pénètrent à de grandes profondeurs. On a alors recours à des ventilateurs mécaniques et nous al-



Un immense ventilateur.

lons vous présenter celui qui, assure-t-on, est le plus puissant du monde.

Il fonctionne en Pensylvanie, dans une mine du comté de Washington et la roue de ce vaste "éventail" a un diamètre de 11 verges et 5½ pieds de large.

Ce ventilateur pourvoit d'oxygène respirable 5,000 mineurs. Et il est absolument

indispensable qu'il travaille sans interruption, sans manquer un seul "battement" de son coeur d'acier.

Fait de larges et lourdes plaques métalliques épaisses de trois pouces, ce ventilateur est soutenu par deux énormes supports, placés aussi près que possible de la roue, et qui se terminent par des coussinets sur lesquels tourne l'axe.

Deux machines à vapeur spécialement construites sont employées à mettre le ventilateur en mouvement, chacune d'elles étant capable de le faire marcher à elle seule. Un ingénieux arrangement des manchons de friction permet, en temps voulu, de recevoir la force motrice d'une de ces machines, juste au moment où l'on veut laisser reposer celle qui vient de travailler. De la sorte, le ventilateur ne cesse pas d'être en mouvement.

Pendant qu'une des machines actionne le ventilateur, l'autre peut être employée à transmettre sa force à l'intérieur de la mine et à assurer la mise en branle des portes mobiles qui aident à la circulation de l'air dans les galeries de grande profondeur.

UNE BELLE OPERATION

Une remarquable opération a récemment été réussie dans un des hôpitaux militaires parisiens, par le docteur Guépin. Cet éminent chirurgien a enlevé à un soldat blessé une portion équivalente au sixième de son cerveau. Le malade, qui est aujourd'hui complètement rétabli, ne se ressent aucunement de cette soustraction.

Le mille terrestre vaut 1609 verges. Le mille marin 1852. La lieue 4,827 verges.



L'INVENTEUR DES ALLUMETTES



PRÈS tant d'au res crises, voici, écrit un journal de Paris, voici la crise des allumettes; et, comme l'essence manque pour garnir nos briquets, vous verrez qu'on sera bien obligé de revenir d'ici

peu au silex et à l'amadou qu'avait fait oublier l'invention de Sauria?

Sauria? vous demandez-vous. C'est le nom de celui qui, vers 1830, eut l'idée de tailler des petites tiges de bois qui "prendraient toutes seules". Longtemps, il avait poursuivi ses expériences, tout en faisant ses études au collège de Dôle. Cela lui avait valu bien des pensums et bien des retenues, sans compter de nombreuses brûlures.

Pendant, un jour, il eut la joie de voir s'enflammer par le frottement, sa première allumette de bois. Il avait réussi dans ses recherches, mais il n'en eut pas le bénéfice. Sauria avait trop parlé : dix ans plus tard, ses allumettes nous revenaient... mais d'Allemagne.

L'ANCETRE DE NOS CARTES POSTALES

ON nous apprend que l'invention de la carte postale fut faite au début du XVIII^e siècle, à Augsbourg, dans l'intérieur d'une communauté protestante et dans un but de propagande.

On sait que les habitants d'Augsbourg

avaient été pour la plupart contraints d'abjurer la confession luthérienne, et les cartes en question avaient pour but de tenir en communion ceux qui avaient préféré s'exiler. Petites feuilles volantes, contenant quelques mots et des dessins à la glorification de Gustave-Adolphe, qui avait protégé un moment les persécutés, elles circulaient sous enveloppe. L'usage en était assez répandu pour qu'on en vendit dans les foires. Ces cartes d'Augsbourg sont devenues très rares et les collectionneurs les paient fort cher.

Comme on le voit, il n'y a rien de très nouveau sous le soleil!

— o —

LE CHIRURGIEN IMPATIENT



LE grand chirurgien suisse qui vient de mourir César Roux, n'avait aucune patience. Un jour, une princesse russe, de la famille impériale, fut introduite dans le cabinet du professeur, au moment où ce dernier achevait de rédiger une fiche médicale sur le dernier client qu'il avait reçu.

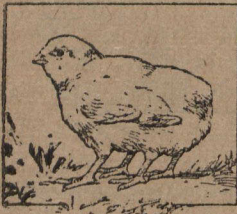
—Veuillez prendre un siège, Madame! dit Roux, en continuant à écrire.

La princesse, vexée d'attendre, s'exclama d'un ton irrité:

—Mais, docteur, je suis la princesse X!

—Alors, prenez deux sièges, Madame, riposta le chirurgien sans lever la tête.

L'ÂGE DES POULES



Le professeur C..., examinateur aux examens des vétérinaires, aime à faire preuve d'humour.

Une de ses questions préférées est la suivante: "A quoi, monsieur, reconnaît-on l'âge d'une poule?"

Le candidat, d'ordinaire, demeure interloqué. Le distingué professeur ne manque point alors de hausser les épaules. "Vous ne savez rien, monsieur; on reconnaît l'âge d'un gallinacé à la longueur de l'ergot".

Un jour, cependant, C..., posant son habituelle question, resta frappé de stupeur. Un gros garçon, réjoui, répondit sans sourciller:

"Monsieur, on reconnaît l'âge des poules aux dents".

Et comme le professeur allait bondir, il ajouta:

"Si la poule est jeune, on la mange facilement; si elle est vieille, il faut de solides molaires!"

— o —

LE PLUS VIEUX ET LE PLUS GRAND ORGUE DU MONDE



On prétend que la cathédrale de St-Paul possède le plus vieil orgue du monde. Il fut construit par Bernard Schmidt vers 1624 et coûta \$10,000. L'emboîtement fut fait par un menuisier pour \$1,695 et les sculptures et moulures sur l'extérieur coûtèrent \$4,000.

Il est vrai que depuis cette époque l'orgue a subi plusieurs altérations mais les jeux de tuyaux, construits par Bernard

furent gardés et jouent aussi bien aujourd'hui qu'au temps de leur installation. Le réservoir qui alimente les tuyaux de l'orgue, pèse plus de 3 tonnes; quelques uns des tuyaux sont tellement énormes que leur sommet disparaît à perte de vue sous la voûte du dôme. Les plus petits se dressent à l'alentour de l'autel pendant que d'autres sont cachés par les stalles et les portes du chœur.

La jeu de l'orgue se compose de cinq rangées de clés qui obéissent au toucher avec une douceur égale à celle d'un piano, malgré l'immensité de l'orgue.

Par une simple pression du doigt sur une des rangées de boutons le changement de jeux se produit, de même se font les variations des sons de l'orgue depuis le son le plus doux jusqu'au plus fort qui fait vibrer tout l'extérieur.

— o —

LES COUSINS DU ROI GEORGES



En autant que les têtes couronnées de l'Europe sont concernées, cette guerre peut être considérée comme une guerre civile, par les liens de parenté qui existent entre elles.

Comme la Reine Victoria était la grand-mère, et le roi Edouard VII était l'oncle des rois de l'Europe, le roi George en est le cousin.

Il a donc des cousins en Prusse, au Danemark, en Grèce, Russie, Norvège, Suède, Belgique, Espagne, Portugal, Autriche-Hongrie, Italie, Hollande, Roumanie, Bulgarie, Monténégro, Wurtemberg, Saxe-Muningen, Schaumburg-Lippe, Hesse et Brunswick. En effet, on a estimé à 300 le nombre de ses cousins ou arrière-cousins.

Son cousin le plus fameux est certainement le Kaiser, dont la mère était la sœur du roi Edouard. Fait encore étonnant, le Kaiser est le vingtième aspirant à la Couronne Britannique, par le droit de parenté. Heureusement que le roi George a 5 fils, ce qui peut nous assurer que le Kronprinz même ne montera pas maintenant sur le trône d'Angleterre.

Le roi George compte aussi l'ex-czar et l'ex-czarine de Russie et Constantin de Grèce. Le roi Alphonse est cousin de George, par son mariage. Il compte aussi Chrétien du Danemark, qui a épousé la princesse Alexandrine de Mecklembourg.

Les sympathies du roi Haakon de Norvège devraient être favorables à l'Angleterre, d'autant plus qu'il a épousé une nièce de la reine Alexandra et qui est aussi la sœur du roi Georges V.

— o —

QUI AURA LA BOUTEILLE ?



Il y a trente-cinq ans, les survivants d'une batterie d'artillerie qui avait servi pendant la guerre de Sécession, fondaient à East-Orange (Nouveau Jersey) une association de secours mutuels. Au nombre de quarante ils convinrent de célébrer chaque année, le 4 juillet, la fondation de leur société en organisant un banquet.

Le règlement portait une clause étrange. Sur la table du festin devait figurer une bouteille de champagne qui ne serait débouchée et consommée... que par le

dernier survivant de l'association et cela à la mémoire de ses frères d'armes disparus.

En acceptant cette clause bizarre, les membres de la "Battery A. Veteran's Association" ne se doutaient guère qu'ils signaient avec le Destin un contrat de longévité. Le fait est qu'à la dernière réunion, l'année dernière, la société était au grand complet.

Notez que le plus jeune de ces vieux braves a cinquante-neuf ans!

Souhaitons que ces quarante "immortels" puissent être au complet encore longtemps pour célébrer la fondation de leur curieuse association.

— o —

CIMETIERES DES BETES

PÉKIN, capitale de l'Empire des Célestes, possède un cimetière des chiens ayant appartenu aux divers empereurs. On en compte plus d'un millier, chacun ayant reçu une sépulture séparée, déposé dans un petit cercueil en bois d'iris soigneusement sculpté.

Leur tombe était surmontée d'une pierre en marbre, en agate ou en ébène, incrustée de filament d'argent.

Lors de la guerre Sino-Européenne en 1900, les Alliés firent un riche butin de ce cimetière qui fut détruit en majeure partie.

Il est encore visible aujourd'hui et se trouve situé derrière l'ancien Palais d'été de Sa Majesté l'Empereur de Chine.

Hyde Park a également un de ces curieux cimetières situé près de la Porte Victoria. Une douzaine de chats et à peu près 200 chiens sont enterrés là. Une fosse contient parfois plusieurs chiens dans un cercueil différent placé à 3 pieds sous terre.

LES MARIAGES ROYAUX EN ANGLETERRE



Le registre des mariages de la Chapelle Royale est tenu par un fonctionnaire du Cabinet et non par un officier de l'état civil.

Le Roi n'est pas tenu, comme le font les autres, de faire enregistrer la naissance de ses enfants ni la mort de son prédécesseur.

Comme la Chapelle Royale est une propriété Royale l'enregistrement des mariages n'est pas soumis aux lois habituelles. Mais un registre spécial est tenu par un fonctionnaire du Cabinet, qui est actuellement l'évêque Boyd Carpenter, qui prend note des baptêmes, mariages et décès des membres de la famille Royale, et des baptêmes et mariages de ceux qui, par autorisation du Roi, peuvent se servir de ladite Chapelle pour ces cérémonies.

— o —

LA CHINE ET LES PERRUQUES

Le rétablissement de la République en Chine aura, sans doute, une répercussion fâcheuse sur l'industrie de la coiffure.

Au cours de ces dix dernières années, 90 millions de nattes furent importées de Chine pour dissimuler la calvitie des crânes de la vieille Europe. Par malheur, comme première manifestation de leurs instincts démocratiques, les Chinois s'empressèrent de couper leurs nattes, si bien qu'il n'en reste déjà presque plus. Or, il n'est pas d'autre partie du monde susceptible de nous fournir autant de cheveux naturels et l'on appréhende le jour où nos élégantes sur le retour devront se contenter de perruques de chanvre.

— o —

UNE PLANTE UTILE



Il n'est guère de jardin campagnard où l'on ne voie figurer cette haute plante à fleur colossale que l'on appelle communément *soleil*. En Russie, elle est cultivée en grand et rend de très nombreux services.

Sa graine fournit une huile de table d'un goût agréable, et constitue pour les volailles un aliment excellent; les tourteaux servent à engraisser le bétail, et la feuille bouillie avec du son, à lui procurer une nourriture rafraîchissante; enfin, la tige desséchée est un bon combustible.

Ajoutons que les plantations de *soleils* assainissent les endroits marécageux, la plante absorbant beaucoup d'eau tout le temps qu'elle croît.

— o —

LES PREMIERS RECENSEMENTS



Le premier recensement dont il soit question dans l'histoire de l'humanité, paraît être celui de Moïse, qui est relaté dans l'Ancien Testament, au Livre des Nombres. A Rome,

des fonctionnaires attirés, les *censeurs*, procédaient tous les cinq ans au dénombrement de la population.

En France, le premier recensement officiel remonte à 1700 et le second à 1784; mais on ne se basait alors que sur le chiffre des naissances. C'est seulement en 1801 que l'on commença là-bas, à procéder avec quelque précision.

En Angleterre, un projet de loi propo-

sant un recensement annuel avait, en 1753, soulevé à la Chambre des Communes, une violente opposition. Un député déclara que ce projet était "attentatoire au peu de liberté que conservait encore l'infortuné peuple britannique... qu'il constituait une dénonciation criminelle de la faiblesse numérique de l'Angleterre aux ennemis du dehors, etc., etc." Le projet fut repoussé.

De nos jours, on a admis chez toutes les nations civilisées qu'un dénombrement périodique de la population n'avait rien de vexatoire, et fournissait, au contraire, de précieux éléments à beaucoup d'études utiles. Avant la guerre, la périodicité de cinq ans était la plus généralement adoptée.

— o —

UNE MINE D'ARBRES



Il existe, dans le Haut-Tonkin, des agglomérations d'arbres enfouis dans la terre, à une profondeur variant entre 2 et huit verges, parfaitement conservés, et dont le diamètre atteint parfois une verge. Ces mines d'arbres doivent provenir d'une immense forêt qui aurait été ensevelie par un tremblement de terre; on ne saurait déterminer, d'ailleurs, à quelle époque remonte cet ensevelissement; il est sans doute assez récent, à en juger par certains arbres dont les hautes branches sont parfaitement conservées. Les arbres qui constituent cette mine sont une variété de sapin, le *Nam-Hou*: on s'en sert surtout pour la confection des cercueils, à cause d'une essence spéciale qu'il contient et qui le rend imputrescible.

— o —

UN NID D'OISEAU ARME



DANS la République Argentine, où les étés sont longs et chauds, on a l'habitude de laisser les fenêtres ouvertes durant les journées les plus chaudes.

Un oiseau, prenant avantage de cet état de choses, commença à construire son nid dans une chambre, l'installant à la partie supérieure d'une fenêtre. Il y déposa ses oeufs qui furent couvés et finalement des petits éclosent.

Lorsqu'on décida d'enlever ce nid, on découvrit qu'il était pratiquement armé, l'extérieur étant composé presque entièrement de vieux clous rouillés mêlés au milieu de foin.

Après avoir compté les clous, on découvrit qu'il y en avait pas moins de 66, en plus de certains fils de fer et d'épingles.

La curiosité est plus grande lorsque l'on apprendra que l'oiseau n'était pas plus gros qu'un rouge-gorge domestique.

— o —

UN POISSON OSSEUX

Nous sommes émerveillés, et à bon droit, devant le mécanisme complexe et cependant parfait de l'anatomie humaine avec son système de 248 ossements et de 60 artères.

Cependant bien que la formation physique de l'homme soit simple, elle ne peut être comparée à celle de la carpe ordinaire.

En effet, le poisson a 4386 os et 4320 artères sans compter ses 99 muscles.

— o —

D'OU VIENT LE NOM DE "SANDWICHES"

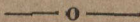


Le comte de Sandwich (le notable Jimmy Switcher du règne de Georges III, passait souvent des journées entières à jouer aux cartes, se faisant apporter par les garçons de table des rafraichissements sous la forme de morceaux

de viande entre du pain, ce qui lui permettait de continuer sa partie sans interruption et perte de temps pour aller manger.

Cependant ce "pair" n'est pas l'inventeur de l'idée de ce genre de nourriture tel que l'on est disposé à le croire, parce que les Romains étaient eux-mêmes très friands de mets ainsi préparés.

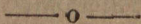
Après tout le fameux comte n'a fait que donner son nom à ce genre d'aliment.



LES YEUX D'UN SERPENT

Les yeux du serpent, pendant ses moments de sommeil ou d'insomnie, qu'il soit mort ou vivant, ne se ferment jamais.

La raison de cet état de choses, c'est que les serpents n'ont pas de paupière, leurs yeux étant protégés simplement par une peau rude qui disparaît à chaque fois que le reptile change de peau.



LA MENAGERIE DU SULTAN



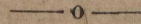
Parmi ceux qui ont le plus regretté la disparition du régime d'Abdul Hamid de Turquie, il n'en fut pas de plus affligé que le docteur Heinrich Schafer, le médecin vétérinaire du Sultan, dont la tâche était de surveiller la ména-

gerie de ce dernier, à Yildiz Kiosk.

Abdul Hamid, qui s'intéressait excessivement aux animaux domestiques, possédait 3500 chevaux, 18 zèbres, 200 mules égyptiennes et 80 chameaux qui composaient à chaque année la caravane sacrée à la Mecque.

Le Sultan donnait une attention particulière à ses animaux et s'informait chaque matin de l'état de santé de chacun d'eux.

En plus de cette extraordinaire collection, Abdul Hamid gardait pas moins de 1500 chats.

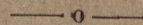


POUR AIDER A LA NATURE

LÀ où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer pour développer la vie d'une plante, le gaz acétylène ordinaire peut être favorablement utilisé.

Des expériences récentes ont réussi à produire, sous un simulateur acétylène, des framboises bien avant leur maturité ordinaire.

Des radis ont été ainsi cultivés, ne céant rien à la qualité de ceux élevés sous les rayons du soleil.



DES FOURMIS GARDIENNES D'ARBRES



Parmi les merveilles de la Création, on cite cette catégorie d'insectes qui se sont faits les protecteurs des arbres et des plantes.

Parmi ces dernières plantes, on parle de l'arbre remarquable qui est le "cecropia adenopus" du Brésil. Son tronc élancé est couronné de longues feuilles placées à l'extrémité des branches.

Des fourmis actives parcourent continuellement les branches et les feuilles,

mais si l'arbre est quelque peu secoué, une multitude de fourmis sortent de leurs antres, prêtes à livrer un assaut contre l'intrus.

Ces insectes sont les défenseurs que cet arbre semble garder pour se protéger contre ceux qui ont pour mission de le dépouiller de ses feuilles.

Ces défenseurs laissent rarement leur retraite, où ils vivent en famille. Le danger seul les en fait sortir.

MINES DE SAVON

Les fantaisistes se sont-ils assez moqués des gogos qui achetèrent des actions de mines de savon?

Les mines de savon existent... En Russie, sur les bords de la mer Noire, on exploite d'abondants gisements d'un minéral composé de silice, d'alumine, d'oxyde de fer, de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie, en un mot, de tout ce qu'il faut pour faire d'excellent savon.

Ce minéral que les Tartars de la région appellent "kil", est grisâtre et friable. Au contact de l'eau, il se gonfle, se ramollit, forme une pâte très onctueuse. Une fois calciné, on peut l'employer pour le nettoyage de la peau et du cuir chevelu.

Vous verrez qu'on finira par découvrir des mines de chocolat...

LA PATRIE DES CHIENS

La ville de Haverfordwest en Angleterre, est la plus grande ville aux chiens ; on pourrait l'appeler, sans scrupule, la patrie de la race canine.

La ville compte 6,000 habitants et autant de ces quadrupèdes ! Il y a été accordé, l'année dernière, plus de 6,000 li-

cences de chiens, ce qui prouve qu'il y a un chien par habitant ! On rencontre, paraît-il, dans les rues, autant de chiens que de personnes !

Quoi d'étonnant, quand on pense que le trafic principal des habitants est l'élevage de ces animaux. Fox terriers, chiens de chasse, chiens d'arrêt, épagneuls, tous de pure race, dont quelques-uns de grand prix.

C'est la patrie des Sealyham, fameuse race de chiens terriers qui étonnent les meilleurs chasseurs.

Plusieurs de ces bêtes furent vendues dernièrement aux enchères et rapportèrent à leur propriétaire la jolie somme de 2000 piastres. Le prix ordinaire d'un chien est de \$300, \$350 et \$400.

POUR DEDOUBLER UNE FEUILLE DE PAPIER



our dédoubler une feuille de papier contenant d'un côté un texte inutile et de l'autre une gravure que l'on désire conserver, le moyen est simple :

Procurez-vous du calicot de bonne qualité et de la bonne colle forte. Collez sur les deux faces, et soigneusement un morceau de calicot, recouvrant chacune des dites faces, non seulement en entier, mais les dépassant un peu sur les bords. Laissez sécher complètement pendant un jour entier.

Le lendemain du collage, prenez les deux morceaux de calicot, un dans chaque main, et tirez comme vous le feriez pour dédoubler un morceau de carton ; les deux faces de la feuille se sépareront sans difficulté.

LA PLUS GRANDE FLEUR DU MONDE



DANS l'île de Mindanao, dans les Philippines, grandit une fleur aussi vaste qu'une roue ordinaire de voiture.

Certains explorateurs qui s'étaient engagés sur le mont Parag, à une hauteur de 2500 pieds au-dessus du niveau de la mer, y rencontrèrent des boutons de fleurs plus gros

que des têtes de choux.

Etonnés à cette vue, ils continuèrent leurs recherches, et découvrirent une corolle à couleur brune, ayant 5 pétales et 3 pieds de diamètre.

Elle était supportée par des vignes rampantes très belles. Les naturels la nomment "fleur bolo".

Comme il était impossible de la conserver fraîche, on l'a photographiée et on a emporté quelques pétales desséchés. Il a été prouvé qu'une seule fleur pesait 22 livres.

LES LIVRES CELEBRES

DICKENS passe pour être l'auteur le plus populaire parmi les écrivains anglais. Ses écrits lui rapportèrent des sommes fabuleuses. Citons entre autres : "Pickwick Papers" qu'il vendit \$12,500, "Edwin Brood", \$70,000.

4,239,000 de ces romans furent vendus de 1870 à 1882.

Tollope est un autre auteur anglais beaucoup lu. Ses écrits lui valurent de gros revenus.

Pour un de ses romans, publié dans le "Cornhill Magazine", on lui paya \$15,000. Au bout de trente ans, ses écrits lui rap-

portèrent la jolie somme de \$350,000.

Tackeray fut payé \$6,000 pour son livre "Esmond" et le "New comes" lui rapporta \$23,000.

Scott, célèbre écrivain également, écrivit, en 3 semaines de temps, le livre intitulé "Woodstock" et reçut \$4,000 pour son travail.

LES BROCHETS



Le brochet, poisson carnivore, habitant les eaux douces, est aussi appelé poisson-loup. Non seulement il s'attaque à tous les poissons, mais encore aux canards d'eau et rats d'eau.

Il évite les cours d'eau rapides et préfère les cours d'eau

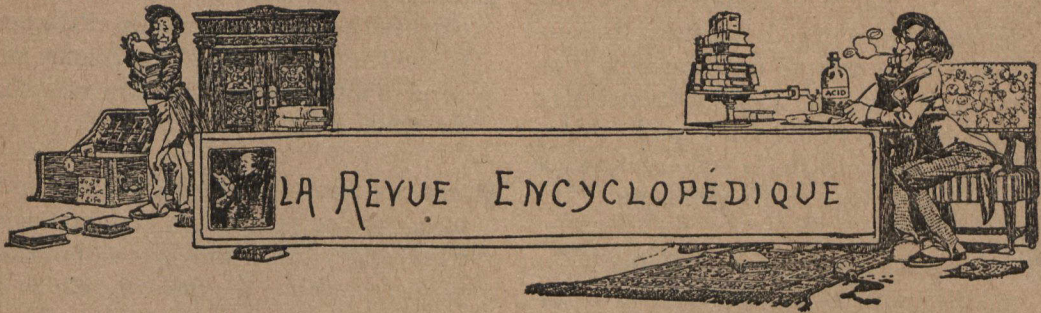
paisibles.

On lui donne comme particularité de se traîner sur terre parfois bien loin.

Un Anglais ayant tenté l'expérience, construisit deux viviers, séparés l'un de l'autre; dans l'un, il mit 2 ou 3 brochets et dans l'autre de petits poissons d'eau douce.

Au bout de deux jours il vida les deux viviers et constata que les brochets étaient venus s'échouer d'une manière ou d'une autre, dans le vivier des petits poissons dont ils avaient mangé la bonne moitié.

Le Camélia "japonica" qui fut importé en Europe en 1739 par le P. Camelli, est une plante qui sert comme garniture. En Portugal on la plante comme ornement devant les portes. Il pousse aussi haut qu'un pommier.



Dans ce nouveau Département de la REVUE POPULAIRE, nous publierons chaque mois, par ordre alphabétique, quelques fragments d'un petit dictionnaire encyclopédique rédigé tout spécialement à l'intention de nos lecteurs.

Nous prions en même temps nos lecteurs de bien faire attention à ceci: A la suite du dictionnaire, et dans chaque numéro, nous répondrons volontiers, en quelques lignes, aux questions qui pourraient nous être posées EN MATIÈRE DE SCIENCE POPULAIRE SEULEMENT; par exemple, que l'on nous demande ce qu'est au juste tel minéral que l'on nous désignera, quelle est la durée d'un éclair, quelle est la vitesse de la lumière, etc.

Nous ne répondrons qu'aux questions ayant un intérêt général et pouvant par conséquent profiter à tout le monde; nous espérons compléter ainsi les COURS POPULAIRES paraissant déjà depuis quelque temps dans cette Revue et contribuer à l'instruction de nos amis de la façon la plus agréable pour eux.

Les questions doivent être adressées comme suit:
REDACTEUR DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 131 rue Cadieux, Montréal.

BALEINE:— Mammifère marin, de très grande taille, type de l'ordre des cétacés. Les peuples du Nord mangent la chair des baleines et boivent l'huile avec autant de plaisir qu'un ivrogne boit un verre de vin. La pêche à la baleine est très intéressante.

BAYETTE:— Sorte de flanelle d'un tissu très peu serré et non croisé, que l'on emploie pour fabriquer des couvre-pieds et des robes de nuit.

BAIE:— Fruit charnu, indéhiscant, qui ne renferme pas de noyau, mais une ou plusieurs graines.

BAUME:— Nom commun à plusieurs résines odorantes fournies par des végétaux. Son arôme a inspiré ces vers à Barbier:

*Le vase d'or qui renferma le baume
Après qu'il s'est brisé, garde encore son*
[arome.]

BLAIREAU:— Mammifère sauvage, de la taille d'un chien terrier que l'on nommait autrefois taison. On l'emploie dans la fabrication des pinceaux et des vêtements de fourrures.

BANANES:— Fruit du bananier cultivé dans le midi de l'Europe. Le bananier appartient à la famille des scitaminées, tribu des musées. La sève du bananier est utilisée en médecine, de ses tiges et feuilles on produit de l'étoffe et du papier. On peut tirer de la farine de son fruit et l'on sait les services domestiques qu'il rend.

BAOBAB:— Genre de malvacées, de la tribu des bombacées. Le baobab, ce géant de la végétation, a un tronc de cent pieds de circonférence. Le genre baobab comprend plusieurs espèces: l'une "l'Andansonia digitata", en Asie et en Afrique, une autre propre à l'Australie et une troisième croissant à Madagascar. On l'emploie en médecine et dans l'art culinaire.

BAMBOU :— Genre de graminées, qui renferme les plus grands végétaux de cette famille. On compte une douzaine d'espèces de bambou, dont les usages sont nombreux et variés. On l'emploie dans la charpente et dans la construction des boîtes, des vases et des tambours.

BANDANA :— Nom que l'on donne à des mouchoirs, faits aux Indes et en Grande Bretagne. On teint d'abord le mouchoir et le patron est dessiné en enlevant la couleur au moyen de liqueurs qui ont la propriété de blanchir.

BARÈGE :— Etoffe de laine légère et non croisée, qui tire son nom de la ville de Barèges où elle est manufacturée. On la manufacture aussi en Picardie et en Angleterre.

BARELLA :— Nom donné au carbonate impur du soda obtenu de certaines plantes qui croissent dans des marais salés. En Espagne et dans les îles Baléares, on l'extrait de la "sativa Salsola", en France, de l'herbe-glacée.

BARYTE :— Oxide de barium obtenu d'un sulphate de barium et un carbonate de barium. Le blanc de Hambourg, le blanc danois et celui de Venise sont des composés de sulphate de baryte et de blanc de plomb. On l'emploie dans la fabrication de la verrerie, de la porcelaine et des couleurs. Le Canada en produit une assez grande quantité.

BIÈRE :— L'importation annuelle du malt au Canada, est d'environ 15,000 boisseaux et l'importation de la bière est d'environ 10,000 gallons. On estime à 75 le nombre de distilleries canadiennes.

BAUXITE :— Ce minéral, très variable de composition, est un hydrate d'alumine et de fer. Elle est utilisée comme minéral d'aluminium. Elle tire son nom de Baux, France.

BÊCHE DE MER :— Un certain limaçon de mer, que les peuples de l'est nomment "Trepang". Plusieurs espèces de Holothures sont ainsi désignés. La Chine en importe une grande quantité de l'Australie qu'elle emploie comme aliment.

BATISTE :— Nom d'une toile, très fine et très serrée, qui forme le plus fin de tous les tissus de lin. Son nom vient de son inventeur Batiste Chambray, qui vivait à Cambrai au XIII^e siècle.

BETTERAVE :— La meilleure est celle cultivée dans nos jardins et est en usage à table comme végétal. Elle est du même genre que celle de laquelle on extrait le sucre. L'espèce Mangel Wurtzel est la meilleure pour les animaux.

BEIGE :— Se dit de la laine et des tissus, draps, serges, etc., qui n'ont reçu aucune teinture, ni blanchiment et conservent leur couleur naturelle.

BENZINE :— Un hydro carbone obtenu par la distillation des huiles de coaltar et de pétrole. On l'emploie dans la préparation des vernis et pour le nettoyage des matières textiles. Le nitro-benzol est l'essence de l'huile artificielle d'amande en usage dans le savon parfumé.

BELLADONINE :— Substance alcaline cristallisable, qu'on peut extraire des feuilles et des tiges de la belladone. Cet alcaloïde fut découvert par Krant, qui le tirait de l'atropine commerciale.

- BENZOÏNE**:— Substance qui se trouve dans le résidu qu'on obtient en rectifiant l'essence brute d'amandes amères. Elle a été trouvée par Strange, dans le résidu de la rectification de l'essence brute d'amandes amères.
- BICHROME**:— Bichromate de potasse, que l'on obtient sous la forme de grands cristaux rouges, qui sert dans la teinture et la peinture.
- BICYCLES**:— D'après le recensement de 1911, il existait, au Canada, 7 établissements manufacturant les bicycles, employant 90 hommes et ayant un matériel estimé à \$84,804.
- BISMUTH**:— Métal blanc avec une teinte rouge, que l'on trouve dans la plupart des pays de l'Europe, Sibérie et Amérique. On l'emploie dans la fabrication des fusées. Le trioxide de bismuth est utilisé dans les manufactures de porcelaine, le subnitrate et le blanc d'Espagne comme comestiques et le subcarbonate comme médecine.
- BLANCHIMENT (POUDRE DE)**:— Un composé de chlorure de chaux et hypochlorite de chaux, utilisés pour blanchir les calicots et dans la fabrication du papier.
- BLACK-LEAD OU MINE DE PLOMB**:— Graphite composé en grande partie de carbone avec l'addition d'alumina, silice, chaux, etc. En général, le graphite est mélangé avec de la glaise et sert à la préparation des crayons. Ceylan est actuellement la plus importante source de ce minéral. On en trouve au Canada; la production de 1913, ayant représenté 2,162 tonnes évaluées à \$90,282.
- BINOCULAIRE**:— Télescope ou microscope à double tube, propre à la vision par les deux yeux.
- BLEU (PIERRE)**:— Sulfate de cuivre ou de bleu vitriol que l'on trouve dans les veines de cuivre et pyrites de fer et est manufacturé du sulfite de cuivre. On l'emploie comme teinture.
- BOHEA**:— Nom du thé noir le plus commun en usage en Chine. Ce nom provient d'une petite ville du nord de la Chine.
- BORAX**:— Biborate de soude, obtenu en partie de la Californie et des marais de la Vallée de Salinas et du Chili.
- BRANDY**:— Le véritable brandy est l'esprit distillé du jus de raisin. Sa fabrication, sur une échelle commerciale, commença en France, vers le 16e siècle. Le meilleur, le cognac, qui tient son qualificatif d'une ville de ce nom, est fabriqué dans le département de la Charente. Ensuite, on cite les brandies de la Charente inférieure et de la Franche-Comté, qui sont extraits de la pulpe du raisin. L'Espagne exporte le brandy. Une grande quantité est faite de l'esprit de patates, de betteraves, de malt et de prunes, mais elle est de qualité inférieure.
- BOUTEILLES**:— Les plus grands manufacturiers de celles-ci se trouvaient, avant la guerre, en Belgique et en "Bochie". On en exporte de grandes quantités de la Grande-Bretagne. Aux Etats-Unis et en Angleterre, on manufacture des bouteilles en papier, vernies à l'intérieur pour résister à l'action des acides et des alcools, etc.

BOIS DE BRÉSIL:— Est un arbre qui a la propriété de teindre en rouge sombre ou jaune brun et qui se trouve dans l'ouest des Indes.

BRIQUES:— Blocs de glaise moulue et brûlée. Les couleurs, de crème à rouge sombre, sont dues aux quantités variables de fer incluses dans la glaise. Les briques bleues sont obtenues par le contrôle de la quantité d'air en les faisant chauffer. On compte, au Canada, une centaine de manufactures de briques.

BROMINE:— Est un élément chimique dans la forme d'un liquide rouge sombre. C'est le seul élément en plus du mercure qui est liquide aux températures ordinaires. On le trouve allié avec le sodium dans l'eau de mer et de source, que l'on peut trouver en Allemagne. Le bromide de potassium et l'acide hydrobromique sont employés en médecine et ce dernier aussi bien que le bromide d'argent en photographie.

BRONZE:— Un alliage de cuivre et de fer-blanc, auquel on a ajouté des petites quantités d'autres métaux, tels que le zinc, le plomb ou l'argent. De 5 à 10 parties de cuivre pour une de fer-blanc font le métal dit "gun-metal", employé dans les machines, où le matériel dur est nécessaire, et de 2 à 4 parties de cuivre ajoutées à 1 partie de fer-blanc forment le métal à cloche. Il consiste à 7 et 8% de fer-blanc, phosphore, cuivre et de $\frac{1}{4}$ à $2\frac{1}{2}$ % de phosphore.

BRIQUETTE:— Une certaine espèce de combustible composé de la poussière de charbon et de poix amalgamée par la vapeur et comprimée au moyen de fortes presses.

BOL:— Terre de glaise, consistant en silice, alumina, oxide de fer rouge et eau. Le bol d'Arménie est le plus commun sur le marché et est employé pour colorer la poudre dentifrice et le cacao falsifié et comme médecine vétérinaire.

A SUIVRE

GRACE AUX CARTES

AU NOMBRE des grands hôpitaux de charité du monde, existait autrefois, à Moscou, une institution qui ne contenait pas moins de 14,000 enfants et qui coûtait \$400,000 annuellement.

Chose étrange, cette subvention, provenait de taxes imposées par l'Etat aux amateurs du jeu de cartes, ce qui pourrait faire croire que "du mal il peut quelquefois résulter un bien matériel".

Il est reconnu que la Russie est une contrée où le jeu de cartes est le plus en honneur au monde; le gouvernement même n'a-t-il pas hésité à prendre le monopoles des articles qui sont utiles dans ce

genre de sport et même à en défendre toute importation de l'étranger.

Le revenu est affecté à donner les soins les plus minutieux au bien-être des enfants et au développement de leurs facultés, tant physiques que morales.

Cet asile lui-même consiste en un grand nombre de constructions à quatre étages, bâties en forme de carré au milieu d'une magnifique étendue de jardins.

Chaque bébé a sa propre garde-malade, et chaque jour, alors que la nature est clémente, on voit celle-ci prononcer son protégé à travers les allées de ces somptueux jardins.

— o —

POUR ETRE EN BONNE SANTE

QUINZE MINUTES D'EXERCICES GYMNASTIQUES QUOTIDIENS.

IL EST RARE de trouver une personne qui, dans le cours d'une année, n'ait pas gardé le lit ou la chambre pendant une ou deux semaines. Tout le monde souffre de quelque affection et les nouvelles maladies "à la mode" se succèdent. Mais pourquoi sommes-nous malades ou indisposés? C'est parce que nous manquons d'exercices physiques et que notre régime est mauvais.

Il ne s'agit pas de devenir des gymnastes émérites pour éviter bien des maladies: il suffit de consacrer chaque jour quelques instants à exercer son corps qui, grâce à l'exercice, devient bientôt plus souple, plus agile et plus résistant à la fatigue. Chez la personne qui se livre à des exercices physiques le sang circule plus vite dans les veines et augmente la chaleur naturelle qui est le meilleur préventif contre les refroidissements et le fonctionnement défectueux des organes digestifs. Si l'on ajoute à la gymnastique les bains et les frictions convenables, l'effet est surprenant.

Certes ce n'est pas la première fois que l'on recommande les exercices physiques, mais le système que nous allons expliquer est remarquable parce qu'il dispense d'appareils spéciaux et qu'il n'est pas besoin de professeur pour l'enseigner.

Si les exercices physiques sont nécessaires à la santé, ils ne le sont pas moins

pour l'esthétique des formes humaines et pour la mentalité. Ils font recouvrer leur fraîcheur aux figures pâles et anémiques; ils "dégraissent" les gens obèses, sans opération, ils redonnent leur équilibre aux nerveux et aux épuisés qu'ils rendent vigoureux.

1er EXERCICE

EXTENSION ET ROTATION DU TRONC À DROITE ET À GAUCHE.



Se placer à environ une demi-verge du mur, les épaules tournées du côté de celui-ci. Etendre les bras des deux côtés, les mains jointes et les paumes par-dessus, formant angle droit avec le bras; se courber en arrière jusqu'à ce que l'on touche le mur avec les doigts. En faisant ce mouvement on élève bien la poitrine en avant.

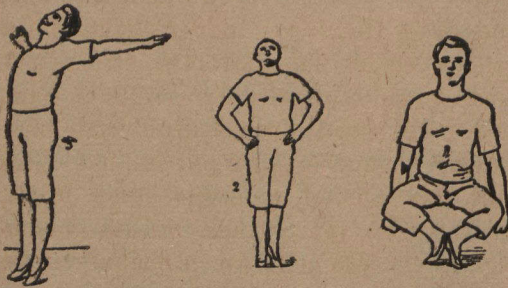
Ce sont là des exercices préparatoires.

Se tenir bien ferme, les pieds dans une position naturelle, les bras dans la position indiquée; on penche le corps en arrière et on se tourne vers la droite, en avant, vers la gauche et en arrière. Il faut que la position de la poitrine ne varie pas. On répète ces mouvements cinq fois consécutives à droite, en avant et en arrière, et cinq fois à gauche, en avant et en arrière, pour se remettre en position. Les bras doivent rester bien étendus près des oreilles.

On doit avoir soin de respirer naturellement tant que l'on fait l'exercice; aspirer l'air quand le corps est penché en arrière, l'expirer quand il est en avant (Fig. 1).

Les exercices seront entrecoupés de "pauses" pour respirer entre chacun d'eux. On aspirera en se levant sur la pointe des pieds, les mains sur les hanches, la tête penchée en arrière, et l'on expirera en baissant les pieds et en baissant la tête.

On peut aussi aspirer avec les bras ten-



us horizontalement, de côté, à la hauteur des épaules. (Figs. 2 et 3)

Un autre exercice consiste à s'accroupir, après avoir aspiré, les bras étendus verticalement et les poings serrés et à expirer en se levant bien droit. (Fig. 4)

2e EXERCICE

ÉTENDRE LES JAMBES EN ARRIÈRE, PUIS EN AVANT; LA JAMBE DROITE D'ABORD, PUIS LA GAUCHE.



On s'appuie d'une main sur quelque meuble, à la hauteur de la ceinture, l'autre main sur la hanche et l'on étend la jambe en arrière et en avant, le genou bien ferme. On fait cet exercice 16 fois avec chaque jambe en se retournant pour changer de jambe. (F. 5)

3e EXERCICE

HAUSSER LE DOS ET LE RABAISSEUR HORIZONTALEMENT.



On s'étend sur un tapis de façon que la pointe des pieds puisse servir d'appui en la plaçant sur le bas d'un meuble. (Fig 6)

On étend les bras en arrière, les genoux un peu pliés, on élève le tronc pour la position assise, puis on s'étend de façon que la nuque et les doigts touchent seuls le sol.

Cet exercice est très difficile pour les commençants, mais on peut le rendre plus facile en appuyant les mains sur les côtés. On peut aussi croiser les mains sur la nuque pour se relever avec plus de facilité. Cet exercice se répète douze fois.

4e EXERCICE

ROTATION COMPLÈTE DU TRONC À DROITE ET À GAUCHE, LES BRAS ÉTENDUS; SE COURBER DE COTÉ ET TOUCHER LE SOL DES DOIGTS.



Se tenir ferme, les pieds séparés, étendre les bras de côté, horizontalement à la hauteur des épaules et fermer les poings. Faire un quart de tour à gauche, plier le corps de côté à droite de façon que le poing touche le sol entre les pieds. (Fig. 8)

S'il est nécessaire on plie un peu le genou pour toucher le sol de la main. Dès qu'on a touché le sol on reprend la première position de l'exercice, on laisse les pieds dans la même position et l'on fait avec le corps un demi-tour à droite, ce qui est le contraire du premier mouvement,

puis on répète cet exercice du côté gauche en touchant le sol de la main gauche, près du pied gauche.

L'exercice se fait en trois temps. Il est très bon contre les maladies des reins et pour le foie. Il ne faut pas oublier de respirer naturellement par les narines, d'inspirer aux 2e et 3e temps et d'expirer au 1er. On répète dix fois cet exercice.

Les personnes faibles peuvent se dispenser de se plier de côté. Si les bras se fatiguent on les laisse pendre pendant un certain temps de chaque côté, mais éloignés du corps.

5e EXERCICE

PETITE ROTATION DES BRAS EN AVANT ET EN ARRIÈRE, COMME SI L'ON VOULAIT PRENDRE LA FUITE, D'ABORD DU PIED GAUCHE, PUIS DU PIED DROIT.



Placer le pied gauche à trois quarts de verge du pied droit, plier le genou gauche et étendre les bras de côté, les mains ouvertes. (fig 9.)

On baisse les mains d'environ sept pouces, puis on commence à décrire des cercles en avant, en haut, en arrière et en bas. On fait les trois derniers cercles aussi grands que possible, pour donner de l'exercice à l'articulation du dos. Chaque bras décrit un cône horizontal dont le sommet est indiqué par l'épaule. Quand on a fait seize mouvements de ce genre on change de pied et l'on répète les mouvements à gauche. En prenant de la force et de l'agilité on fera tourner les bras plus vivement. Cet exercice agit sur l'épaule, mais il est difficile à cause de la position du tronc penché en avant et parce que la jambe étendue en arrière forme

une ligne avec l'épaule. Il faut bien s'étendre les bras en arrière en exécutant les mouvements. Ceux-ci développent les muscles du bras.

6e EXERCICE

ÉTANT COUCHÉ SUR LE DOS, ROTATION DES JAMBES, EN HAUT D'ABORD, PUIS EN BAS, EN RÉUNISSANT LES PIEDS.



Se coucher sur le dos, sur un tapis ou une chaise longue. (Fig. 10). Lever les deux jambes, les genoux et les chevilles bien étirés, à 3 pieds du sol et décrire des cercles en haut et de côté, le pied droit à droite et le pied gauche à gauche, puis par en bas. Ceci huit fois. Quand, le cercle étant décrit, les pieds se rencontrent, on les choque légèrement. De cette façon chaque jambe décrit un cône horizontal dont le sommet est à la hanche. On fait les trois derniers cercles aussi grands que possible.

Les pieds se croiseront au lieu de se réunir.

Ensuite on pratique l'exercice huit fois, par en bas, à gauche et à droite, et les pieds se rencontrent par en haut.

On peut aussi faire cet exercice avec chaque jambe séparément, mais l'effet n'est pas aussi bon.

Ces mouvements développent les muscles abdominaux et opèrent sur les organes digestifs. En prenant plus de force on les exécutera plus lentement. Ne pas oublier d'inspirer pendant l'exercice et de respirer quand les pieds se réunissent.

7e EXERCICE

GÉNUFLEXION. SE TOURNER ET SE PLIER LE CORPS.

Prendre la position de la figure 7 de l'exercice No 4; plier le dos, la tête portée

en arrière, le tronc incliné du côté gauche, plier un peu le genou gauche, (fig. 11). Tourner le tronc du côté droit de façon que la main gauche se porte au point où était la droite. On maintient le corps dans la même position sur la jambe gauche, la tête tournée par en haut (fig. 12). On se plie, ensuite, en se reposant sur la jambe droite, afin d'obtenir une position contraire à celle de la gravure 11. Le



corps doit faire alors un demi-tour à gauche, puis à droite, puis on répète l'exercice sur la jambe droite et l'on continue en alternant.

Cet exercice se fait en deux temps: on se tourne et l'on se plie. On le répète cinq fois de chaque côté. Les pieds ne doivent pas changer de place. Les bras seront bien étendus et les poings serrés. On aspire en se retournant et l'on respire en faisant les genuflexions.

Cet exercice conserve la flexibilité de la colonne vertébrale et renforce la moëlle épinière et les nerfs principaux.

8e EXERCICE

PLIER ET ALLONGER LES JAMBES ALTERNATIVEMENT EN POSITION D'APPUI.



S'étendre sur le ventre de façon à s'appuyer sur les mains et les orteils. Les mains seront à la hauteur des épaules, les doigts dirigés en avant. Le corps doit être bien étendu. On plie les

bras de façon que le nez ou le menton touche le sol, puis on les étend de nouveau. On se soulève et l'on se rabaïsse ainsi douze fois en aspirant, en se rabaïssant, et en expirant quand on étend les bras (fig. 13).

Pour commencer, les personnes faibles peuvent se reposer sur les genoux; plus fortes elles se reposeront sur les doigts.

On peut rendre cet exercice plus difficile en étirant les jambes en s'élevant et en se rabaïssant. Plus les mouvements se font avec lenteur, plus difficiles ils sont.

RÈGLES À OBSERVER

Pour que les exercices que nous venons de décrire soient profitables, il faut respecter certaines règles de l'hygiène: les faire le matin à jeun, avant de prendre le bain quotidien et revêtu de vêtements légers et amples.

Il ne faut pas se surcharger l'estomac; on boira modérément; on dormira suffisamment. On ne fera pas de gymnastique avant deux ou trois heures après les repas si l'on ne peut en faire à jeun.

— o —

CURIEUSE COLLECTION

A la prison de Saint-Paul, à Lyon, existe une curieuse collection de plumes. Ce sont celles avec lesquelles, les bourreaux ont signé l'accusé de réception des condamnés à mort, confiés à leurs soins. A chaque exécution, on se sert d'une plume neuve sur laquelle on laisse sécher l'encre qui peut y rester.

— o —

On estime à 10,000 le nombre des professeurs de musique en Angleterre.



TRAITÉ SUR

LE CHEVAL

ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

No 3

(Suite)

MALADIES DU PIED. *Navicular-thrite.* C'est une maladie dangereuse et quelquefois obscure dans ses symptômes, à certaines périodes. C'est une source féconde de maux de jambes. On l'attribue quelquefois à quelque affection de l'épau-le. Cette maladie, heureusement, se ren-contre rarement.

Cause. Travail dur sur le pavé, cau-sant une légère inflammation qui, étant négligée pendant que le cheval continue son dur travail, se termine par un ulcère.

Symptômes. Ils sont vagues, tout en ressemblant à ceux d'autres maladies des pieds, des jambes et des épaules. Elle se détermine principalement à une tempé-ration élevée dans le pied et par le fait que cette maladie ne peut présenter un carac-tère différent ou se rencontrer ailleurs.

FOURBURE. C'est une inflammation des lamelles sensibles du pied. Il y en a deux sortes: aiguë et chronique, cette dernière étant une continuation de la première. La forme aiguë se guérit presque in-variablesment quand elle est traitée com-me il faut; mais la forme chronique est généralement incurable; elle peut être soulagée considérablement; mais le de-vant du pied, est toujours, par la suite, tendre et douloureux.

Causes. Eau froide donnée à boire au cheval quand il est trop échauffé ou trop fatigué; exposition du cheval à l'air froid quand il a chaud; le passage d'une rivière à gué lorsque le cheval est en transpiration; de longues courses sur des chemins durs, etc.

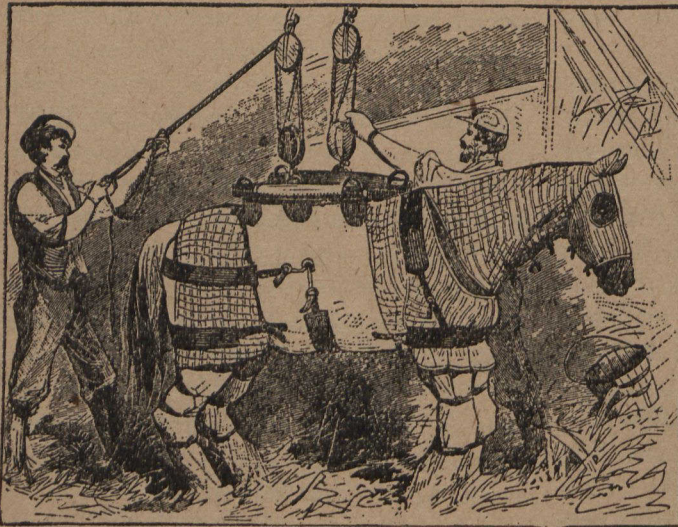
Symptômes. Le cheval se tient sur les talons, les pieds et les jambes de devant étendues, aussi loin qu'elles peuvent at-teindre, afin d'en éloigner autant que pos-sible la pesanteur de son corps; et il est difficile de le faire avancer. Le cheval a la fièvre, et dans les cas aigus, un dérangement constitutionnel assez marqué.

Traitement (de la fourbure aiguë). Donnez au cheval une bonne litière de paille, dans une stalle spacieuse et bien aérée, afin de l'encourager à se coucher; ce qui, en déchargeant les parties affec-tées du poids de son corps, soulagera grandement sa douleur et hâtera sa gué-rison. Après avoir fait son lit, donnez-lui vingt gouttes de teinture d'aconit dans une demi-chopine d'eau, que vous lui ver-serez dans la bouche au moyen d'une bou-teille à fort goulot, répétant la dose tou-tes les quatre heures jusqu'à concurrence de six ou huit doses. Appliquez, en même temps, sur le pied, une compresse imbibée d'eau froide, et que vous tiendrez mouil-lée durant plusieurs heures, jusqu'à ce que la douleur soit apaisée. Mouillez sou-

vent la compresse pendant deux ou trois jours, et plus longtemps s'il le faut. Donnez au cheval de l'eau fraîche abondamment. On devrait recourir à ce traitement aussitôt que possible dans un cas de fourbure. Le cheval doit jouir d'un repos complet jusqu'à parfaite guérison. Donnez de l'herbe ou de l'eau blanche pendant deux ou trois jours, et ensuite une bonne et abondante nourriture.

Quoique la saignée soit fortement recommandée par certains vétérinaires, ma ferme conviction est que le traitement indiqué ci-dessus aura beaucoup plus d'effet.

FOURBURE CHRONIQUE. Cette maladie, à son dernier degré, est incurable.



Un bon moyen de suspendre un cheval lorsque c'est nécessaire.

ble, et ne peut qu'être palliée. Le traitement consiste principalement à amollir le sabot en l'oignant d'huile de ricin et en continuant à le tenir bien huilé dessous et sur les côtés jusqu'à la peau.

Nous recommandons aussi, en ferrant le cheval, de placer sous le fer un morceau

de cuir à semelle assez grand pour couvrir toute la sole du pied, enfonçant les clous à travers le cuir, de manière à l'y fixer, et de fourrer sous le cuir de l'étoupe ou du coton en rame saturé de goudron, afin d'amollir la sole du pied. Ceci produit un merveilleux effet dans bien des cas.

Un autre remède consiste à peler la sole du pied et à la laisser ensuite reposer, pendant deux ou trois semaines, sur une couche de sciure humectée d'environ six pouces d'épaisseur. C'est un bon traitement à suivre quand le cheval relève d'une fourbure aiguë.

Le traitement le plus propre à opérer une cure permanente est celui recommandé pour les maladies de pied.

FRACTURE. Ce mot est employé dans le sens d'os cassé. Une fracture est appelée *simple* quand l'os est simplement rompu; *composée*, quand il y a, outre la rupture de l'os, une lésion externe des téguments; et *complexe*, quand l'os est fracturé en plusieurs morceaux.

La fracture simple est la seule qui doive occuper l'attention, vu que le traitement des deux autres est généralement de peu d'utilité.

Bien des cas de fracture simple peuvent être traités avec assez de succès pour permettre d'employer le cheval à divers usages, excepté la marche.

Symptômes. Un os fracturé se découvre aisément, surtout quand c'est le grand os de la jambe: car alors le cheval ne peut plus marcher, et la jambe est ballante. Le cheval éprouve une grande douleur: il est agité et en transpiration.

Traitement. En été, mettez le cheval au champ ou dans la cour, et en hiver, dans une écurie confortable et spacieuse ou dans une cour bien abritée. Ne donnez pas trop de litière, et éloignez du pied malade tout objet contre lequel il pourrait se heurter. Donnez vingt-cinq gouttes de teinture d'aconit toutes les cinq heures durant les premières vingt ou vingt-cinq heures pour amortir la fièvre et la douleur.

Placez la jambe cassée dans une position aussi semblable à l'autre que possible en forme et en longueur, ayant bien soin de mesurer exactement la jambe non fracturée; car c'est par suite de la négligence à cet égard que le membre cassé reste plus court que l'autre.

Quand la jambe fracturée a été remise en la forme et la longueur de l'autre, appliquez-y une bonne couche de goudron, tout autour, au-dessus et au-dessous de la fracture; enveloppez ensuite toute la jambe dans de la ouate ou de l'étaupe, et posez les éclisses de manière qu'elles touchent également toutes les parties de la jambe pansée, ayant soin de remplir les vides avec de l'étaupe ou du coton.

Mettez deux ou trois éclisses, de manière que la jambe soit tenue constamment en position; et assujettissez le tout au moyen d'un fort bandage ou d'une corde molle, afin que l'os fracturé ne puisse pas bouger avant qu'il ait eu le temps de reprendre.

Certains vétérinaires condamnent l'usage des appareils suspenseurs dans les cas de fracture, pour la raison que le cheval ne s'appuie jamais sur la jambe fracturée, de sorte qu'il est inutile de le suspendre.

Examinez les éclisses tous les jours pour voir si elles ne se dérangent pas. Donnez au cheval une quantité suffisante de bonne

nourriture et d'eau fraîche.

Si l'on tient le cheval dans une stable, il est bon de faire un trou dans le plancher de l'écurie, sous le pied de la jambe fracturée, de manière que le cheval puisse la laisser pendre dans toute sa longueur.

Une fois les éclisses bien ajustées, le cheval peut être laissé à lui-même, et la nature fera le reste.

MORVE. Cette maladie est également pernicieuse à l'homme et au cheval, et généralement considérée incurable.

Un cheval peut avoir la morve à l'état latent durant des années et cependant bien travailler, quoique la maladie soit aussi contagieuse à cette première période qu'à ses phases subséquentes de développement.

Cause. Elle varie suivant les cas, et peut être attribuée à la saleté, à la faim ou aux maladies débilitantes, telles que la fièvre pulmonaire, le catarrhe, ou toute autre maladie propre à engendrer le pus, qui, étant absorbé par la circulation, produit un ferment dans le sang.

Symptômes. La membrane qui tapisse l'intérieur des naseaux prend une couleur pourpre ou livide, et laisse écouler une humeur âcre, transparente et inodore. Durant cette première période, la santé générale du cheval ne souffre pas, et il peut faire son travail ordinaire.

L'écoulement devient plus épais et plus pesant que l'eau. La membrane nasale est parsemée de petits ulcères anfractueux et déprimés au sommet, d'où partent des varices allant dans toutes les directions.

Le cheval perd l'appétit; il devient maigre et languissant. La peau lui colle aux côtes; les jambes lui enflent pendant le jour et sont désenflées le matin.

L'ulcération du nez empire, et les ulcères envahissent la gorge, et parfois s'étendent jusque sur le corps. Le cheval finale-

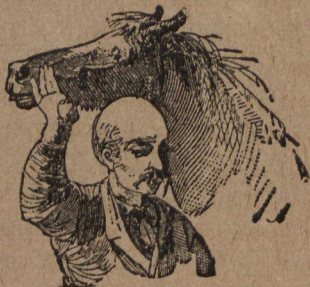
ment meurt de dépérissement.

Traitement. La plupart des vétérinaires recommandent de tuer le cheval dès qu'il est atteint de la morve, vu qu'ils considèrent cette maladie incurable. Cependant le traitement suivant, commencé à point, peut avoir un bon résultat.

Donnez du sulfite de soude le soir dans du foin haché, en doses d'une demi-once ou d'une once, pendant plusieurs semaines, avec cinq grains de cantharides en poudre. Donnez, en même temps, tous les matins et à midi, une poudre composée de trois drachmes de gentiane pulvérisée et deux drachmes de sulfate de cuivre en poudre. Donnez ces remèdes pendant assez longtemps, non seulement pour guérir la maladie, mais pour améliorer l'état général du cheval. Donnez une alimentation abondante et variée.

EMPHYSEME PULMONAIRE. Cette maladie est due à la rupture ou à l'élargissement des cellules des poumons. Elle diminue la valeur et l'utilité d'un cheval.

On la voit à tous ses degrés d'intensité, depuis les cas les plus légers jusqu'à ceux



Auscultation de la trachée-artère.

où le patient a beaucoup de peine à respirer, même en repos.

Causes. Dans cette maladie, le cheval a toujours un appétit vorace; et l'on découvre généralement qu'on l'a trop nourri de foin ou de nourriture grossière, dont il se

bourre l'estomac si on le laisse faire.

L'emphysème pulmonaire est inconnu parmi les chevaux de course proprement alimentés. On peut donc raisonnablement en retracer la cause à une alimentation excessive de foin ou d'autre fourrage.

Traitement. Diminuez la quantité du foin et augmentez celle du grain que vous donnez au cheval, ce qui laissera plus de place à l'action des poumons.

L'efficacité des recettes données ci-dessous a été confirmée par l'expérience :

Recettes favorites pour l'emphysème pulmonaire.

1° Assafoetida pulvérisée, une once ; camphre pulvérisé, une demi-once. Mélangez et divisez en quatre poudres, que vous donnerez au cheval — une tous les deux soirs — dans sa nourriture.

2° Résine, deux onces; tartre émétique, deux onces; genêt d'Espagne, deux onces; poivre rouge ou de Cayenne, deux onces. Mélangez et donnez deux petites cuillerées par jour dans la nourriture.

3°. Un vétérinaire de ma connaissance me dit qu'il a guéri plusieurs cas d'emphysème pulmonaire avec de l'huile de goudron. Dans les cas ordinaires, il en donne, tous les soirs ou tous les deux soirs, une petite cuillerée, qu'il verse sur la langue et fait ensuite descendre dans l'estomac du cheval en lui donnant du grain.

Il dit avoir donné deux ou trois grandes cuillerées en une seule dose et avec beaucoup de succès dans des cas très graves.

Il prétend que c'est le meilleur remède qu'on puisse employer pour guérir cette maladie, ainsi que pour faire passer la toux et mettre un cheval en bon point : en un mot, c'est sa panacée.

MARASME. Maladie dans laquelle la

peau adhère aux côtes, comme si elle y était collée. Elle provient ordinairement d'une alimentation insuffisante ou de mauvaise qualité, et accompagne communément les maladies de langueur.

Traitement. Alimentation: foin haché, son et farine de maïs mélangés avec juste assez d'eau pour en faire une pâte.

Les poudres suivantes à donner dans la nourriture, tous les soirs, pendant deux semaines: trois drachmes de racine de gentiane pulvérisée, et deux drachmes de sulfate de fer en poudre bien mélangées et données en une seule dose.

(A suivre)

— o —

HUMILITES DU JEUDI SAINT

On sait que les papes, depuis un temps immémorial, ont coutume de s'humilier le Jeudi saint en lavant les pieds de treize de leurs évêques. Ce jour-là, le souverain pontife renonce à tous les ornements qui sont les insignes de sa dignité, et c'est sous le très modeste habit d'un simple prêtre qu'il se livre à une besogne qui passe pour peu noble,—mais dont l'Eglise fait un pieux devoir à tous ses princes.

Le saint père et les prélats de la chrétienté ne sont pas seuls d'ailleurs à rendre une fois par an ce "petit service" à leurs frères inférieurs et l'empereur d'Autriche, tous les jeudis saints, fait plus encore que le successeur de saint Pierre.

En effet, douze parmi les plus pauvres de ses sujets prennent d'abord place autour d'une table bien servie et le souverain, entrant processionnellement dans la salle avec les archiducs, pose de ses augustes mains sur la nappe les mets que des officiers lui ont passé.

Puis, quand les pauvres convives ont

mangé de bon appétit, la table est enlevée, des bassines sont apportées et les malheureux ont l'insigne honneur de voir leurs pieds endoloris frottés une seconde, puis essuyés par un empereur courbé vers leur faiblesse.

Certaines personnes qui aiment à tout critiquer estimeront peut-être que le moment de ce bain de pieds symbolique est assez bizarrement choisi — à la fin d'un bon repas—mais la coutume est ainsi établie et longtemps encore elle sera respectée.

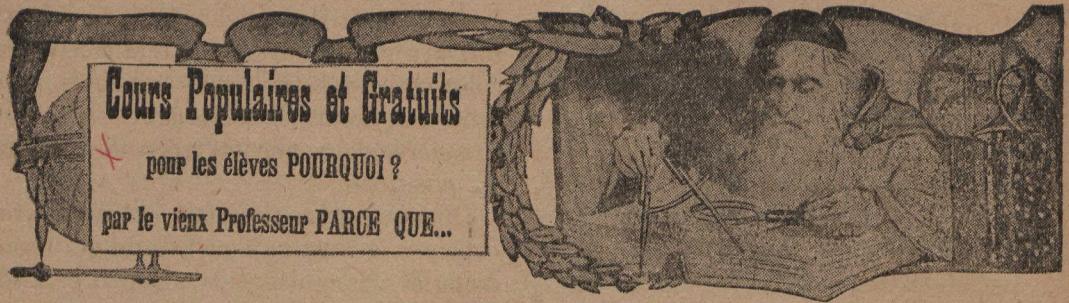
En Angleterre, les rois et les reines se conformèrent à cette pieuse tradition jusqu'à la chute des Stuarts et la grande Elisabeth s'humiliait ainsi une fois dans l'année. Seulement l'humilité de l'ennemie de Marie Stuart était peut-être moins grande, par ce fait que les pieds de ses pauvres sujets (au nombre de treize) devaient être bien blancs quand elle les approchait.

Le cérémonial exigeait en effet que les "Yeomen of the Loundoy" fissent passer d'abord par de bonnes ablutions d'eau bien chaude les pieds poussiéreux, puis que le sous-aumônier de la cour les soumit à la même opération, et c'était alors seulement que Sa Majesté, dévotement agenouillée et respectueusement aidée par trente-neuf de ses gentilshommes, se livrait à un dernier petit lavage... et coup d'éponge d'où les pauvres pieds devaient évidemment sortir d'une blancheur immaculée.

Depuis Jacques II, c'est l'archevêque d'York qui est officiellement chargé de cette humble mission.

— o —

On estime que les hommes et les femmes d'aujourd'hui ont une moyenne de deux pouces plus haute que leurs ancêtres.



Le Bec-Ouvert

IL APPARTIENT à l'ordre des échassiers, genre cigogne. Il a le bec beaucoup plus long que la tête, élevé, à large base, mais très comprimé; à mandibules arquées, chacune dans un sens opposé, ne se joignant que



Le bec-ouvert d'Afrique.

jusqu'au tiers de leur origine environ et à la pointe, de manière que, fermées, elles n'adhèrent que par la base et l'extrémité, laissant ainsi un espace ouvert dans leur

longueur; mandibule supérieure garnie, dans sa partie libre, de petites lamelles fibreuses verticales et très rapprochées; mandibule inférieure un peu renflée en-dessous, terminée en pointe.

Narines basales, nues, longitudinales, petites, percées dans la substance cornée du bec. Jambes en grande partie nues; tarses très allongés; doigts garnis intérieurement d'un repli membraneux; pouce au niveau des autres doigts. Ailes amples, aiguës. Queue courte, carrée.

On ne connaît que deux espèces de Bec-Ouvert: le Bec-Ouvert blanc, que l'on trouve au Bengale et le Bec-Ouvert à lames qui habite l'Afrique.

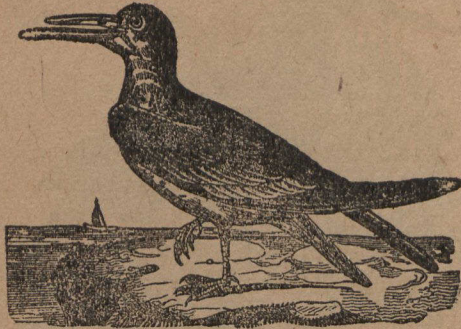
Bec = en = Oiseaux

LE BEC-EN-OISEAUX appartient à l'ordre des palmipèdes, section des longipennes. Il a le bec plus long que la tête, droit, à mandibules en lames superposées, l'inférieure simple, très mince verticalement, beaucoup plus longue que la supérieure, dans laquelle elle s'emboîte dans une rainure très étroite, peu profonde; extrémités de l'une ou de l'autre obtuses.

Narines allongées; jambes à demi-nues; tarses courts; doigts réunis par une membrane échancrée; pouce très petit; ongles peu aigus; ailes très longues, aiguës, dépassant de beaucoup la queue qui est cour-

te, fourchue, composée de douze rectrices.

Ce genre se compose de 4 ou 5 espèces, parmi lesquelles: le bec-en-oiseaux noir qui habite tout le littoral de l'Amérique chaude et tempérée; le bec-en-oiseaux à bec jaune qui se tient sur les côtes du Sénégal et de la Nubie.



Le bec-en-oiseaux de Nubie.

Le bec-en-oiseaux proprement dit a 16 pouces de long jusqu'à la queue et 4 pieds d'envergure. On rencontre ces oiseaux par bandes réunis aux nouettes et aux sternes; ils ont les plus grands rapports avec ces derniers.

Le Bec-Croisé

CET OISEAU appartient à l'ordre des passereaux, parmi lesquels il se fait remarquer par la conformation extraordinaire de son bec. Cet organe, en effet, est des plus singuliers; non seulement sa forme caractérise bien l'oiseau qui le porte, mais encore il rend raison de la manière dont il se procure sa nourriture.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Bec très fort, élevé, assez allongé, comprimé, à arête vive; mandibules robustes, terminées en pointes recourbées, s'entre-croisant vers les deux tiers de leur longueur, l'une dirigée en bas, tandis que

l'autre est dirigée en haut. Narines petites, arrondies, ouvertes latéralement, recouvertes de petites soies couchées, partant du front. Ailes longues, aiguës, à première, deuxième et troisième remiges les plus longues.

Queue courte, fourchue. Tarses gros, courts et robustes. Tous les doigts armés d'ongles triangulaires très forts; celui du milieu dépassant peu les autres. Taille égalant à peu près celle du bouvreuil.

Le bec-croisé est très répandu dans le nord de l'Europe; il se tient dans les bois les plus épais de pins et de sapins, de la graine desquels il est très friand et qu'il sait extraire de leur enveloppe avec beaucoup d'adresse.

Il place son nid sur les plus hautes branches des arbres; il le compose extérieurement de petites bûchettes, de mousse



Le bec-croisé de l'Amérique du Nord.

et de lichen intérieurement. La ponte est de trois à cinq oeufs. Les petits qui naissent sont en état de voler un mois après la sortie de l'oeuf.

Des quatre espèces qui composent ce genre, deux appartiennent à l'Europe, les deux autres à l'Amérique du Nord. On le rencontre aussi au Groënland et dans les parties froides de l'Asie.

Le bec-croisé donne facilement dans toute espèce de pièges; on l'attire en contrefaisant son cri: "guip, guip, guip, guip", qu'il répète avec vivacité.

Privé de tout chant agréable, le bec-croisé n'est recherché en cage que pour la singularité de son bec et la beauté de son plumage. mais cette dernière qualité dure peu et la brillante livrée de l'oiseau, qui faisait son unique charme, tombe à la première mue faite en captivité, pour être remplacée par une robe de couleur sombre et triste que les joies de l'amour et le soleil de la liberté ne doivent plus colorer.

La Bécasse

CE GENRE forme, dans l'ordre des échassiers, un groupe naturel composé d'une quinzaine d'espèces. Ce groupe lui-même se subdivise en trois sections, dont chacune est nettement caractérisée, tantôt par des particularités de moeurs, tantôt par des diversités de formes.

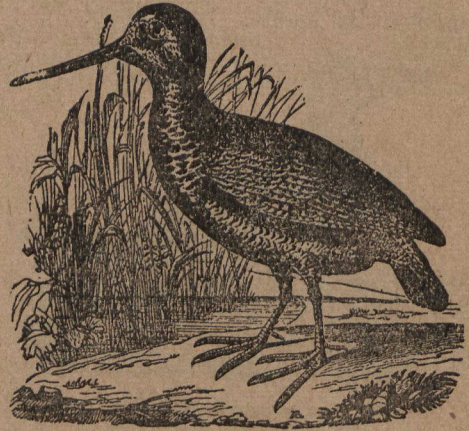
Quelques auteurs ont établi un plus grand nombre de divisions, mais la multiplication des groupes étant en général, plus nuisible qu'utile, quand elle ne repose, comme ici, que sur des différences légères et souvent fugitives, nous maintiendrons ce genre à trois variétés: les bécasses, les bécassines et la bécassine-chevalier.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec plus long que la tête, droit, grêle, cylindrique, rayé dans toute sa longueur, de stries peu profondes, grisâtre à sa base, noirâtre à son extrémité qui est obtuse et molle; mandibule supérieure à arête élevée, saillante, un peu plus longue que l'inférieure; narines linéaires, basales, fendues longitudinalement près des bords

de la mandibule, recouverte d'une membrane.

Tarses peu allongés, réticulés; doigts libres à leur base, ou, présentant parfois des vestiges de membranes; ailes longues (type aigu, la première rémige étant la



La bécassine des savanes.

plus longue), sans dépasser néanmoins la queue qui est courte et qu'elles recouvrent; formes généralement lourdes et massives. Demeure habituelle: alternativement les bois et les terrains élevés, les prairies humides et les marais fangeux.

LES BÉCASSES

On compte trois espèces de bécasses: la bécasse commune, qui habite toutes les parties chaudes et tempérées de l'Europe et du nord de l'Amérique: la bécasse des Etats-Unis et la bécasse de Java. La bécasse commune offre aussi plusieurs variétés, telles que: l'albine, rousse et isabelle.

LES BÉCASSINES

La bécassine ordinaire que l'on trouve en France, dans l'Inde, au cap de Bonne Espérance, au Brésil et à la Guyanne. La double-bécassine appelée aussi bécasson

qui habite principalement les marais de la Picardie et en Italie. La bécassine sourde, dont la taille ne dépasse pas celle d'une alouette qui habite en Suède et en France. La bécassine géante qui a 16 pouces de longueur et dont le bec atteint 4 à 5 pouces à lui seul. On la trouve au Brésil. La bécassine des Savanes qui est reproduite dans cet article.

LA BÉCASSINE-CHEVALIER

Ce genre ne renferme qu'une seule variété et qui sert de passage des bécassines aux chevaliers. Elle habite les Etats-Unis, où elle fréquente les rivages de la mer, les bords des marais salés, et ne va jamais dans les prairies herbeuses. Elle se nourrit de mollusques bivalves. Son vol est haut et rapide. Son plumage d'hiver est gris, ponctué de brun en-dessus, blanc en dessous; celui de l'été est roux-clair, ponctué de brun. On la trouve en petit nombre dans le nord de l'Europe.

La Bécarde

CET OISEAU est de l'ordre des passereaux. Ce genre, placé tantôt parmi les pies-grièches, tantôt parmi les moucherolles, paraît plutôt appartenir à ces dernières.

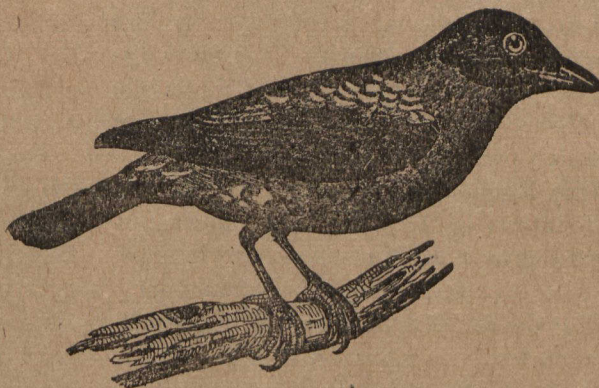
En effet, la forme très élargie du bec de la bécarde indique bien mieux l'habitude de saisir les insectes au vol pour les avaler entiers que celle de les déchirer, à la manière des pies-grièches.

Les caractères généraux de l'espèce sont: bec conique, rond à la base, robuste épais, droit un peu déprimé, à mandibules convexes, la supérieure échancrée, crochue; l'inférieure entaillée à sa pointe,

qui est redressée. Commissure du bec ciliée, ample, tour des yeux nu; narines ovalaires, percées sur le rebord des plumes du front; tarses médiocres, assez robustes, scutellées; ailes moyennes, pointues (aiguës), à première, deuxième et troisième rémiges les plus longues; queue médiocre, presque rectiligne.

On compte quatre espèces de bécards: la grise, celle aux joues grises, la bécarde noire du Brésil, la bécarde tachetée de Cayenne.

Les moeurs de ces oiseaux sont encore mal connues; on sait seulement qu'ils sont peu sauvages, vivent par paires isolées, se



La bécarde du Brésil.

tenant habituellement dans les forêts, perchés au sommet des arbres, où ils attendent, pour les saisir au passage, les insectes dont ils font leur proie.

— o —

En Chine, l'Angleterre est connue sous le qualificatif de Kink Kuo, le pays florissant; la France sous le nom de Fa Kuo, le pays protecteur des lois; l'Allemagne, la contrée vertueuse... Il en était ainsi avant la guerre, depuis on a du surnommer cette dernière: le pays barbare.

ADAM ET EVE

PARMI les tombes dont font mention les Ecritures Saintes, il n'en est pas de plus intéressante et de plus remarquable que celle où dort son dernier sommeil, Eve, la mère du genre humain. Elle repose à un mille au Nord de Juda, un port de la Mecque.

La tradition qui veut qu'Eve fut enterrée à cet endroit est plus ancienne que Mahomet. D'un autre côté, certains croient qu'Adam repose sur le sommet de la montagne qui porte son nom dans l'île de Ceylan, théorie qui est cependant discutée par les Ecoles Orientales.

Les mahométans prétendent qu'Eve passa les dernières années de sa vie à Juda, où elle fut enterrée, non loin du temple de Mecca, et qu'il en fut ainsi pour notre premier père.

Une légende commune attribue à Eve une stature de 118 pieds, ce qui ne correspond pas avec les dimensions de sa tombe, laquelle a près de 400 pieds de longueur.

Elle devrait être de forme étrange puisque son tombeau n'avait que 10 à 11 pieds de largeur! Au centre de la tombe il existe une petite bâtisse contenant un étrange témoin à la dévotion des mahométans.

Sur les murs blancs de ce petit temple on peut lire des centaines de mille noms écrits au crayon de mine, dans tous les endroits que la main a pu atteindre.

— o —

AU SUJET DE PIANOS

N'avez-vous jamais pensé, lorsque vous exécutiez quelques sonates mélodieuses sur votre piano, que cet instrument, tel qu'il est aujourd'hui, est le perfectionnement d'une invention de plusieurs siècles?

A l'origine il ne consistait qu'en une pièce de bois en forme de harpe, munie de deux à trois cordes. De temps en temps des cordes furent ajoutées jusqu'au moment où la cithare fut inventée.

Cette dernière avait la forme de la lettre capitale "P" étant pourvue de cordes étendues à travers l'espace ouvert. Vers l'année 1200, cette idée fut mise en pratique et le tympanon fit son apparition, alors que les cordes étaient frappées au moyen de marteaux.

Pendant une centaine d'années ces marteaux étaient mis en mouvement par la main, alors que quelqu'ingénieur imagina le clavier, qui, étant frappé par les doigts, invitait les marteaux à heurter les cordes. Cette innovation fut nommée "clercytherium", ou cithare à clé, et d'année en année elle a été modifiée et améliorée.

Sous le règne d'Elisabeth on l'appela "virginal", plus tard "épinette", parce que les marteaux étaient couverts au moyen d'épines recouvertes de plumes, qui frappaient les cordes et produisaient les sons.

De 1700 à 1800, cet instrument fut très amélioré et augmenté et reçut le qualificatif de "clavecin". En 1710 Bartholoméo Christofel, un Italien, inventa un clavier semblable à celui que nous avons actuellement et qui avait pour résultat de venir en contact avec les cordes d'en haut; ainsi se développa le piano.

Durant le dernier siècle d'ingénieurs musiciens ont révisé et amélioré cet instrument jusqu'à ce qu'il ait atteint la perfection contemporaine.

— o —

A Purdy, Texas, on trouve une jeune fille, âgée de 17 ans, qui a 6 pieds, 5 pouces $\frac{3}{4}$ de hauteur.

UN MINARET DE 240 PIEDS A KUTAB

A 11 milles au sud de Delhi, le minaret de Kutab se dresse isolé. C'est le monument d'une victoire. La construction de ce splendide minaret, qui s'élève à 240 pieds au-dessus de la plaine fut commencée par le Shah Kutab-ud-Din, après la prise de Delhi, à la fin du XIIe siècle, et fut terminée par Alhanesh, un de ses successeurs, au siècle suivant.

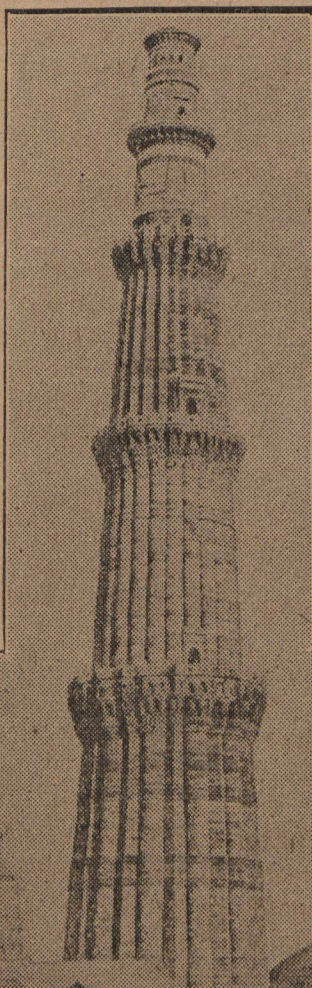
Le fût de la tour est sectionné en cinq étages distincts; la différence de leur diamètre autant que les cannelures méritent l'attention.

Des textes du Coran s'enroulent autour des piliers à des intervalles de 20 à 30 pieds; et rien ne donne meilleure idée des éléments décoratifs qu'on peut tirer de simples caractères d'écriture.

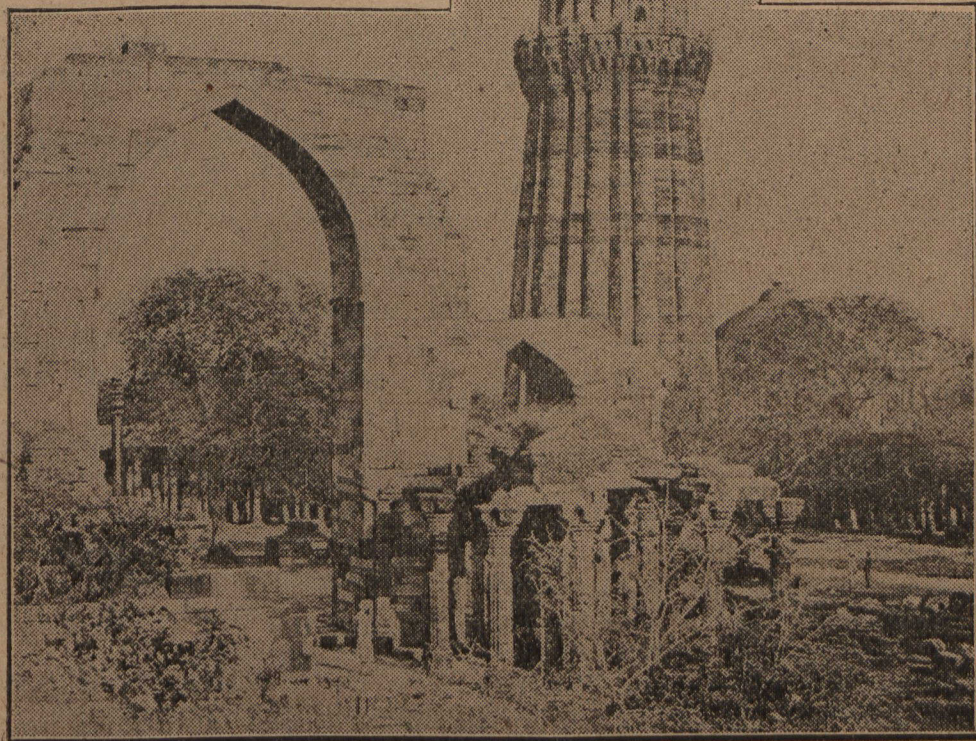
A quelques milles de l'édifice se dresse l'amorce d'une autre tour qu'on avait projeté de construire avant de penser au grès rouge qui devait servir à l'érection du minaret.

Ces premières assises promettaient une tour beaucoup plus haute.

Mais cette nouvelle tour de Babel fut abandonnée alors qu'elle s'élevait à une centaine de pieds.



Cette superbe tour marque l'extrémité méridionale de l'ancienne Delhi. Elle a 240 pieds de haut



L'EXECUTION D'UNE STATUE

LA série des opérations nécessaires à la confection d'une statue de bronze ou de marbre est assez compliquée et généralement mal connue du public.

Lorsque le sculpteur, à force de triturer la glaise, a fini de transformer la terre informe en oeuvre d'art, sa statue, pour passer à la postérité, doit être mise entre les mains d'ouvriers spéciaux qui la transformeront en une statue de bronze ou de marbre. Le sculpteur, lui, n'a fourni que le modèle d'après lequel les statues que nous admirons dans les musées ou sur les places publiques, sont exécutées.

Mais on n'obtient pas un bronze ou un marbre du premier coup. Il faut procéder à la confection d'un moulage de plâtre qui sera la reproduction exacte de l'oeuvre modelée en argile. Ce moulage est indispensable. En effet, le modèle en terre glaise est fragile, se détériore et se fendille sous l'action du temps. Il ne saurait se prêter aux efforts que l'on va réclamer de la reproduction en plâtre de l'original.

La confection du moulage est donc confiée à des spécialistes qui sont, à Paris comme dans la plupart des capitales d'Europe, originaires d'Italie. Le moulage d'une statue s'effectue par des procédés fort simples en principe, mais qui nécessitent une grande habileté. Le modèle d'argile, après avoir été badigeonné copieusement d'huile, est couvert peu à peu de plâtre délayé dans de l'eau. Cette opération s'exécute lentement et avec soin pour donner au plâtre le temps de sécher

au fur et à mesure et pour que la couche de plâtre qui recouvre la statue tout entière soit parfaitement égalisée.

Lorsque l'enveloppe de plâtre sous laquelle la statue a disparu a complètement séché, les mouleurs, à l'aide d'instruments très minces et tranchants, sectionnent l'enveloppe de plâtre de manière à la découper en plusieurs fragments indépendants. Cette opération, comme vous le concevez, est indispensable pour retirer la statue de son enveloppe. Elle est analogue à ce que vous faites lorsque vous entamez la peau d'une orange avec la pointe d'un couteau pour découper cette peau en sections égales qui vous permettront d'obtenir le fruit à nu.

Il n'y a plus, dès lors, qu'à rassembler ces fragments épars et à les replacer dans l'ordre où ils se trouvaient lorsqu'ils entouraient le modèle d'argile. Ils constituent le moule. Ce moule, enduit d'huile intérieurement, recevra des applications successives de plâtre qui constitueront la réplique strictement identique de la statue d'argile.

Voilà donc une statue de plâtre obtenue. En séchant, elle deviendra presque aussi dure que de la pierre. C'est grâce à elle que l'on va exécuter ensuite la statue de marbre ou de bronze.

— o —

Les classes riches du Japon considèrent comme indigne le fait de conduire un cheval à une grande vitesse.

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

LA SEMAINE SAINTE DES CHINOIS

LA semaine qui précède le dimanche de Pâques, est une des époques de l'année où le souffle puissant de l'idée chrétienne se fait le mieux sentir. Quel que soit le genre d'existence que le sort vous ait dévolu, quelle que soit la classe à laquelle vous apparteniez, vous ressentez le mystère troublant de ces jours endeuillés.

Dans notre cher pays, la Semaine Sainte revêt un caractère de grandeur tranquille; si elle est dépourvue de manifestations extérieures, les églises sont remplies de fidèles qui viennent écouter la parole de vérité et vénérer les reliques.

Chez les Italiens et les Espagnols, les solennités du jeudi et du vendredi saints prennent un caractère public; à Rome, la semaine est consacrée entièrement aux exercices pieux et les cérémonies revêtent une grandeur et une dignité que l'on ne trouve que dans la ville éternelle.

En Espagne, la Semaine Sainte devient presque un spectacle et de nombreux touristes accourent de toutes parts assister aux grandioses cérémonies qui se déroulent à Saragosse et à Tolède.

Si le monde chrétien commémore la fin du Carême par une époque de recueillement, les peuples les plus barbares et même ceux qui sont encore plongés dans l'idolâtrie ont aussi des journées de prière qui ont quelque analogie avec notre Semaine Sainte.

Les Chinois, par exemple, qui, bien que bouddhistes ou shyntoïstes pratiquent toutes sortes de féchitismes et sont imbus des plus folles superstitions, ont leur *Semaine*

Sacrée. Elle a lieu au mois de juin et dure dix jours. Une particularité bizarre de cette solennité consiste dans l'usage où sont les Chinois, de cacher les balais et d'enlever les sonnettes, comme des portemalheur.

Les six premiers jours se passent à visiter les temples consacrés aux animaux vénérés qui sont les symboles des divers produits agricoles qui constituent la richesse de l'empire du Milieu.

Les Chinois ont dédié le septième jour à l'homme "Yen-Yat". Pon-Tso qui enseigna aux hommes l'usage du blé, du riz et de la viande est la divinité du jour. On ne peut présenter à son temple que des offrandes de vin, d'eau ou de légumes. A Pon-Tso appartient encore le huitième jour nommé Ko-Yat, jour des grains, Pon-Tso ayant enseigné l'art d'utiliser les grains et de s'en faire une nourriture. Le neuvième jour on rend hommage à Pon-Tso et on lui porte des offrandes pour obtenir du bonheur, ce neuvième jour est celui du lin: Mo-Yat.

Pon-Tso, en un mot, est le protecteur de la plupart des découvertes. Sans lui, les Chinois ignoreraient la saveur des fèves et des pois, car il cultiva le premier ces plantes potagères, et le dixième jour lui appartient encore sous le nom de Yo-Yat. On dit que Pon-Tso vécut autant que Mathusalem et les Chinois lui attribuent la sagesse de Salomon.

Parmi les superstitions des Chinois n'oublions pas le Shing-Shang, l'astrologie qui y joue un des principaux rôles.

Ne contient pas d'Alun



POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
CELEBRE POUDRE
A PATE

**COOK'S
FRIEND**

NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à
Montréal par

W. D. McLAREN, LIMITEE
DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE

LA VUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Ed'eurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

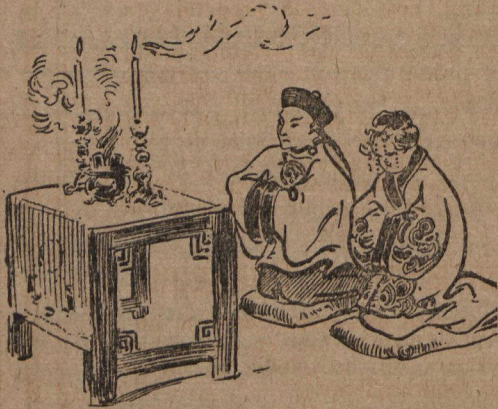
Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

L'astrologue est consulté dans toutes les occasions importantes, car les Chinois pensent qu'une influence surnaturelle règle le cours de sa vie. Chaque fois qu'on a recours aux lumières du devin, on offre un sacrifice aux pénates de la maison. A la naissance d'un enfant, c'est encore le Shing-Shang qu'on appelle.

Mais, pour bien décrire ce qui se pratique en cette circonstance, commençons par noter qu'il est d'usage de compter à l'enfant un an d'âge à partir de sa naissance. Après cela on inscrit avec grand soin le moment où l'enfant a vu le jour. Le Shing-Shang arrive ensuite, une feuille de papier rouge lui est présentée, pour qu'il y consigne ses observations. Lorsqu'il les a confiées au papier, il ne lui reste plus



qu'à se rendre à la pagode pour consulter le dieu sur les signes de bonheur ou de malheur dont l'enfant est marqué, ainsi que sur l'âge où il conviendra de le marier. Dans certaines familles il y a un astrologue qui remplit également les fonctions de précepteur. Les avis qu'il donne sont reçus avec les témoignages de la plus grande vénération, car il est censé avoir puisé ses lumières dans des livres dont les Shings-Shangs ont seuls la clef. Le mé-

tier d'astrologue est donc un très bon métier, en Chine, et l'ignorance leur fournit de fructueuses occupations.

Comme nous le voyons dans ces lignes rapides, tous les peuples observent une période de recueillement plus ou moins longue, pendant laquelle il est d'usage de pratiquer la vertu et de fréquenter les édifices religieux; mais ce qui distingue la Semaine Sainte chrétienne c'est qu'elle commémore les événements les plus importants de l'histoire de l'humanité; aussi, cette époque apporte-t-elle dans notre cœur une émotion douce et donne-t-elle à notre âme une force nouvelle pour soutenir le bon combat.

— o —

LES COULEURS DE L'EAU DE MER

Il a été prouvé que la nuance bleue de l'eau de mer est en raison constante avec le degré de sel qu'elle contient. Sous les tropiques, l'évaporation épouvantable déterminée par le soleil flamboyant rend l'eau plus salée qu'elle ne l'est dans des latitudes plus élevées.

A environ 30 degrés au nord et au sud de l'équateur les eaux des océans du monde sont d'un azur extrême. Au-delà de ces latitudes le bleu se ternit et se change en vert et dans les océans Arctique et Antarctique les nuances vertes sont aussi vives que les couleurs bleues des tropiques.

La mer Jaune de Chine est ordinairement supposée devoir son origine au torrent d'eau boueuse que sa grande rivière reçoit des rivières glaiseuses. Mais ici encore la Science moderne a prouvé que l'existence de certains organes est responsable de la teinte particulière de l'eau que contient la mer Jaune.

— o —

GRATIS — POUR VOUS MÈSDAMES ? — GRATIS**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS****TOUTES LES FEMMES DOIVENT ÊTRE BELLES ET TOUTES
PEUVENT L'ÊTRE GRACE AU REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL****AVOIR UNE BELLE POITRINE, ÊTRE GRASSE, RETABLIR VOS
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE****REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combleront les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développées. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **Gratis** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD

Dept. 8, Boîte Postale 2353.

Montréal, Canada.

SONT-CE DES ELEPHANTS OU DES PERROQUETS ?

QUAND EST-CE qu'un éléphant est un éléphant, et quand n'est-il qu'un oiseau? Telle est la question qui embarrasse la Science.

Curieuse solution et voilà sur quoi on se base pour en poser la question: Parmi les ruines de Maya, dans l'Amérique Centrale, on a trouvé un nombre assez considérable de dessins à l'état d'ébauche, reproduisant assez bien l'éléphant.

Si ces photographies préhistoriques représentent un éléphant, nous avons la preuve de l'une ou de l'autre de ces deux choses: ou que l'éléphant fut originaire de l'Amérique; ou les habitants qui vivaient alors dans l'Amérique Centrale apportèrent ces dessins de l'Asie ou de l'Afrique, pays où l'éléphant est en existence depuis plusieurs siècles.

S'ils ne virent pas naissance dans l'Amérique Centrale, ces habitants doivent avoir eu des communications qui les ont rendus capables d'obtenir une idée de la forme de la vie animale de l'Ancien Monde.

Un savant du nom de Smith est certain que

ces curieux dessins étaient préparés dans le but de représenter des éléphants. Il trouve en eux une ressemblance frappante avec les reproductions conventionnelles de l'éléphant que l'on retrace à travers l'ancien monde, depuis le Cambodge jusqu'en Ecosse.

Pendant, il ne prouve pas que l'éléphant fut un temps originaire de l'Amérique. Il ne croit même pas à cette théorie. Il explique la présence de cet animal dans ces dessins en déclarant que la civilisation de Maya fut la conséquence de l'immigration qui apporta les idées et les connaissances techniques.

C'est ce qui fait croire que les artistes de Maya croyaient, en se basant sur les rapports des immigrants, que l'éléphant était un certain genre de monstrueux perroquet, oiseau très connu en Amérique Centrale.

D'autres savants contredisent le professeur Smith. Quelques-uns croient que ces dessins sont des perroquets purement et simplement. D'autres sont d'avis que les artistes de Maya voulaient reproduire le tapir, quadrupède qui jouait un grand rôle dans la religion des habitants de ce pays.

Enfin, une dernière catégorie croit que l'intention était de représenter des serpents très populaires chez les habitants de Maya.



Sont-ce des éléphants, perroquets, tapirs ou des serpents?

— 0 —
L'hectare vaut près de trois arpents carrés.

UNE FAMILLE DE SOIXANTE-SEPT

LE CHINOIS est orgueilleux de sa nombreuse famille, car il considère qu'un toit qui abrite de nombreux enfants est une preuve de son bon tempérament et de sa prospérité.

En effet, la plus haute distinction, en Chine, consiste à avoir "*Wu Fu Tung T'ang*", ou cinq générations, dans le même foyer, ce qui est cependant assez rare.

D'après le dernier recensement, la famille de Meug Yu Shih, une veuve du village de Mantao, dans le district de Wei-hai-wei, peut être qualifiée du titre honorifique de posséder la plus grande famille du pays. Elle consiste en 66 membres qui en plus d'une servante représentent une famille à nourrir de 67.

Meug Yu Shih est âgée de 66 ans, a 9 petits-enfants, tous vivant sous le même toit. Bien qu'elle n'ait pas atteint sa cinquième génération, elle est considérée avoir la famille la plus populeuse de Chine.

Il faut donc croire qu'au "pays des mangeurs de riz", on apprécie davantage la quantité à la qualité.

DES PRECIEUX PRIVILEGES

LES décorations militaires apportent avec elles, assez fréquemment, de curieux privilèges. Par exemple, la Légion d'honneur, la décoration française si convoitée, protège celui qui en a été honoré, de l'emprisonnement.

En effet, si un membre de la Légion d'honneur a commis un crime quelconque, il ne peut pas être condamné avant qu'il ait été formellement expulsé de cet ordre.

Cette dégradation est donc faite par le Juge qui s'exprime ainsi : "Vous avez failli à l'honneur, au nom de la Légion, je

vous en expulse solennellement." Après cette formalité la loi suit son cours ordinaire.

En outre, un curieux et solennel privilège est attaché à l'Ordre Russe de la Croix de Saint-André, qui fut fondé en 1698, par Pierre le Grand, pour inciter ses nobles à des exploits de valeur dans la guerre contre la Turquie, alors en pleine activité.

Tout homme qui avait reçu une telle décoration, pouvait obtenir le pardon impérial d'un de ses compatriotes qui avait été condamné à expier un crime sur la potence.

LES DEPUTES CONDAMNES A LA PRISON

PETER de la Marc fut condamné à l'emprisonnement perpétuel, en 1373, parce qu'il avait été l'instigateur d'une agitation à la Chambre des Communes Anglaises contre Alice Perrers, ce qui lui avait valu l'inimitié d'Edouard II et du duc de Lancaster.

Il fut emprisonné à Nottingham, mais fut relâché après deux années de détention, alors que le gouvernement releva l'ordonnance contre Alice Perrers.

En 1870, un autre député, Michel Davitt, fut condamné à 15 années de prison, mais fut mis en liberté provisoire vers 1877. Il était accusé de trahison.

Vers 1879, il fut de nouveau arrêté sous l'accusation de sédition, mais la poursuite fut abandonnée. En 1881, il était ré-arrêté et fut mis en liberté en 1882 pour être de nouveau écroué pour une période de trois mois, en 1883.

Il fut alors élu député du Comté de Meath, mais disqualifié immédiatement, parce que sa sentence originale de trahison n'était pas encore expirée.

AU PAYS DE LLOYD GEORGE

M. DAVID LLOYD GEORGE est, comme chacun sait, né à Mynyddednyfed, dans le pays de Galles, une contrée demeurée très attachée à sa religion non-conformiste qui se rapproche à bien des égards du vieux puritanisme écossais.

C'est dire que la rigidité des moeurs y est extrême, comme aussi la fidélité du peuple à certaines traditions anciennes, dont beaucoup sont assez curieuses.

De ce nombre est l'usage du "courting-stick", que les Puritains d'Ecosse, lors de leur émigration, importèrent en "Nouvelle-Angleterre", et que quelques disciples introduisirent çà et là chez les Gallois.

Dans les familles demeurées attachées aux vieilles coutumes, un jeune homme va faire sa cour à sa fiancée, dans la maison de celle-ci et en présence de ses parents. On passe la soirée au coin du feu.

Or, afin d'éviter que le futur jeune couple n'échange des baisers trop répétés, fiancé et fiancée sont assis à bonne distance l'un de l'autre.

Voilà qui les obligerait à dire tout haut ce qu'ils pensent tout bas, ce qu'ils n'oseraient exprimer devant tous, voilà qui nuirait donc à la douceur du tête à tête, s'il n'y avait pas le "courting-stick".

Celui-ci, le "bâton à faire la cour" est une longue pièce de bois creux, de près de 6 pieds et munie à chaque extrémité d'une embouchure. C'est dans cette embouchure que le bon jeune homme murmure à sa fiancée les choses qui lui tiennent à coeur.

— o —

La reine-mère des fourmis pond de 5 à 10,000 oeufs par année. Elle est toujours assistée de plusieurs autres fourmis qui lui transportent ses oeufs.

LES PLUS GRANDES NOCES AU MONDE

LES plus grandes et remarquables noces depuis le commencement du monde eurent lieu à Suse, et voici dans quelle circonstance:

Lorsque Alexandre le Grand eut conquis la Perse, désirant unir les vainqueurs et les vaincus par les liens les plus étroits, il ordonna une fête de mariage.

Alexandre lui-même devait épouser Statira, la fille de Darius, tandis que 100 de ses principaux chefs épouseraient 100 femmes recrutées parmi les familles les plus nobles de Perse et de Médée et 10,000 de ses soldats d'origine grecque devraient unir leurs destinées à 10,000 femmes de nations conquises, c'est-à-dire 20,202 mariages à la fois.

A cette occasion, dans un champ près de la ville, on construisit un immense pavillon, élevé lui-même sur des poteaux de 60 pieds de hauteur. On y avait suspendu les étoffes les plus riches, ornées de pierres précieuses. Près de cette bâtisse on avait construit 100 chambres somptueuses pour 100 jeunes mariés, tandis que pour les 10,000 autres une vaste salle avait été préparée, ornée des plus riches tapisseries, et entourée de tables pour la foule.

Un siège séparé était assigné à chaque couple et tous avaient été installés en un demi-cercle de chaque côté du trône.

La cérémonie fut très simple, le roi donna sa main à Statira et l'embrassa comme sa femme et les autres mariés suivirent son exemple.

— o —

On trouva dans l'estomac d'un requin qu'on avait capturé, une sacoche de dame contenant \$12.00, une bague incrustée d'un diamant et une lettre.

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

DES HOTELS CONSTRUITS SOUS FORME D'ANIMAUX

TOUTE personne qui avait la bonne fortune, il y a quelques années, de visiter Coney Island, dans l'Etat de New-York, était agréablement étonnée à la vue d'un gigantesque hôtel, qui avait été construit sous la forme d'un éléphant, et que l'on désignait sous le nom de "Elephant Hotel".

Les quatre pattes de l'énorme animal formaient des escaliers qui conduisaient aux planchers supérieurs, qui eux-mêmes étaient construits dans la section horizontale du corps de l'éléphant.

Cette bâtisse à curieuse forme avait une hauteur de 100 pieds et fut malheureusement la proie des flammes, il y a quelque temps. Elle jouissait d'une immense popularité durant son existence et constituait une des principales attractions de l'île.

Lors de la célébration du Centenaire de l'Ohio, en 1899, on avait construit un hôtel sous la forme d'un poisson démesuré, que l'on appelait l'auberge de "la perche noire". La bouche de cette dernière constituait l'entrée principale tandis que les premier et deuxième étages servaient de salle à manger. Le reste de la construction était utilisé comme chambres à coucher et cuisine.

La bâtisse entière était pourvue des commodités électriques, ce qui donnait un effet merveilleux à l'extérieur. Pour compléter l'originalité, l'hôtel avait été érigé au milieu d'un lac.

Les Etats-Unis sont donc le pays par excellence des hôtels construits sous la forme d'animaux et pour compléter ce travail, on nous apprend que dans une ville

de Californie, il existe un hôtel très achalandé qui imite la forme d'un lion.

La tête de cet animal contient l'immense salle à dîner, d'une capacité de 150 hôtes.

LA FAMILLE EN EUROPE

Le nombre moyen des membres d'une famille, en Europe, est comme suit: France 3.03; Danemark 3.61; Hongrie 3.70; Suisse 3.94; Autriche et Belgique 4.05; Angleterre 4.08; Allemagne 4.10; Suède 4.12; Hollande 4.22; Ecosse 4.46; Italie 4.56; Espagne 4.65; Russie 4.83; Irlande 5.20.

On suppose que la profondeur moyenne de la couche de sable qui couvre le sol de l'Afrique, est de 30 à 40 pieds.

Capital: \$10,000

Phone Est 2862



Pour vos yeux allez au

SALON D'OPTIQUE CANADIEN,

Limitée

Opticiens et Optométristes

290, RUE STE-CATHERINE EST,
DEPT F.

près de la rue Saint-Denis.

EXAMEN DE LA VUE PAR DES LICENCIÉS

Lunettes, Lorgnons, Verres, etc.

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats des fêtes ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5.000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge
par l'emploi du

Traitement DENISE ROY en 30 Jours



LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger. approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *Poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE
SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *Santé*, facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

**Prix du Traitement Denise Roy
de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres.
Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.

BOITE POSTALE 2740

: = : E P U I S E : = :

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

pour 1918

est complètement épuisé

Il est donc inutile de nous en faire la demande à nos
Bureaux où il n'en reste

➡ PLUS UN SEUL EXEMPLAIRE ➡

Nos lecteurs sont priés d'en prendre bonne note et de se
souvenir qu'il n'y aura pas de deuxième tirage de
cette édition totalement épuisée maintenant.

DECHAUX FRERES,

EXPERTS NETTOYEURS

FRANÇAIS

ATELIERS : 661, RUE MONTCALM, MONTREAL

L'HOMME D'AFFAIRES

apprécie la valeur que donne l'apparence du bon vêtement. Il sait que l'apparence personnelle compte pour beaucoup dans ces temps modernes.



Vous ne pouvez permettre de négliger, même pour quelques jours, l'apparence de vos habits.

Notre service prolonge la durée de vos vêtements.

C'est une vraie économie.

VOTRE ROBE DE SOIREE

pour paraître de son mieux toutes les fois que vous la portez, a besoin d'un minutieux nettoyage à sec et d'un habile pressage à de fréquentes intervalles.

Nos prix sont des plus raisonnables et un service toujours prompt.



SUCCUR SALES :
 197 STE-CATHERINE EST — 710 STE-CATHERINE EST
 TELEPHONES : EST 51 — EST 52 — EST 301



**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Gail Borden
**EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK**
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal